Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Isabella Kelly

Joscelina

Tome Second

Hambourg Et Brunswick: Chez P. F. Fauche et Compagnie, 1799

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057

Band (Druck) Freier Zugang

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0001
DFG

Hierin eine Kupfertafel.

Ch - 2196(2)
~~D. I. h. 3088.(2.)~~ D. II. h

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1020553057/phys_0002
DFG

JOSCELINA.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0005
DFG

Se trouve

A Londres, chez J. de Boffes lib. Gerard Street No. 7, Soho, et chez Dulau et Comp. Wardour Street, Soho Square.
A Breslau, chez G. T. Korn jun.
A Basle, chez Decker, lib.
A Manheim, chez Fontaine, lib.
A Francfort sur le Mein, au bureau du Journal françois.
A Berlin, chez Mettra, lib.
A Leipzig, chez Rabenhorst, lib.
A Vienne, chez Degen.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0006
DFG

Tom II.



Defraine del. F. Calan fe.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1020553057/phys_0008
DFG

JOSCELINA,

PAR

ISABELLA KELLY;

TRADUIT DE L'ANGLOIS

SUR LA TROISIÈME ÉDITION,

Par A. J. LEMIERRE.

Orné de Gravures.

TOME SECOND.

HAMBOURG ET BRUNSWICK
Chez P. F. FAUCHE et Compagnie.
Imprimeurs-libraires.

(1799.)

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0009
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0010
DFG

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

LE Roman, dont je présente la traduction au Public, a été très-bien accueilli en Angleterre. Ce succès est dû sans doute à l'art qu'a eu l'Auteur d'intéresser essentiellement les femmes, en cherchant à les venger d'un reproche que nous autres hommes leur faisons assez gratuitement, ce me semble, celui de ne savoir pas garder un secret. JOSCELINA est la noble héroïne qui se dévoue à toutes les rigueurs de l'in-

fortune, plutôt que de révéler le secret de son amie; et ce beau caractère qui se compose encore des qualités les plus aimables, a paru tracé et soutenu avec une supériorité peu commune.

Ce sujet, déjà heureux par lui-même, auquel se lient naturellement les scènes les plus touchantes, et qui du moins a le mérite de la nouveauté, miss ISABELLA KELLY a su l'orner de plusieurs épisodes non moins attachans, et tous consacrés à montrer, sous divers rapports, le danger des passions. Celui de Saint-Evremont, en particulier, est fait pour plaire aux ames sensibles; et en

se rattachant à l'action principale, il offre un dénouement des plus pathétiques, qui, mis au théâtre par une main habile, produiroit, je le pense, un effet imposant. La manière dont les différens personnages sont à la fin ramenés sur la scène, annonce un plan bien médité: on sait ce qu'ils deviennent, et leur sort se trouve entièrement décidé.

Au surplus, en parlant ainsi du roman de JOSCELINA, je ne fais que répéter les journaux littéraires anglois les plus estimés, tels que le *Critical Review* (1) et le *Monthly Review* (2), qui l'ont

(1) Revue critique.
(2) Revue du mois.

présenté comme une des meilleures productions en ce genre, réunissant l'intérêt, la grâce, la délicatesse, et dont le style sur-tout ne laisse rien à désirer. En qualité de Traducteur, je souscris volontiers à cet éloge, à la dernière partie près qui m'a paru un peu exagérée. Je suis à concevoir comment un ouvrage où les mêmes figures, les mêmes mots, les mêmes tours se reproduisent souvent et à fort peu de distance les uns des autres; comment, dis-je, un tel ouvrage, loin de passer pour être parfaitement écrit, n'a pas, au contraire, essuyé des reproches de négligence et de mo-

notonie? Apparemment que nos voisins ne sont point choqués de ces répétitions fréquentes, puisqu'ils ont également vanté le style des *Mystères d'Udolphe*, des *Enfans de l'Abbaye*, où ce défaut plus marqué encore que dans JOSCELINA, se montre pour ainsi dire à chaque page, sans compter les retours d'idées et de descriptions absolument les mêmes (*) J'observerai, en passant, que l'immortel auteur de *Clarisse*, qui a si grand soin de varier ses expressions, n'est regardé en Angleterre, relativement au style, que

(*) Par exemple, on compte jusqu'à *23 clairs de lune* dans les *Mystères d'Udolphe*.

comme un écrivain du second ordre.

En traduisant pour des François, j'ai cherché, autant qu'il m'a été possible, à éviter le reproche que je crois être en droit de faire à mon original; j'ai mille fois lutté contre ces redites multipliées qu'on doit au reste attribuer à l'habitude que se sont faite les romanciers anglois de descendre dans les plus petits détails; de marquer à chaque événement la pantomime de l'action, et de déterminer, par une épithète plus ou moins significative, la situation actuelle des personnages. Cette manière a certainement l'avan-

tage de faire mieux connoître les mœurs nationales, l'intérieur d'une maison, les ressorts d'une intrigue, de donner à la scène un ton plus vif, plus animé; et enfin de peindre d'un seul trait la position réelle de l'acteur qui est introduit: mais aussi lorsqu'il s'agit de parler, de marcher, d'envisager quelque objet que ce soit, lorsqu'il est question d'un bonheur qui accompagne, d'un malheur qui poursuit, etc. etc. ces mots *voix*, *pas*, *regard*, *heureux*, *infortuné*, etc. etc. ne manquent jamais de se présenter, et on voit toujours l'uniformité fatigante d'une *voix basse ou forte*, *d'un pas lent ou précipité*,

d'un regard fier ou incertain, et ainsi de suite, sur-tout dans les momens qui appartiennent à la sensibilité, le langage du coeur ayant bien moins de synonymes que celui de l'esprit.

Mais ces répétitions de mots et d'idées ne sont pas, à beaucoup près, le seul obstacle qu'ait à surmonter l'homme de lettres qui, en traduisant, veut écrire en françois, chose aujourd'hui plus rare qu'on ne pense, quoique les traductions ne se soient peut-être jamais autant multipliées. „ On ne sait pas, dit l'auteur (*) de l'extrait du roman de *Rosa*,

(*) Cet extrait parfaitement raisonné, est du citoyen Marignier, littéra-

inséré dans la Décade philosophique ; „ on ne sait pas combien de peines, de difficultés „ et d'ennui se rencontrent dans „ ce travail, dont les lecteurs „ jouissent si dédaigneusement ; „ ils ignorent que le style de ces „ ouvrages est ordinairement celui d'une demi-poësie, qui „ participe de l'obscurité qu'on „ sait assez généralement appartenir à la poësie angloise, qui „ n'est pas toujours claire, et facile pour les nationaux eux-„ mêmes. " Voilà donc des ima-

teur distingué autant par ses qualités personnelles que par son talent c'est à lui que l'on doit l'excellente traduction des *Mémoires de Gibbon*.

ges poëtiques à conserver, des endroits obscurs à éclaircir, indépendamment des autres conditions que l'on exige dans tout écrivain; la pureté, l'élégance, l'harmonie, la précision. Cette tâche est difficile, sans doute; mais enfin, quand on écrit, il faut s'efforcer de la remplir: ce ne sont pas d'ailleurs les modèles qui manquent, puisque, pour ne parler que des traducteurs modernes de romans anglois, *simple Histoire* a été traduite par Deschamps, et *Henry* par Ducos.

JOSCELINA.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0020
DFG

JOSCELINA

CHAPITRE PREMIER.

Le lendemain matin M. Evelyn se rendit auprès de Joscelina. Il lui trouva tout le calme, toute la résignation qu'il pouvoit désirer. Déjà même elle avoit fait les préparatifs nécessaires pour son voyage, et ce fut avec une véritable satisfaction qu'elle contempla le sort qui lui étoit réservé.

L'intention du généreux vieillard étoit de la placer, mais de son consentement, dans un couvent situé vers le comté de Radnor. Il espéroit que dans cet asile respectable, sa conduite ne dévoileroit rien de ses erreurs passées, et qu'au contraire,

par une vie modeste et irréprochable, elle attireroit sur elle la faveur céleste, et mériteroit l'estime de toute la maison.

En d'autres circonstances, en des jours plus heureux, lorsqu'elle n'avoit point encore éprouvé les dangers ni les horreurs auxquels est exposée une jeune personne privée de tout appui, sans doute, pénétrée du sentiment de son innocence, et n'écoutant plus qu'une noble fierté, elle eût refusé la protection d'un homme qui venoit d'insulter sa pureté angélique par des imputations aussi injurieuses et aussi humiliantes; mais à présent elle étoit malheureuse, sans asile, sans ami, abandonnée du reste de la terre. Elle connoissoit M. Evelyn pour un homme d'honneur; c'étoit l'ami d'Errington, d'Errington dont le nom seul charmoit ses douleurs, et soulageoit son coeur si cruellement blessé. Elle lui témoigna donc

toute sa reconnoissance de ses attentions bienfaisantes, et une entière soumission à ses moindres volontés: elle l'assura, dans la sincérité de son coeur, que la retraite la plus profonde étoit celle qui lui convenoit le mieux; que, fatiguée du monde, de ses injustices, de ses perfidies, elle n'aspiroit qu'à quitter cette scène orageuse, pour attendre en paix et oubliée, l'heure bienfaitrice qui la rejoindroit à son père, à sa mère, à son révéré Grandisson et à ce Dieu témoin de ses peines, dont elle espéroit qu'elle seroit récompensée dans le séjour éternel. » Je me résigne donc, monsieur, » dit-elle, je me résigne à ma triste » destinée, sûre que, si l'innocence » est condamnée à souffrir dans un » monde coupable et oppresseur, » ces souffrances tourneront un jour » à sa gloire et à son bonheur. »

— » Mon enfant, » s'écria le vieil-

lard d'une voix imposante, et attachant un regard de commisération sur son visage où brilloit le doux éclat de la vertu: » pourquoi vouloir m'a-» buser? Penses-tu qu'il soit si facile » de séduire ma pensée? Cette pureté » céleste de l'innocence, peux-tu la » réclamer comme un bien qui t'ap-» partienne? N'as-tu pas dégradé, » perdu cette belle possession, ce » brillant et pur héritage que te laissa » ta mère incomparable? Oh! je l'ai-» mois ta mère, et je l'aurois adorée » sous ta forme enchanteresse! Mais » à présent!.... je ne puis.... je ne » puis!... Vous avez aimé ma mère!» répéta Joscelina presque suffoquée par les sensations diverses qui l'agitoient; » vous avez aimé ma mère! » eh bien! aimez donc sa pauvre fille; » aimez son orpheline trahie, aban-» donnée; voyez en moi un enfant » confié à vos soins et à votre ten-» dresse. Homme généreux! défen-

» dez mes droits, vengez mon hon-
» neur outragé, et justifiez ma con-
» duite: car je suis opprimée, ver-
» tueuse, innocente. » Ses accens étoient entrecoupés et à peine pouvoient-ils être entendus; mais ils n'en pénétrèrent pas moins jusqu'au fond de l'ame du sensible Evelyn.

» Vertueuse? innocente!» répéta-t-il en frappant ses mains; « quelles pen-
» sées ravissantes? quels sons enchan-
» teurs! Je vous en supplie, ne me
» tourmentez pas davantage; expli-
» quez-vous: que tout soit éclairci. »

Joscelina raconta donc son histoire touchante depuis la mort de son père, jusqu'au moment cruel où Errington avoit relevé sa tête défaillante de dessus la pierre qui servoit de marche au café de Saint-James. Pendant le cours de son récit, M. Evelyn paroissoit livré à une morne attention; mais à la fin, le tableau déchirant des angoisses sans nombre qu'elle

avoit endurées, ébranlant à-la-fois toutes les facultés de son ame, la fureur le saisit, et il jura d'exterminer ses indignes oppresseurs. Joscelina parvint cependant à le calmer, et il versa les larmes de la plus douce sensibilité.

» O toi, victime incomparable, » victime innocente! » s'écria-t-il en la pressant contre son sein agité, « chère » enfant ne pleure plus, ne souffre » plus. Si la richesse et la dignité, » la joie et le ravissement, l'honneur » et la félicité, si un Errington enfin, » peuvent te récompenser de tes pei- » nes et de tes souffrances, crois-en » ton véritable ami; tout cela, tout » cela sera ton partage. »

En démontrant ainsi son innocence, notre héroïne n'en avoit pas moins religieusement gardé le secret de sa chère Mortimore; seulement dans cette partie de son histoire, où pour sa justification, il étoit nécessaire

qu'elle parlât de son amie, elle dit, sans autre explication, que sa mère l'avoit connue, et que cet avantage lui donnoit des droits à ses bontés.

M. Evelyn voulut la ramener à l'instant à Londres, où il lui procureroit un appartement convenable chez miss Balandine, actuellement mistriss Cary. Pour ménager sa délicatesse et prévenir ses objections, il lui promit d'avancer les fonds nécessaires, en attendant qu'on pût forcer mistriss Ponsonby, cette femme vile et sans remords, à lui restituer son bien.

Joscelina ne répondit à ces offres d'amitié qu'en le suppliant de lui permettre de vivre dans la retraite, du moins, jusqu'à ce que la paix et le repos eussent rétabli sa santé, en même temps qu'ils effaceroient peut-être de son coeur le triste souvenir des scènes cruelles qui s'étoient passées.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0027
DFG

Les sentimens d'affection que Joscelina avoit inspirés à M. Evelyn, s'étoient changés en une sorte d'adoration. Les peines qu'elle avoit supportées avec tant de droiture et de patience, les injures et les humiliations qu'elle avoit endurées avec tant de dignité et de résignation, l'élevoient à ses yeux au-dessus de l'humanité; son honneur, sa félicité devinrent les premiers, les plus chers objets de ses soins. Quoique rien ne dût lui manquer pour la rendre entièrement à la paix, il frémit à l'idée de se séparer d'elle, et cependant il brûloit d'impatience d'assurer ses droits, de venger ses injures, et de la justifier auprès du désolé Errington et de son aimable amie mistriss Cary.

Le quatrième jour, au soir, ils arrivèrent à un couvent habité par des Recluses qu'un penchant volontaire y avoit rassemblées.

Le monastère d'Arwine étoit un

édifice assez spacieux. La régularité et le silence régnoient au dehors, le calme et la convenance au dedans. Les habitantes aimables de ce séjour modeste offroient l'image du contentement, et n'étoient retenues dans leur solitude que par les lois de leur conscience. Le penchant les conduisoit à l'autel, la paix assistoit à la cérémonie, et la piété seule éternisoit leurs voeux. Là, tout espoir, toute crainte, toute attente se perdoient dans une tranquillité parfaite. Oubliées par le monde, elles l'oublioient aussi, et les murs du jardin servoient de limite à leurs pas religieux.

C'est dans cette paisible retraite que Joscelina fut reçue avec respect et traitée avec les plus délicates attentions. Quelquefois, quand elle portoit ses regards sur les scènes orageuses de sa vie, sur les trahisons du monde, sur les fatales méprises de ses amis, et sur cette suite pro-

longée de chagrins dont elle avoit été accablée, elle sentoit un désir naissant de partager pour jamais ce calme inaltérable, cette solitude révérée; mais en examinant de plus près la condition de ces soeurs, un soupir de compassion souleva son sein, et une larme de pitié vint mouiller sa paupière. Elle vit que l'espérance ne leur inspiroit point l'activité, que leur travail n'attendoit aucune récompense, que leur religion et leur raison tenoient souvent d'un enthousiasme insensé, et que les affections les plus naturelles et les plus vertueuses du coeur humain étoient réprimées et condamnées. Sans doute de tristes cérémonies, des perfections chimériques, des miracles fabuleux n'étoient pas propres à guérir les blessures d'un esprit sensé; et d'ailleurs, qu'est-ce qui pourroit adoucir les peines attachées à l'éloignement éternel de ces tendres et

charmantes liaisons que la providence accorde à ses créatures, pour rendre moins difficile le pélerinage de la vie!

Une jeune personne d'une beauté ravissante attira bientôt l'admiration de Joscelina, et l'intéressa particulièrement: c'étoit une jeune novice destinée au séjour mélancolique et serein des pieuses méditations. Rosa, c'est ainsi qu'on nommoit cette belle victime, ne pouvoit précisément rendre compte de sa naissance. Elle avoit été placée dans ce couvent bien avant l'âge de raison, par un vieillard, supérieur lui-même d'une petite communauté qu'il avoit fondée dans la vallée d'Arwine.

Elle étoit absolument étrangère au monde, étrangère à ses habitans. En effet, elle n'avoit jamais été au-delà de cinq ou six milles du monastère.

Elle paroissoit douce, résignée, sociable. La satisfaction animoit ses

beaux traits, et la piété régloit tous les mouvemens de son ame. Avec cette charmante créature, Joscelina auroit marché des heures entières dans ces déserts sauvages qui environnoient le couvent, et en prêtant l'oreille aux effusions sans art de son esprit aimable, auroit perdu pour quelque temps le souvenir de sa condition encore incertaine. — L'essor de son imagination la transportoit souvent au-delà des bornes de la vraisemblance, mais il étoit agréable et innocent, et Joscelina attribuoit ses idées romanesques à la manière contrainte dont elle avoit été élevée.

A quelques milles de distance de cette humble demeure, s'élevoient dans une sombre magnificence, dans une grandeur solitaire les hautes tours du château de Glanarvon. C'étoit un immense édifice gothique noirci par la main du temps, et quoique dégradé à l'extérieur par l'inclémence

des ouragans, il offroit en dedans toute l'élégance, tous les avantages, tous les raffinemens de la structure la plus moderne. Cependant, malgré sa superbe antiquité, ses beautés imposantes et variées, il étoit abandonné de la famille.

La renommée rapportoit de ses possesseurs, des récits étranges, lamentables et sans suite. Tous ceux qui les disoient y ajoutoient de nouveaux détails; tous ceux qui les entendoient les amplifioient de même: il n'est donc pas étonnant que ces incohérences multipliées, leur donnant le plus haut degré d'invraisemblance, il ne fût extrêmement difficile d'établir une opinion raisonnable ou de distinguer le vrai d'avec le faux.

Joscelina descendoit de cette illustre maison, et ces divers récits venoient tous frapper son oreille affligée. Plusieurs de ses parens lui étoient présentés sous les plus noires

couleurs : la nature en frémissoit, et l'orgueil auroit voulu jeter le voile de l'oubli sur toute cette suite d'événemens odieux.

Mais laissons Joscelina entendre, quoiqu'à regret, cette histoire de famille. Le lecteur verra sans doute avec plaisir consacrer quelques pages à lui retracer les diverses circonstances qui l'exposèrent à la censure et à l'abandon de ce petit nombre d'amis qui s'intéressoit à son bonheur et à sa réputation.

On peut se rappeler qu'une sorte de ressentiment s'étoit élevée dans l'ame d'Errington, sur le refus que lui fit Joscelina de l'accepter pour compagnon de voyage, lorsqu'elle alloit à Pétersham; mais semblable aux vapeurs de la nuit qui se dissipent aux rayons du soleil levant, ce léger mouvement disparut en lui, et repassant ensuite toutes les circonstances de sa conduite, et les

comparant avec quelques opinions singulières qu'il ne pouvoit désavouer, il ne douta point que les cent livres n'eussent été employées à réjouir la vieillesse de sa bonne nourrice, et à faire entrer dans son humble demeure la paix et l'abondance. La douce idée d'un acte de bienfaisance éteignit son ressentiment; le poison même de la jalousie n'agit plus sur son coeur. Inquiet seulement de l'état de sa santé, voulant contempler sur son charmant visage l'aimable sourire de l'amour réconcilié, et voir ses mains délicates écarter les épines qui affligent la vieillesse, le lendemain il monta à cheval, et se vit bientôt chez la pauvre Marguerite.

Il jeta ses regards à l'entour; mais aucune forme brillante n'éclairoit l'humble chaumière. Dans la plus vive impatience, il demanda miss Davenant. » Miss Davenant! s'écria la nourrice; » souvent elle m'envoie

» des secours, mais je ne l'ai pas » vue depuis qu'elle est arrivée d'au- » delà des mers. »

Qui pourroit décrire les diverses sensations qu'éprouva l'amant infortuné à cette nouvelle inattendue? Il sentit comme si toute faculté humaine, tout pouvoir céleste l'eussent abandonné et laissé souffrir seul dans un désert affreux. L'horreur et le désespoir s'emparèrent en même temps de ses sens, et il seroit difficile de dire s'il étoit plus sensible à la douleur que lui causoit la perfidie de Joscelina, ou à la crainte qu'il éprouvoit pour sa sureté. Quelle est en effet la plus dure épreuve pour un coeur vraiment passionné? est-ce la privation de l'objet aimé? est-ce sa dégradation? la question restera long-temps indécise.

Errant de tous côtés, M. Errington passa la journée à Petersham; les ombres de la nuit s'avançant autour

tour de lui, il retourna à la chaumière, mais Joscelina n'y avoit point paru. Dans un état qui tenoit de la démence, il arriva chez le major Ponsonby, et ce qui s'y passa, la simplicité de la petite Jenny le répéta fidellement à sa maîtresse.

Chaque jour il envoyoit un exprès à Petersham, tandis qu'il parcouroit la ville, faisant les questions les plus étranges et les plus incohérentes. A la fin cependant, il chercha le postillon qui l'avoit menée; pour savoir de lui ce qu'elle étoit devenue: il le découvrit bientôt, et il apprit qu'à peine sortie de Portman-Square, elle lui avoit ordonné d'aller à Dartford.

Sans doute il n'avoit plus à craindre pour sa santé; mais la douleur et l'indignation réunies remplissant le vide que cette certitude y avoit laissé, jeta son ame dans un désordre encore plus horrible qu'auparavant. La face de la nature étoit

entièrement changée; il manquoit à la création le don le plus précieux, l'attribut des anges: la céleste bonté; en effet, si la vérité, si la pureté n'étoient pas dans le cœur de Joscelina, dont son imagination enivrée avoit fait le séjour de toutes les grâces et de toutes les vertus, il étoit impossible de la trouver sur la terre. Il regarda le monde comme plus affreux que l'enfer même, et Joscelina, cette Joscelina autrefois si brillante, si belle, comme l'être le plus vil qui pût l'habiter. Cependant, quoique dégradée à ses yeux, quoique perdue pour ses affections, il voulut la voir, la confondre et la laisser pour jamais.

Il avoit abandonné sa maison, renoncé à ses amis, et se livrant à son projet, il traînoit de rue en rue sa déplorable existence. Dans ce sombre abattement qu'on pouvoit néanmoins distinguer en lui, il continua sa marche pénible; enfin

le pont de Westminster qui menoit directement à Dartford, s'offrit à sa vue. Il fit de nouveaux efforts pour arriver au bout; mais, hélas! son amour étoit trahi! son bonheur perdu! et toute la terre lui étoit en horreur! — Il jeta les yeux au ciel, — sur l'eau, — sur lui-même. Quelque chose survint, l'ombre passagère d'une pensée, un trait de vengeance à exercer contre la perfide — désir involontaire, foible, qui diminua, mourut; — ce ne fut rien! Cependant il frissonna, et sans pouvoir se le dire à lui-même, il poursuivoit sa route, lorsque la chaise de Joscelina vint à passer près de lui. Il leva les yeux; cette charmante figure les séduisit plus que jamais. — Il crut inutile d'aller plus loin; mais aussitôt il renonça à cette idée, et réfléchit que sans doute elle se rendoit chez le major. Là, il pourroit la trouver; là, il découvriroit ses liaisons secrètes; là, il la convain-

croit de sa duplicité; et après tout, une femme de son espèce étoit-elle à regretter!

Pauvre Errington! un sentiment intérieur que tu ne pouvois démêler condamnoit ce que disoit ta bouche! aussi retomba-t-il bientôt dans sa noire mélancolie; néanmoins il persista à vouloir retourner sur ses pas, et à peine avoit-il marché, qu'un phaéton auquel il ne prenoit pas garde, s'arrêtant tout-à-coup, il en descendit un homme qui lui saisit le bras; c'étoit M. Evelyn. Ce vieillard aimoit à voyager à pied, et il revenoit de sa maison de campagne située près de Dartford, quand Joscelina renversée de sa voiture, attira son attention, et excita sa pitié. Son refus obstiné d'accepter les secours et la protection qu'il lui offrit, lui avoit fait une peine véritable, et il en éprouvoit même quelque ressentiment. Il étoit, il vouloit être son ami; il avoit

un coeur fait pour l'amitié; et son ame réunissoit toutes les qualités bienfaisantes de la nature humaine. Tandis qu'il employoit son immense fortune à relever le mérite abattu, à soulager le malheureux, il prenoit plaisir à dévoiler les fautes avilissantes, à ridiculiser la folie, et à punir le vice.

On ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'il étoit l'unique confident de la scène du faux Macdermott, scène qu'il avoit aussi encouragée. Il se félicitoit de présenter sous ses véritables couleurs Suzannah à M. Cary, et de venger en même temps Joscelina des indignités que lui avoit faites mistriss Ponsonby.

Miss Balandine sachant que ce soir même son projet si bien concerté, si bien imaginé, alloit recevoir sa pleine et entière exécution, s'étoit rendue à la maison de campagne de M. Evelyn, autant pour l'inviter à partager la fête, que pour avoir un défenseur,

dans le cas où ces dames chercheroient à se venger.

M. Evelyn étant dans l'auberge avec Joscelina, ne put apercevoir sa vive et jeune amie, qui de son côté avoit fait une course inutile. Vexée de ce contre-temps, elle retournoit à la capitale, quand, à son grand étonnement, elle reconnut Joscelina. La prière que lui fit la belle orpheline qui croyoit s'adresser à M. Macdermott, de ne point parler de cette rencontre, jointe à la connoissance qu'elle avoit de son caractère beaucoup trop sérieux pour aimer ou partager une espièglerie, la tint dans une surprise mêlée d'appréhension, de doute et d'inquiétude; et dans la résolution où elle étoit de ne mettre personne à même de déranger une petite intrigue si près de la perfection, elle se seroit découverte elle-même, et auroit demandé une explication. En effet, elle aimoit sincè-

rement Joscelina; elle estimoit ses sentimens, et tout en admirant sa douce simplicité, souvent elle trembla en secret que cette même naïveté ne l'exposât à des piéges dangereux. Mais en reprenant son chemin, elle se consola dans l'espoir de revenir le lendemain sous les traits de miss Balandine, lui demander sa confiance; idée qu'elle embrassa avec d'autant plus de plaisir, que Joscelina, sans le savoir, avoit annoncé un dessein mystérieux.

CHAPITRE II.

Telles étoient les réflexions de miss Balandine, sous la forme de Macdermott. Apercevant de loin M. Evelyn, qui regagnoit la capitale et côtoyoit la route, elle fit avancer droit à lui, et l'invita à prendre place dans son phaëton. Les voitures de toute espèce étoient son aversion; mais comme en ce moment le ciel menaçoit d'un orage, et que, si le prétendu cavalier avoit beaucoup de choses à lui confier, il en avoit également beaucoup à lui dire, il monta dans le cabriolet. Tout ce qui étoit connu de Joscelina, fut alors répété: l'amour, la pitié, le reproche, la censure remplirent tour-à-tour l'entretien, et cependant il fut décidé qu'on viendroit à son secours, s'il étoit encore temps de la sauver.

La conversation tomba ensuite sur les événemens attendus de la soirée, et déjà ils se réjouissoient à l'approche du dénouement, quand l'oeil perçant de M. Evelyn découvrit le visage pâle et défait du malheureux Errington.

M. Errington étoit presque le seul de tous les jeunes gens de son âge, qu'il honorât de sa faveur et de son approbation. Il le regardoit comme son fils, l'aimoit comme un ami, l'estimoit comme homme. Il connoissoit sa passion pour Joscelina, et jusqu'au moment où il la crut dégradée, il les surveilloit comme deux êtres innocens formés par la main du ciel même pour se rendre heureux l'un et l'autre.

Il n'eut pas plutôt vu ce jeune homme dans l'état où nous l'avons montré, qu'il s'élança hors du phaëton, et se trouva dans un moment près de lui.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0045
DFG

Miss Balandine continua seule sa route, et M. Evelyn, ayant appelé une voiture, y fit monter, plus par force que par persuasion, l'infortuné Errington. Il le conduisit dans sa maison située rue du Parlement, moins éloignée que celle de son ami, dans le Grosvenor-Square.

Là on récapitula de nouveau les fautes prétendues de Joscelina. Mais le coup étoit trop violent pour l'amant malheureux; un froid saisissement s'empara de lui, une stupeur alarmante engourdit ses sens, et bientôt il montra les symptômes d'une fièvre ardente et dangereuse.

Les soins, les attentions du sensible Evelyn étoient infatigables; il étoit son gardien, son ami, son consolateur: pour récompense de tant de vertus, les médecins déclarèrent enfin Errington hors de danger. Quant à Joscelina, il n'avoit jamais prononcé son nom que dans le délire,

mais Evelyn ne l'avoit pas oubliée. Ayant appris, après bien des recherches, qu'elle demeuroit encore chez mistriss Ponsonby, et qu'elle étoit malade, il suspendit toute démarche ultérieure jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement rétablie, et ne s'occupa que du soin de relever les esprits toujours abattus d'Errington. Peut-être cet intéressant jeune homme eût-il succombé sous la langueur qui l'oppressoit, sans la nouvelle consolante qu'il reçut, que sa mère chérie étoit arrivée en Angleterre, et que la fatigue seule du voyage et une légère indisposition l'avoient empêchée de se rendre à Liverpool, où cependant elle venoit de débarquer.

Les médecins avoient ordonné le changement d'air et une dissipation modérée à M. Errington. Le bon Evelyn lui offrit de l'accompagner et d'écrire à sa mère qu'on iroit la rejoindre à Liverpool. La proposition

étoit séduisante, Errington l'accepta. Toutefois ses regards inquiets exprimoient une idée concentrée, un désir qui cherchoit à se répandre.

» Je vous entends, Errington, lui dit son ami; « non, je n'ai point » oublié Joscelina, quoique je sois » moins sensible que vous aux grâces » de sa personne. Elle est en su- » reté chez la veuve Ponsonby; mais » sa santé est un peu altérée. Nous » la verrons à notre retour; nous » examinerons les circonstances, la » jugerons sans partialité, et nous » saurons enfin si elle est inno- » cente ou coupable. Si elle peut » se justifier telle que l'or épuré » dans le creuset, son innocence » brillera d'autant plus qu'elle aura » été obscurcie d'un nuage; dans » le cas contraire, ce à quoi je suis » loin de m'attendre, il faut l'ou- » blier à jamais, et sans doute vous » êtes incapable de transiger avec

» le déshonneur. En considérant la » foiblesse du coeur humain, et le » tissu délicat de la réputation du » sexe, on peut souhaiter, même » avec des regrets, une réforme salu- » taire; mais une ame droite, une » ame qui ne s'est point démentie, » ne peut ni ne doit faire davantage. »

Les sentimens d'Errington s'accordant avec ceux de son ami sur la morale des convenances, il se laissa entièrement gouverner par lui. Cependant il sentoit que la beauté de Joscelina étoit trop profondément gravée dans son coeur, pour en être effacée; il sentoit qu'il ne pouvoit l'abandonner qu'avec la vie, et que s'il la perdoit, il étoit perdu à jamais et pour le monde et pour lui-même.

En revoyant celle qui lui avoit donné le jour, il éprouva tous les transports de tendresse qu'une telle mère pouvoit exciter dans le sein d'un tel fils. — Elle lui laissa, en le comblant de

bénédictions, une permission que lui donnoit son père d'épouser l'orpheline Joscelina, en lui témoignant un désir extrême que cette fleur précieuse et sans appui fût conduite vers ces rivages heureux et hospitaliers où elle ne seroit plus une orpheline abandonnée, mais où elle régneroit comme l'enfant de son coeur, l'ange tutélaire de sa maison, l'ornement du monde et le trésor ravissant de son ame enchantée.

Ces vives effusions émanées de la plume d'un père sensible, cette tendre énergie d'une mère adorée, et l'idée funeste que peut-être ce trésor alloit lui échapper, l'agitèrent tellement dans sa foiblesse extrême, qu'il chancela, incapable de se tenir debout, et tomba aux pieds de sa mère. Là, livré à tout le désespoir d'une passion malheureuse, il déposa ses craintes et ses malheurs dans le sein compatissant de cette femme respectable.

— » Elle n'est pas perdue, elle ne » ne le sera pas, » dit-elle en le pressant contre son coeur maternel; » non, » Joscelina est trop précieuse, et s'il » arrivoit, ce dont le ciel nous préserve, que les méchans de ce monde » eussent terni le lustre de son éclat » naturel, et souillé la pureté de son » honneur virginal, en sorte qu'elle » ne pût être l'objet de vos tendres » affections, eh bien! mon fils, nous » la sauverons toujours d'un précipice plus profond, d'une dégradation plus avilissante. Nous la transporterons dans d'autres climats, » nous chérirons sa douceur, nous » lui pardonnerons ses fautes. Quoique déchue de l'honneur, elle peut » garder de nobles sentimens; quoique perdue pour votre amour et » pour vos plus douces espérances, » elle peut-être chère à l'amitié, et » embellir ce séjour tranquille par » son retour à la vertu. »

Après avoir fait toutes leurs dispositions, et terminé quelques affaires indispensables de commerce, ils se préparèrent avec impatience à retourner dans la capitale, et le lendemain même de leur arrivée, M. Evelyn et son jeune ami se rendirent chez mistriss Ponsonby, dans le dessein de voir Joscelina.

Un domestique étant venu leur ouvrir, ils demandèrent miss Davenant. — Monsieur, elle n'est plus ici. — Elle n'est plus ici? juste ciel! où est-elle? s'écria Errington. Le laquais ne le savoit pas, mais il alloit le demander à sa maîtresse. On les annonça; elle les reçut avec politesse et une sérénité assez bien affectée. Ses complimens furent écoutés froidement, et sa contenance parut singulièrement adroite, quand elle les pria de lui permettre de garder un silence absolu sur miss Davenant, et sur son départ. Son air étoit mys-

térieux: elle cherchoit à cacher ce qu'elle brûloit de découvrir; enfin elle trouva l'occasion de satisfaire son penchant à la calomnie.

M. Evelyn insista pour savoir où pouvoit demeurer miss Davenant, où étoient ses protecteurs. Ensuite, en qualité d'ami d'une orpheline chère à son coeur et digne d'estime, il demanda l'état de sa petite fortune.

Mistriss Ponsonby sourit d'un air de mépris. — » Vous ne soupçonnez » pas sans doute, monsieur, que » miss Davenant ait eu jamais part à » mes affections? « — « Non, certes, » répondit sèchement le vieillard; « je » sais seulement que vous avez envié » ses perfections, et que vous l'avez » opprimée. ». — » Savez-vous, » monsieur, que ces perfections- » là sont celles de l'infamie? » répliqua-t-elle avec une amertume réfléchie et une fureur mal concentrée. — « De l'infamie! répéta

Errington indigné ; « jamais ma-
» dame, jamais votre coeur n'a connu
» sa pureté, quand même elle seroit
» tombée aussi bas que votre mé-
» chanceté peut le désirer. «

» J'excuse volontiers les extrava-
» gances d'un amant offensé, » reprit-
elle avec dédain, et se tourmant vers
M. Evelyn; »mais je crois devoir
» répondre à votre accusation. Vous
» ignorez sans doute qu'un jour je
» l'ai surprise dans une situation que
» la délicatesse m'empêche de vous
« rendre, avec ce beau laquais du
» vieux Grandisson, le jeune Donald
» en un mot. Malgré les prières et
» les remontrances du pauvre major,
» elle a voulu le garder, et sous
» prétexte de faire une visite à sa
» nourrice Marguerite, elle a passé à
» Kent plusieurs jours avec lui ; sans
» doute, messieurs, vous devinez
» le reste. »

Une conviction terrible pesa à

l'instant sur l'ame d'Errington; cependant il continua à garder le silence. Errington aimoit, et selon les circonstances, l'espérance, la crainte et le désespoir l'agitoient, l'élevoient, l'abattoient tour-à-tour.

Mais M. Evelyn étoit son ami; il étoit ferme, recueilli, sans passion: il connoissoit le caractère et le moral de celle qui parloit, et tout en soupçonnant que Joscelina n'étoit peut-être pas entièrement innocente, il ne put ajouter foi au récit de cette femme insidieuse. Avec un calme parfait, et d'un sourire moqueur, il lui demanda combien de temps cette histoire charmante avoit couvé dans sa tête inventive: — Depuis quand, madame, cela est-il arrivé?

— Il y a neuf mois au moins, » répliqua-t-elle; » et pour détruire l'insolent » soupçon que vous osez élever sur ma » véracité, allez chez la vieille nour» rice Marguerite, chez cette femme

» obligeante et commode; vous y » trouverez d'amples éclaircissemens, » en voyant une petite fille de votre » pure, de votre innocente Joscelina. » Quant à sa fortune, Donald, à ce » que je présume, peut mieux vous » en donner des nouvelles: vous aurez » ses reçus, si vous le désirez; mais » quand je n'aurois pas ces titres, j'ai » dans ma poche une preuve irrécusa- » ble que son Donald, soit par négli- » gence, soit par vanité, a laissé tom- » ber. Au surplus, pour mettre fin à » toute réclamation, comme le major » est mort insolvable, je ne réponds » point de ses dettes. » Tirant alors une lettre de sa poche, elle la jeta sur le parquet, et, après avoir sonné, quitta l'appartement.

La lettre étoit une imitation parfaite de la main de Joscelina; mais l'avoit-elle écrite? Ni M. Evelyn, ni Errington ne connoissoient assez son écriture pour rien décider à cet

cet égard; elle étoit conçue en ces termes:

MON CHER DONALD,

» Pouvez-vous être aussi ridicule, » aussi déraisonnable? Qu'avez-» vous encore à désirer? Qu'avez-» vous à demander à Joscelina? » Soyez donc sage, jouissez du peu » qui reste de ma fortune, et laissez-» moi épouser ce fou, cet amou-» reux, ce crédule Errington; tan-» dis que la confiance endort ses » soupçons, sa fortune entretiendra » vos plaisirs. Vous savez que je ne » puis ni ne veux vous tromper. Mon » rôle n'est-il pas plus difficile que » le vôtre? Vous allez mener une vie » libre, tranquille, sans contrainte; » et moi, pensant sans cesse aux » jours heureux, aux momens en-» chanteurs que j'ai passés avec mon » cher Donald, je me vois forcée de » me soumettre, et de feindre de

» la tendresse pour un homme que » j'abhorre.

» J'aurai soin de notre petit en- » fant; Marguerite le nourrira; je » ferai tous les frais. De grâce, reti- » rez-vous, laissez-moi pour quelque » temps; que je puisse, hélas! pren- » dre la force nécessaire pour con- » sommer le sacrifice qui m'est de- » mandé. Adieu.

» Votre fidelle amie, » JOSCELINA.

Quand mistriss Ponsonby refusa à Joscelina les neuf cents livres qui lui revenoient, prétendant qu'elle les avoit retirées des mains du Major, son coeur trembloit, mais n'avoit point de remords. Les avis de son mari, sa prière solennelle à ses derniers momens, pour que l'on respectât les intérêts de l'orpheline, furent perdus pour cette ame dure et sans principes. Son bien-être personnel étoit son seul but, son unique désir. Afin de mieux exécuter

son plan, elle avoit fait suivre les pas de cette jeune innocente, et avoit découvert sa retraite dans la chaumière de Mortimore. Elle n'étoit point étrangère aux événemens qui suivirent, et quoiqu'elle ne pût pénétrer le mystère de la conduite de Joscelina à l'égard de l'enfant, elle rendoit intérieurement justice à sa droiture et à sa pureté, et reconnoissoit l'impossibilité qu'elle fût devenue mère à son insu ou à celui de la famille. Mais la circonstance favorisoit ses projets; c'est donc sur ce fondement qu'elle éleva l'édifice de fausseté et de calomnies qui plongèrent l'aimable orpheline dans les malheurs que nous avons racontés.

Elle avoit trouvé les moyens d'éloigner Donald, qui lui-même étant peu de temps après entré au service d'un gentilhomme au dehors, n'eut plus occasion de remettre à Errington les lettres de Joscelina. Craignant aussi

de les confier à toute autre perſonne, il les avoit gardées en ſa possession. En conſéquence, il devenoit extrêmement difficile de découvrir ſon innocence et ſes infortunes.

Mistriss Ponsonby s'attendant à la visite du protecteur de l'orpheline, eut bientôt acquis assez d'effronterie pour la ſoutenir. Elle eut lieu et ſe passa comme on vient de le rapporter: les deux amis ſortirent de la maison, pour ſe rendre chez la nourrice Marguerite.

La pauvre femme venoit d'apprendre la ruine et l'empriſonnement de ſon fils; tenant ſur ſes genoux la charmante petite Joscelina Mortimore, elle étoit assise et pleuroit dans toute l'amertume de la douleur maternelle.

Les regards de l'enfant furent autant de poignards qui percèrent le coeur d'Errington. Il le contemploit dans un silence d'horreur, et ſon

imagination enflammée cherchoit dans cette figure enfantine des traits de ressemblance. Cependant M. Evelyn interrogeoit la pauvre vieille souffrante.

» Soyez tranquille, bonne femme, dit cet homme bienfaisant, « vos » maux, veuillez m'en croire, ne » sont pas sans remède: si l'argent » peut vous rendre à la paix, votre » repos est assuré. »

Marguerite le regardoit avec des yeux où se peignoient tour-à-tour le doute et l'espérance. — » Ce joli » enfant, continua-t-il, est-elle vo- » tre petite fille, ou non? — Ma pe- » tite fille? répondit-elle, non, non, » elle ne l'est pas, j'ignore même à » qui elle appartient. — Son nom, » bonne femme? »

— » Joscelina, dit cette simple créature qui ne se doutoit ni des peines, ni des désastres qu'elle alloit amasser sur une tête qu'elle chéris-

soit comme elle-même, » Joscelina, « Monsieur: j'ai nourri, j'ai adoré » sa mère; le père! ..... le ciel le » punisse... il est assez coupable... » mais je ne l'ai jamais vu, et j'espère « que je ne le verrai jamais.. puissent » tous les maux fondre sur lui! »

Tout étoit éclairci dans l'ame déchirée du malheureux Errington; il sortit au désespoir de cette scène qui lui confirmoit ses craintes sinistres. M. Evelyn donna quelques guinées à la nourrice, suivit dans la désolation les pas errans et mal assurés de son ami.

Dans un morne silence, ils pourrolent suivre leur chemin vers la capitale; arrivés près de Kinsington, ils rencontrèrent mistriss Cary, autrefois miss Balandine, dans sa voiture. Tout ce qu'ils savoient, elle le savoit aussi; elle avoit même cherché sa bien-aimée Joscelina jusqu'à la chaumière de la veille Marguerite, et là en

termes encore plus formels, elle avoit compris, par la méprise de la nourrice, que l'aimable petit enfant étoit la fille illégitime de sa belle et coupable amie.

C'étoit le jour même qu'elle l'avoit rencontrée dans le parc, appuyée sur le bras du pauvre soldat; et en ce moment oppressée par la douleur, elle se retiroit dans une charmante retraite que son mari venoit d'acquérir vers Richmont-Hill, pour calmer, s'il étoit possible, ses esprits agités, après la scène affligeante qui venoit de se passer. Leurs regards égarés ne lui annoncèrent que trop où ils avoient été: elle les invita à monter dans sa voiture, et tous se communiquèrent ce qu'ils avoient appris sur le compte de Joscelina.

Le chagrin qu'éprouvoit mistriss Cary de la conduite si répréhensible de sa favorite, étoit sinon effacé du moins adouci et soulagé auprès

de l'époux le plus tendre. Pour M. Evelyn, il tempéroit l'amertume de ses sentimens par des actes journaliers d'une bienfaisance active. Le fidelle Errington étoit seul victime de son abattement; il donnoit tous les jours à la douleur, toutes les nuits au désespoir. Plus que jamais il s'éloigna de la société, et ce n'étoit que dans le sein d'une mère sensible qu'il venoit déposer ses peines. Livrée de bonne heure aux chagrins par les infortunes d'une soeur unique et chérie, elle étoit accoutumée aux cruelles épreuves de la vie; son coeur aimant devoit compatir aux maux de son fils.

Ces informations, ces recherches dont Joscelina étoit l'objet, se multiplioient sans cesse. Il suivit ses traces jusqu'à l'appartement que l'infortuné Benson avoit été forcé de quitter par la perfidie de son ami prétendu. Là, ce qu'il apprit l'at-

terra. Le capitaine Harrisson ayant perdu sa proie, refusa cette exécrable hôtesse qui, pour ses infames services, lui demandoit de l'argent. Ce refus aigrissant sa furie vengeresse, la vieille infame éclata contre la pauvre fille en termes presque inintelligibles à Errington, et finit par la menacer de la justice, en disant qu'elle l'avoit volée. — » Elle vous a volée ! » répéta-t-il. — » Oui, elle m'a volé le revenu » de trois semaines; elle est partie » avec un homme, sans dire un mot; » mais que Dieu le confonde, elle » lui a donné un plat de son métier : car apercevant en chemin » un cavalier qui lui plaisoit mieux, » crac, elle est sortie de sa voiture, » et vous l'a planté là. »

L'amant désespéré perdit entièrement sa trace. Il n'eut même aucune de ses nouvelles jusqu'au moment où l'un de ses domestiques, qui avoit sa

confiance, lui apprit un soir d'une voix tremblante et le coeur oppressé, qu'une pauvre malheureuse dans la rue l'avoit prié de l'aider à porter sous une espèce d'angar une créature mourante; qu'alors, la lumière étant arrivée, malgré son extrême maigreur et l'altération totale de ses traits, il avoit reconnu miss Joscelina, autrefois si florissante et si belle.

Le coup porté par cette fatale confidence au désolé Errington étoit réellement au-dessus de ses forces; dès ce moment il renonça à l'espérance de la voir jamais renaître à la vertu. La rigueur du sort étoit maintenant lassée, la coupe de la douleur épuisée; dans une profonde stupeur, il perdit pendant quelques jours le souvenir de ses tourmens.

Sa mère lui prodiguoit les soins les plus tendres, veilloit jusqu'à ses regards, et adressoit au ciel de fer-

ventes prières pour le rétablissement de sa raison. Enfin elle revint éclairer son esprit ; et quoiqu'une mélancolie tranquille eût succédé à tant d'agitations, par pitié pour les souffrances de sa mère, s'il ne calma point les sensations douloureuses qu'il éprouvoit intérieurement, il sut du moins les réprimer.

Le soir même que la pauvre Joscelina avoit tenté la ressource incertaine de chanter des balades, se rendant à l'invitation de M. Evelyn, qui cherchoit à le distraire de ses sombres pensées, il portoit ses pas tristes et mélancoliques au café de Saint-James. Une voix douce, harmonieuse, toujours chère à son souvenir, retentit à son oreille étonnée et peut-être jusqu'à son coeur. S'élançant d'un trait malgré sa foiblesse au milieu de la foule rassemblée autour de Joscelina, il reconnoît l'orpheline abattue; sa res-

piration s'arrête, il chancelle, et tombe à ses pieds.

Tout ce qui a suivi cette scène a été raconté. Le domestique de M. Evelyn le ramena chez lui dans une voiture de place; et lorsqu'avec tout le calme du désespoir, il répéta à sa mère ce qui s'étoit passé entre lui et la mourante Joscelina, la nature épuisée ne put souffrir davantage; il se retira dans son appartement, où il ne trouva ni sommeil ni repos.

CHAPITRE III.

Après avoir raconté les mépriſes cruelles dont notre innocente héroïne fut la déplorable victime, nous allons la retrouver dans la retraite profonde du couvent d'Arwine.

Là tout offroit l'image d'un calme éternel; les vicissitudes humaines paroissoient oubliées, et attendre avec ſoumission ce maître puissant et terrible, *la mort*, voilà l'unique leçon que les recluses eussent à méditer.

Joscelina et Rosa ſe lièrent bientôt de l'amitié la plus tendre, et même la jeune novice déclara plus d'une fois que si miss Davenant rentroit dans le monde, elle craignoit bien de n'avoir pas assez de courage pour y renoncer. Un ſoir qu'elles ſe promenoient enſemble, engagées dans une converſation innocente qui abré-

geoit la longueur du chemin, elles s'avancèrent plus loin que de coutume et se trouvèrent sous les murs élevés du château de Glanarvon. Trop souvent la timide superstition est compagne de la vie monastique; Rosa, en proie à des terreurs inexprimables, supplia son amie de quitter ces murs redoutés.

„ Cher Rosa, souffrez que la rai-
„ son l'emporte et bientôt vous subju-
„ guerez ces craintes vaines et supers-
„ titieuses, dit Joscelina. Mais le
„ tremblement qui s'étoit emparé de
„ la belle novice, lui fit bientôt con-
„ noître qu'elle n'écoutoit ni la voix
„ de l'amitié, ni celle de la raison.
„ Joscelina, par compassion pour
„ une foiblesse qu'elle n'avoit jamais
„ connue, tourna ses pas vers le cou-
„ vent, et pour faire diversion à ses
„ idées, elle lui demanda quel étoit
„ ce digne vieillard qui l'avoit placée
„ dans le monastère d'Arwine. "

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0070
DFG

Quoiqu'elle l'eût fort peu vu, et qu'elle n'eût que de foibles lumières sur ce qui le concernoit, elle aimoit à s'occuper de lui. Ce fut donc avec un plaisir sensible qu'elle informa son ami, très-imparfaitement sans doute, „ que son nom étoit Saint-„ Evremont, et qu'il s'étoit établi „ dans sa retraite actuelle avec un „ enfant en bas âge, il y avoit bien „ seize ans. Il employoit tout son „ temps à prier, à lire, à visiter les „ malades et à cultiver un grand jar-„ din situé derrière son humble ha-„ bitation. Ne prenant pour toute „ nourriture que de l'eau et des vé-„ gétaux, il répandoit l'or à pleines „ mains pour les besoins du pauvre. „ Les infortunés avoient en lui un „ ami, un père; il compatissoit aux „ foiblesses de l'espèce humaine, et „ gardoit toute sa haine pour le vice „ audacieux et les fautes prémé-„ ditées.

„ Son esprit paroissoit quelque-
„ fois dérangé et malheureux. Cer-
„ taines nuits pendant l'hiver, il se
„ jetoit la face contre terre, et, sans
„ chercher à se garantir des vents
„ froids et impétueux, qui souffloient
„ autour de sa tête vieillie et sans dé-
„ fense, il restoit des heures entières
„ dans cette posture jusqu'à la pointe
„ du jour. On croyoit parmi le petit
„ nombre de personnes dont il fixoit
„ l'attention, qu'avant de se retirer
„ du monde, il avoit rempli une
„ place importante et élevée; car il
„ joignoit la sagesse à l'instruction.
„ Il étoit simplement vêtu, portant
„ une tunique noire et grossière,
„ mais son air étoit majestueux et
„ commandoit le respect; seulement
„ sa physionomie, quoiqu'en général
„ douce et agréable, avoit de temps
„ en temps quelque chose de sau-
„ vage et même de féroce, qui pro-
„ duisoit sur des esprits sans dis-

cer-

„ cernement une impression défavo-
„ rable.

„ Son jeune fils offroit l'image la
„ plus touchante de la beauté per-
„ sonnifiée; élevé à l'école de la
„ douleur, il étoit brave, doux,
„ sage et indulgent: chéri du mal-
„ heureux errant que la misère con-
„ duisoit dans la solitude d'Arwine,
„ il étoit l'ami compatissant de tous
„ ceux qui partageoient la retraite
„ de son père. "

Rosa avoit à peine achevé ce portrait de ses amis, qu'elles entendirent l'une et l'autre qu'on s'avançoit de leur côté. Le voile du soir couvroit alors la nature en repos, et l'obscurité commençoit à s'épaissir davantage. Les terreurs de Rosa revinrent, Joscelina même trembla; mais c'étoit les vivans qu'elle craignoit; les morts, elle ne les redoutoit pas. Bientôt la figure vénérable d'un vieillard, appuyé sur un bâton, s'ap-

procha d'elles. Sa démarche étoit lente et pénible; tour-à-tour il élevoit d'humbles regards vers le ciel, et les baissoit sur la terre avec une tristesse pensive. Il portoit l'habit d'un religieux, et son rosaire et son crucifix annonçoient qu'il étoit de quelque ordre sacré.

En le voyant de plus près, Joscelina put apercevoir sur son front respectable les traces d'un chagrin dès long-temps éprouvé; son air, quoique serein, étoit rempli de cette douceur mélancolique, qui annonce plutôt la résignation d'un coeur attristé que la tranquillité d'un esprit satisfait. Le révérend père étoit maintenant devant elles; d'un ton simple et respectueux il présenta le bon soir à Joscelina, et après lui avoir demandé affectueusement des nouvelles de toutes les soeurs, il conversa avec sérénité sur différens sujets.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0074
DFG

Rosa fit part de ses craintes en passant les murs de Glanarvon, et même fit l'aveu qu'elle croyoit que le malin esprit tenoit des pays entiers sous sa domination. Joscelina, dans l'intention de corriger et d'éclairer la crédulité de sa jeune favorite, demanda l'opinion de Saint-Evremont.

„ La superstition, mon enfant, répliqua-t-il, est toujours active avec „ les esprits foibles, et l'imagination „ une fois prévenue céde bien difficilement aux lumières de la raison. „ C'est un mal presque inévitable, „ j'en conviens, quand on vit dans „ la solitude; cependant ces contes „ absurdes et ridicules, tels qu'on „ les rapporte du château de Glanarvon, ne sont accrédités que par „ des gens obstinés, ignorans, qui „ cherchent à faire croire aux autres „ des choses impossibles, parce qu'ils „ ne veulent pas eux-mêmes entendre „ la voix de la vérité. Sans doute que

„ le grand séducteur du genre hu-
„ main marche sur la terre, et que les
„ ténèbres règnent parmi les enfans
„ des hommes; mais ce n'est pas dans
„ la retraite silencieuse de la désola-
„ tion, dans une tour antique, dans
„ un château inhabité qu'errent les
„ mauvais esprits. Non, non, c'est
„ dans le monde sans cesse en mou-
„ vement, c'est dans le coeur fier, per-
„ fide et déréglé de l'homme. — C'est
„ là, c'est là que s'assied sur son
„ trône l'esprit pervers, tandis que les
„ passions, ses cruels émissaires, ra-
„ vagent ces possessions autrefois si
„ belles, et désignées par Dieu et la
„ nature pour être les temples sacrés
„ de toute grâce et de toute bonté. "
Ici une tristesse soudaine vint obs-
curcir ses traits. Il cessa de parler,
et n'étant qu'à deux pas de sa retraite
tranquille, après avoir donné précipi-
tamment aux deux innocentes amies
la bénédiction du soir, il se retira.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0076
DFG

» Quel être intéressant! dit Joscelina, en le suivant des yeux; quelle amitié! quel charme! qu'ils doivent avoir été cruels les chagrins qui l'ont dégoûté d'un monde qu'il paroît si bien fait malgré l'âge et la douleur, pour orner et pour instruire! »

La cloche du couvent d'Arwine retentissant à leurs oreilles, les avertit d'aller à vêpres et de hâter le pas. Elles arrivèrent heureusement au monastère.

Quelques jours s'étoient écoulés, et Joscelina ne recevant point de nouvelles de M. Evelyn, commença à craindre quelque nouveau malheur. La douceur de ses manières, et plus encore l'intéressante mélancolie répandue sur sa charmante figure, l'avoit rendue chère à toute la maison. L'abbesse, pour la distraire de ses tristes pensées, employa une matinée à raconter quelques anecdotes authentiques de la famille du Lord Trécastle,

dont les nobles ancêtres avoient été, pendant plusieurs siècles, posseseurs du superbe château de Glanarvon.

L'aïeul de Joscelina existoit toujours, débris magnifique de sa race jadis si florissante; de cinq fils, pas un ne lui restoit! Tous, excepté le père infortuné de notre héroïne, avoient été élevés dans le sein de la volupté et de la dissipation. Toujours écoutées, leurs passions n'avoient jamais connu ni bornes ni direction; elles les menèrent à leur perte, et ils furent victimes de leurs plaisirs immodérés.

A la mort de son fils chéri qui avoit été tué en duel, Lord Trécastle rappela son fils aîné, et, excepté Horatio, le seul qui lui restât. Ce fils étoit alors en Allemagne où il commandoit un régiment. Tous ses frères avoient laissé des enfans illégitimes; mais comme ils ne pouvoient hériter ni des biens ni des honneurs de la fa-

mille, et qu'à l'égard du malheureux Horatio, les préjugés, la haine croissant avec l'âge, il n'y avoit plus à espérer de retour de tendresse, le père supplia ce jeune homme de former quelque liaison légitime et honorable, afin que son nom et ses titres pussent se perpétuer sans tache.

Albert d'Avenant, Lord Glanarvon, avoit peu de vertus et n'avoit aucune grâce. Sans délicatesse et d'une ambition démesurée, entraîné d'ailleurs par toutes les passions fières et impétueuses, il étoit peu fait pour attirer l'attention du sexe, ou pour attaquer avec succès le coeur délicat des femmes; mais il étoit riche, grand et puissant; ces avantages décidèrent en sa faveur la fille unique d'une maison pauvre, mais ancienne: il l'épousa. Si ces époux n'étoient pas le couple le plus fortuné qui se fût jamais engagé dans les doux liens de l'hymen, on ne pouvoit pas non plus les croire

malheureux; car ni l'un ni l'autre n'avoient assez de sens, ni assez de sensibilité pour connoître les délices ou les peines de leur condition.

Cette union remplit le grand but du vieux comte. En effet, avant la fin de l'année, Lady Glanarvon donna à son époux un fils de la plus belle espérance, et quelque temps après elle mit au monde une fille qui lui coûta la vie.

Ni l'époux ni le beau-père ne furent affligés; mais comme jouer la douleur en pareille circonstance, est dans les moeurs du jour, ils accompagnèrent en grande pompe et avec la tristesse convenable les restes inanimés à la sépulture de la famille, dans le château de Glanarvon. Après les funérailles, ils retournèrent à l'abbaye de Trécastle, et y résidèrent ensemble dans la triste splendeur de la magnificence gothique.

Le comte avoit concentré dans ce jeune enfant tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses espérances; il l'accompagnoit le jour, veilloit son sommeil pendant la nuit, et ne témoignoit d'attachement que pour lui seul. Son fils même étoit dédaigné, en comparaison de cet héritier chéri: à la vérité, l'enfant annonçoit une amabilité charmante et les plus heureuses dispositions.

La conduite du Lord Glanarvon, depuis son retour d'Allemagne, avant et depuis son mariage, avoit été inexplicable. Il étoit sombre, réservé, et souvent sa raison sembloit égarée; il se parloit tout haut d'une manière incohérente, étrange; évitoit la société, et cependant trembloit et abhorroit d'être seul; en un mot, il faisoit le malheur de tous ceux qui l'environnoient, et lui-même traînoit la plus déplorable existence.

Mais il ne souffrit pas long-temps

les secrètes horreurs dont il paroissoit accablé. Son repos éternel fut bientôt arrêté; — avant que son jeune fils eût atteint l'âge de trois ans, comme il revenoit le matin d'une promenade à cheval, suivi d'un seul domestique, un homme masqué et sous le costume d'un étranger, s'avança vers lui; à son approche il tressaillit; l'inconnu alors se démasque, et lui disant d'une voix terrible: » Tu me connois, tu sais ce qui m'envoie, » il lui plonge un poignard dans le coeur. Le Lord tombe aussitôt, prononce d'une voix foible: *C'est juste*, pousse un gémissement et expire sur la place.

Le domestique, épouvanté de ce qu'il avoit vu, demeura immobile, contemplant avec horreur le corps pâle et sanglant, jusqu'à ce que des paysans venant à passer, il leur ordonna de se rendre avec lui chez le comte de Trécastle. En peu d'instans

le cadavre fut porté dans la grande salle de l'abbaye et mis aux pieds d'un père bien malheureux sans doute, mais qui s'étoit condamné lui-même.

Une horreur sinistre décomposa ses traits, lorsqu'il reconnut le corps de son dernier fils. Une sensation semblable à une crainte que le ciel ne vengeât les injures de l'infortuné Horatio, vint troubler son esprit, et il eut le désir de le rappeler, mais ce fut le désir d'un moment; il s'éloigna du mort et courut au jeune et charmant Albert. La pensée qu'il étoit l'héritier de ses honneurs, et que par lui son nom seroit transmis à la postérité, cette pensée délicieuse adoucit ses regrets, et donna même une activité nouvelle aux passions qui régnoient encore dans son coeur.

On fit les plus grandes recherches pour découvrir le meurtrier, et on

promit une récompense immense à celui qui le livreroit à la justice publique. Le domestique pouvoit le reconnoître, aussi fut-il conservé dans la maison; mais tous les efforts, toutes les recherches furent inutiles; et la mort fatale et mystérieuse du Lord Glanarvon alloit tomber dans l'oubli, lorsque la paix et l'espoir du comte de Trécastle reçurent la plus profonde blessure. La nourrice et le jeune Lord Glanarvon disparurent subitement, et toutes les perquisitions occasionnées par cet événement furent aussi infructueuses que celles qui eurent lieu pour découvrir l'assassin du père.

D'un violent état de désespoir, le Lord Trécastle tomba par degrés dans une mélancolie pesante et ténébreuse: cruelle et déplorable condition dans laquelle il vécut!

D'étranges et horribles rapports circulèrent par divers officiers reve-

nus d'Allemagne, tendant tous à accuser le feu Lord Glanarvon, et à imprimer sur son nom un déshonneur éternel. Leurs soupçons auroient probablement servi à faire reconnoître le meurtrier; mais son injure étoit trop avérée, et les vices du défunt trop généralement détestés, pour que l'on fît de nouvelles démarches, quand même le père eût été en état de le demander.

Lorsque la main de fer de l'affliction pèse fortement sur quelqu'un, rarement le monde cherche-t-il à alléger le fardeau. La cruauté du Lord Trécastle envers le digne Horatio fut alors ouvertement censurée, et ses malheurs furent regardés comme une juste punition du ciel offensé. On croyoit, on assuroit même, que le vieux comte avoit laissé son cher Horatio dans une noble indépendance, et que pour le priver de son héritage, son père avoit supprimé le testament.

La superstition s'empara ensuite de ces événemens, et quelques-unes des principales habitations de la famille furent totalement abandonnées.

On disoit que l'esprit du Lord Glanarvon et les ombres de ses victimes erroient autour de l'abbaye de Trécastle; le vieux comte avoit été vu souvent, et on l'avoit entendu se plaindre des injustices que son cher Horatio avoit éprouvées. L'imagination alloit plus loin: la nourrice et l'enfant qui avoient si mystérieusement disparu, Satan les retenoit en esclavage, jusqu'à ce que les droits d'Horatio eussent été rendus à sa fille; car tous les biens étoient échus à l'héritière de Trécastle, Lady Hester Davenant qui, au grand mécontentement de ses amis et de ses tuteurs, venoit d'épouser le capitaine Harrisson, dont il est souvent parlé et en termes peu avantageux dans cette histoire.

Sainte Isabelle termina son récit, avec l'espoir que les amis de Joscelina chercheroient à éclaircir la chose; car on croyoit généralement que du chef de son père, elle devoit hériter d'une brillante fortune.

L'ame sensible de Joscelina fut douloureusement affectée de ce triste et étrange récit; mais plutôt que de mettre au jour les noires actions de sa famille, et de dévouer un malheureux aïeul à la censure et à l'indignation publiques, elle déclara qu'elle abandonnoit toutes les prétentions qu'elle pouvoit former contre lui ou contre ses biens.

L'abbesse admira la douceur de son caractère et son désintéressement. Elle observa avec inquiétude que cette histoire de sa famille avoit ajouté à la longueur de ses esprits, ce qui étoit bien loin des intentions de l'aimable religieuse.

Joscelina baisa tendrement la main de madame Sainte-Isabelle. Après lui avoir souhaité une bonne nuit, elle se rendit à la cellule tranquille de sa chère Rosa; et bientôt sur son sein innocent et dans un sommeil paisible, elle eut oublié les réflexions douloureuses. Laissons-le à cette douce jouissance, et suivons le digne M. Evelyn, qui, sans avoir pris un moment de repos, arrive fatigué et d'une humeur charmante chez M. Errington.

CHAPITRE IV.

M. Evelyn trouva son jeune ami plus calme, mais pâle, languissant, abattu; à la vue de M. Evelyn, un tremblement le saisit. En se rappelant toutes les circonstances de son voyage avec Joscelina, il la croyoit en ce moment au-dessus des atteintes de la douleur ou de la pitié humaine. Dans sa pensée, la mort de celle qu'il aimoit en dépit de tout, en dépit de lui-même, étoit le dernier coup que le sort lui eût réservé, et d'après ses secrets sentimens, c'étoit une paix bien douloureuse qu'on venoit lui apporter.

Il regarda M. Evelyn en face; tout dans ses traits annonçoit la tranquillité, le bonheur; il le fixa encore; un plaisir inexprimable brilloit dans ses yeux pleins de douceur et de bonté; il lui prit la main, Evelyn

lui tendit la sienne, tandis qu'avec une joie vive, quoique modérée, il s'écria: » Errington, mon cher Er- » rington, les anges ne sont pas plus » purs, ni plus innocens que votre » Joscelina. »

De même qu'un fameux peintre tira un voile sur la figure d'un père pleurant la mort de sa fille, certain que tout l'art du monde ne parviendroit jamais à rendre sa douleur, je pose ici la plume, incapable, avec mes foibles talens, de rendre les sensations et l'ivresse d'Errington. Aucun mot, aucun mouvement ne décela l'extase de son coeur; elle étoit muette, elle étoit ravissante, n'ayant que le ciel pour témoin, que lui seul pour juge.

La joie de sa mère avoit une expression tendre et touchante; la félicité de son fils chéri étoit l'unique objet de ses voeux; et ce n'est qu'à ceux qui ont éprouvé ce passage du désespoir à l'espérance et presque à

un bonheur certain, qu'il appartient de se former une idée de leurs sensations.

Ils partirent presque aussitôt pour la solitude d'Arwine. Le coeur d'Errington brûloit d'adorer la seule divinité qu'il eût jamais encensée, et d'implorer le pardon de ce qu'il appeloit un sacrilége — l'outrage que ses soupçons avoient fait à sa pureté.

La douleur avoit épuisé Errington; aussi ne put-il aller aussi vîte qu'il le désiroit. Pour charmer ses ennuis, son ami eut soin de lui raconter les aventures de son ange persécuté; et ils avoient commencé la dernière poste qu'ils eussent encore à faire, lorsque l'essieu de la voiture venant à se briser ils versèrent à terre.

Les hommes ne se firent aucun mal; malheureusement mistriss Errington se blessa au bras, ce qui l'obligea d'entrer dans une auberge pauvre et misérable, à quelque dis-

tance de l'endroit où l'accident étoit arrivé. On décida, pour prévenir de fâcheuses conſéquences, qu'elle y passeroit la nuit; mais comme rien ne put engager ſon fils à s'arrêter aussi, M. Evelyn l'accompagna à cheval, et ils reprirent l'un et l'autre le chemin de la vallée d'Arwine, éloignée d'environ dix milles.

Ce fut par une ſoirée ſuperbe qu'ils commencèrent leur voyage; mais à peine eurent-ils fait quelques milles, que la nuit vint les ſurprendre, avec tous les signes d'un orage prochain. Ils étoient alors dans une vaste plaine; M. Evelyn connoissoit ou croyoit connoître la route: ils avancèrent jusqu'à ce qu'ils ſe virent engagés dans une forêt ténébreuſe. Le vent froid d'automne ſe faiſoit en ce moment ſentir et ſouffloit à travers les arbres dépouillés de leurs feuilles; la lune étant cachée, ils furent enveloppés dans une obſcurité profonde.

Ils

Ils mirent pied à terre, et après avoir attaché leurs chevaux à des arbres, ils marchèrent au hasard, exposés au vent et à la pluie, jusqu'à ce qu'enfin ils découvrirent, à la foible lueur que la lune jetoit par intervalles, qu'ils étoient près d'un vaste et antique château. La noire osbcurité de l'édifice sembloit encore épaissir les ténèbres; à sa situation, M. Evelyn conclut que c'étoit le château de Glanarvon.

Détesté, exécré autant que ses maîtres, nos voyageurs, en butte à toutes les injures de l'air, ne s'en virent pas moins forcés de chercher dans l'intérieur un abri contre la tempête.

Avec l'idée consolante qu'ils ne rencontreroient que de vieux serviteurs, ils frappèrent assez fort et prièrent qu'on les laissât entrer. Les portes furent ouvertes avec lenteur et précaution; et d'un air soupçonneux, un

ancien serviteur leur demanda ce qu'ils vouloient. — » Un abri contre » la tempête jusqu'à demain matin » fut la seule réponse. Alors, après avoir reçu, sans se montrer plus gracieux, une honnête récompense, le domestique, murmurant toujours, laissa entrer les deux amis.

A peine leur offrit-on quelques rafraîchissemens, mais le repos et un lit étant absolument nécessaires à Errington, et ne pouvant qu'être agréables à M. Evelyn, ils furent bientôt conduits séparément à des appartemens d'une magnificence gothique, situés dans une aile éloignée du château, et qui leur avoient été préparés par la femme du vieillard; ces deux époux, avec une jeune fille pour faire le ménage, étoient les seuls habitans visibles de cette superbe résidence.

Tout fatigué qu'il étoit, Errington ne put goûter le sommeil. Joscelina

occupoit son ame, engageoit toutes ses pensées, et il réfléchissoit profondément sur les dangers et sur les horreurs auxquelles son innocence avoit été exposée, à l'époque où celui qui donna le jour à son père étoit en possession d'une fortune immense et de tous les honneurs de ce monde, lorsqu'un gémissement et une angoisse inexprimables vinrent frapper son oreille. — Il prêta attention, écouta, entendit une voix, et soudain tout s'évanouit. Mais bientôt, en accens doux et mélancoliques, il entendit ces mots: » Par » pitié, épargnez-la, rendez-la... » jamais, jamais, jamais! » Cette voix n'étoit pas étrangère à Errington, mais les conjectures étoient vagues et se perdoient dans les impossibles. Il écouta de nouveau, et ne put rien distinguer jusqu'au moment où une porte fut fermée avec violence. Tout redevint ensuite un silence effrayant.

Inquiet, agité, il traversa l'appartement. Des pas légers s'étant alors fait entendre près de la porte, il l'ouvrit avec fracas: devant lui se présente un être que son humanité avoit autrefois sauvé du dernier coup du désespoir.

C'étoit l'amie de sa Joscelina, c'étoit Mortimore, la cause innocente de tous ses chagrins.

Elle se retourna au bruit de la porte, et avec tous les transports du plaisir et de la reconnoissance, elle contempla son digne libérateur.

Errington, amant de Joscelina, étoit ce généreux ami; quoique tous deux fussent extrêmement changés, ils se reconnurent à l'instant. Heureuse maintenant et cependant tremblante, elle lui présenta la main avec confiance, il la prit avec respect, et la conduisant dans l'appartement, il s'assit à côté d'elle. Entrant ensuite dans les détails autant que la surprise

put le permettre, il la pria d'expliquer les mots qu'elle venoit de prononcer (car il ne doutoit pas qu'ils ne fussent sortis de sa bouche), et de lui raconter par quel hasard elle se trouvoit dans le château de Glanarvon.

La pauvre Mortimore acquiesça bien volontiers à sa demande; et, après avoir raconté son histoire jusqu'au moment où elle laissa Joscelina dans son hermitage, désespérant de revoir jamais sa fille unique et chérie, elle révéla le nom du corrupteur qui l'avoit abusée. » Harrisson est cet » homme, » dit-elle en sanglotant; » Harrisson est le vil destructeur de » ma paix et de mon innocence.

» Pour faire le bonheur de mon » enfant, ô fatale condescendance! » je me suis rendue auprès d'une » femme aimable, Lady Anne Fran- » kland, aux eaux d'Harrowgate; » c'est là que pour mon malheur j'ai » rencontré mon indigne époux avec

» la femme qu'il devoit épouser. » Mon émotion me trahit, je m'évanouis, et ma protectrice me ramena dans ma chambre. C'étoit un » moment bien cruel; cependant je » rappelai mon courage, cachai sa » perfidie et feignis une indisposition subite.

» Il me connoissoit; il craignit » que je ne l'eusse démasqué, et si » je ne l'avois pas fait encore, son » ame basse et insensible résolut de » m'ôter pour jamais les moyens de » le tenter. En effet, quelques jours » après, tandis que je me promenois solitaire et livrée à mes réflexions près de Knaresborough, » deux hommes masqués me saisirent » et me bandèrent les yeux; il ne me » fut permis de voir et de parler, » qu'au moment où je me vis dans » un appartement enfoncé de ce château ténébreux.

» J'y fus confinée, gardée à vue et

» sévèrement traitée, mais par quel » ordre? c'est ce que j'ignorois, quoi- » que je m'en doutasse. Le soir, » mon persécuteur inhumain parut » devant moi.

» Après lui avoir donné les assu- » rances les plus solennelles que je » n'avois jamais découvert son nom, » ni la moindre circonstance qui » pût faire connoître tous ses torts » envers moi, il m'apprit que mon » sort étoit décidé, et que les sou- » terrains de cet édifice alloient être » ma demeure éternelle.

» Je le suppliai de me rendre ma » fille, que ses émissaires, disoit-il » avoient mise en sureté. Sous la » condition expresse que c'étoit ap- » peler sur ma tête les malédictions » les plus affreuses, si par hasard » j'étois découverte par quelque être » que ce fût, ou si jamais je révélois » rien de ma situation, il promit de » satisfaire à ma demande: que ne

» fait pas une mère qui adore son
» enfant ? Je consentis à ce qu'il
» exigea de moi, me dévouai solen-
» nellement, et s'il n'avoit pas eu la
» barbarie de refuser ma fille à mes
» bras caressans, j'aurois religieu-
» sement gardé ma parole. Mais
» vous, mon guide, mon libérateur,
» mon inestimable Errington, vous
» m'avez appris qu'il est plus louable
» de violer une promesse téméraire
» ou forcée, que de la garder. Mais
» reprenons le fil des événemens.
» Le scélérat me répondit avec une
» ironie cruelle : probablement le
» bonheur de votre fille pourroit
» vous donner la tentation de me tra-
» hir et vous jeter vous-même
» dans le précipice ; je vous aime
» assez pour vous refuser une de-
» mande qui ne tend qu'à votre perte.
» S'inclinant ensuite d'un air mo-
» queur, il me dit adieu : prépa-
» rez-vous, ajouta-t-il, à descendre

» dans le souterrain qui vous est des-
» tiné.

» Se croyant bien assuré de ma per-
» sonne, il ne songea pas à fermer
» la porte; et j'allois cacher ma tête
» malheureuse dans l'un des sombres
» détours de ce château, jusqu'à ce
» que le ciel m'eût donné quelque
» moyen de m'échapper, lorsque vo-
» tre porte s'ouvrit.

» Ma joie en vous voyant, votre
» ame peut mieux la concevoir, que
» ma bouche l'exprimer. — Ce n'est
» pas pour moi, car je suis perdue,
» perdue pour jamais... mais, mon
» enfant, mon enfant, ma Josce-
» lina! »

Joscelina, s'offrit avec un nouvel éclat à l'imagination enchantée de M. Errington; ses sensations étoient inexprimables; chaque circonstance, telle que Mortimore la présentoit, servoit à le convaincre de sa vertu, et de son excellence incomparable.

Dans l'extase de son coeur, il assura l'infortunée Mortimore que son enfant étoit en sureté chez la vieille nourrice Marguerite; qu'au péril de sa vie, il la rameneroit auprès de la tendre Joscelina, dans le couvent d'Arwine, et qu'il maintiendroit ses droits jusqu'à ce que la justice eût prononcé sur son sort et sur celui de sa fille.

Le caractère du capitaine Harrisson a déjà été tracé; la dissipation avoit ruiné sa fortune; la cupidité et l'ambition réunies le jetèrent dans les bras de Lady Hester Davenant, qui, avec un esprit foible, une figure ordinaire et un très-bon naturel, ne se laissa que trop tôt séduire par ses flatteries, lui donnant des monceaux d'or et des domaines immenses en échange de sa personne, qui en effet étoit très-agréable.

Sa conscience lui avoit souvent répété d'une voix imposante, que son

union avec la délaissée Mortimore étoit légitime. Elle étoit vertueuse, avoit résisté à toute offre illicite, et ce fut dans un moment de passion qu'il épousa secrétement la jeune personne, d'une naissance obscure à la vérité, mais d'un caractère et d'une figure aimables. Ces idées tortutoient son imagination, non par aucun principe de bonté ou de retour sur soi-même, mais par la seule crainte d'être découvert; ce qui entraînoit pour lui les suites les plus funestes, l'extrême infamie et une ruine totale. Sans vertus, comme sans principes, ayant appris ses liaisons avec Joscelina, il craignit qu'elle ne lui confiât l'histoire de ses malheurs; et ce fut après son mariage que, la retrouvant aux eaux d'Harrowgate, il paya des scélérats pour l'enlever. Le crime est toujours timide; quoique homme de courage, les contes superstitieux

du château de Glanarvon lui avoient ôté l'idée d'y résider jamais; c'étoit une habitation éloignée, solitaire, il en fit une prison pour son épouse outragée. Curieux de savoir ce qu'elle auroit pu découvrir de ses rapports avec lui, il se rendit secrétement au château; mais la visite fut courte, le vieux couple n'ayant pas osé lui découvrir qu'il avoit recueilli deux étrangers. Il partit donc, sans se douter de ce qui se passoit dans son domaine acquis contre les lois et l'honneur.

Errington étoit sans armes, et ignoroit le départ du vil Harrisson; néanmoins il donna sans crainte la main à la tremblante Mortimore dans les escaliers, et frappa doucement à la porte de l'appartement où il savoit que M. Evelyn reposoit. Un seul mot prononcé tout bas, suffit pour réveiller cet ami généreux; et c'est ainsi qu'inconnus aux vieux domes-

tiques qui croyoient la dame de leur maître (c'étoit le nom qu'ils lui donnoient), assez bien gardée dans la chambre où il l'avoit laissée, ils quittèrent sans regret et avec aussi peu d'obstacles, les clefs étant aux portes, le château de Glanarvon.

L'ombre douteuse de l'air précédant la pointe du jour, alloit céder aux rayons plus brillans de la lumière, et annonçoit la plus belle matinée du monde, lorsque les trois amis, sortis dans la plaine, tournèrent leurs regards avec des sensations différentes sur l'antique et vaste édifice.

La tempête s'étoit alors calmée dans le sein d'une matinée paisible; les gouttes de pluie brilloient de mille couleurs variées sur les branches pendantes et rembrunies, et le tapis émaillé de la terre, arrosé par les pluies de la veille, prenant une teinte plus éclatante, répandoit un baume délicieux.

Il étoit encore de trop bonne heure pour être reçu dans le couvent d'Arwine, sans en troubler les tranquilles habitans. Arrivés à deux pas de la retraite de Saint-Evremont, la solitude mélancolique de la scène les engagea à l'examiner de plus près.

L'homme vénérable étoit occupé avec son jeune fils dans le jardin; mais aussitôt qu'il les aperçut, il alla au-devant d'eux, et les invita, avec une franchise supérieure à la cérémonie, à entrer dans son humble habitation, et à accepter quelques rafraîchissemens du matin.

Il y avoit un charme indicible dans cette simple invitation, auquel on ne pouvoit résister: mais à peine étoient-ils assis à la table hospitalière, que M. Evelyn, se trouvant tout-à-coup mal, tomba de sa chaise sans connoissance. Ce fut dans ce triste état que le vieux père et son fils le portèrent au lit.

M. Errington aimoit et estimoit son ami; mais il avoit une Joscelina qui languissoit dans une cruelle attente. Après l'avoir recommandée dans les termes les plus forts aux soins du vieux Saint-Evremont avec promesse de revenir le soir, il prit le chemin du couvent, accompagné de l'impatiente Mortimore.

L'imagination doit suppléer au récit de l'entrevue des deux amans; c'étoit un bonheur qui tenoit du tourment; et sans la présence de Mortimore qui mit quelque contrainte dans leurs sentimens, les conséquences auroient été funestes pour tous deux dans l'état de foiblesse où ils étoient réduits.

Les épanchemens de la reconnoissance de Mortimore étoient doux, et cependant pénibles pour la sensibilité. La certitude que son enfant étoit à l'abri du danger, fut un baume pour son coeur affligé, et la promesse

que lui firent Errington et Joscelina de la prendre sous leur protection, la jeta dans un ravissement de plaisir. Perdue la veille pour le bonheur, elle anticipa sur les jouissances tranquilles de la paix qui lui étoit annoncée.

Sainte-Isabelle, la dame abbesse, étoit très-indisposée; et ne put quitter sa cellule, mais Joscelina fit entrer la jeune et belle Rosa, qui, avec une grâce modeste et la rougeur de la simplicité, la félicita sur son bonheur. Elle ajouta, en souriant, que la solitude d'Arwine n'auroit plus d'attraits pour elle, quand elle seroit absente. » Quittez-la donc pour jamais, charmante novice, » dit Errington qui lut dans les yeux de Joscelina, » quittez-la pour jamais, et partagez le » bonheur que l'aimable présence » de votre amie répandra toujours » autour d'elle. Rosa, qui peut vous » contraindre, qui peut vous condamner? Personne, » répondit-elle en trem-

tremblant, » ne peut me contraindre, » seulement je demanderai conseil à » Saint-Evremont, je lui dois amitié » et respect, et je sens trop que je ne » puis lui désobéir; mais le temps, » continua-t-elle en rougissant, » le » temps pourra faire quelque chose. »

Ils louèrent des voitures pour se rendre à l'auberge où étoit mistriss Errington. Elle étoit levée quand ils arrivèrent; le bonheur en effet est un calmant si doux! La nuit précédente, la douleur de son bras avoit été excessive; mais la dernière, ses réflexions douces et paisibles lui avoient fait goûter le plus délicieux sommeil.

Elle reçut la florissante Joscelina avec tous les transports d'une mère qui a retrouvé un enfant perdu depuis long-temps. Elle l'examina avec amour, délice et admiration, et contempla son mérite éminent avec une surprise qui tenoit du respect.

» Mes chers enfans, » dit elle, » vous

» êtes dignes l'un de l'autre, et c'est » le plus bel éloge que je puisse faire » de vous deux. »

Elle écouta avec une satisfaction maternelle, Mortimore, lorsque celle-ci raconta ce qu'ils avoient fait l'un et l'autre pour son bonheur; elle adora la bonté du ciel qui l'enrichissoit par les vertus de son fils et celles de sa charmante amie.

La beauté de Rosa excita aussi l'admiration de mistriss Errington; mais il y avoit une douceur intéressante, une tendre mélancolie répandue sur tout l'intérieur de la pauvre délaissée Mortimore qui l'attachoit secrétement et d'une manière insensible; elle résolut d'être sa protectrice, et de la garantir désormais contre tous les dangers.

Dans l'ivresse du bonheur, ils retournèrent tous au couvent, avec l'intention d'y rester quelques jours, autant pour se délasser des fatigues

du voyage et des peines passées, que pour attendre la convalescence de l'inestimable M. Evelyn. Errington ayant retrouvé sa Joscelina digne d'elle et de lui, déclara qu'il ne le quitteroit point qu'il ne fût en état de rejoindre la société, et de reprendre sa vie accoutumée: en conséquence, il se rendit le soir à la retraite de Saint-Evremont, et les dames à la chambre de Sainte-Isabelle, qui ne désirant rien tant que la compagnie de l'aimable Joscelina, les supplia de passer chez elle, sa santé ne lui permettant pas de descendre au parloir.

CHAPITRE V.

La demande de Sainte-Isabelle fut accueillie avec empressement, et Joscelina présenta aussitôt ses deux amies à la mélancolique et charmante recluse. Elle les salua de l'air le plus gracieux, et alloit leur adresser quelque chose d'aimable pour leur complaisance, lorsque venant à jeter les yeux sur mistriss Errington, elle s'écria d'une voix affoiblie: » Oh! ma soeur! » et tomba par terre sans connoissance.

Mistriss Errington demeura immobile et muette. Un mélange subit de pensées et de tendres ressouvenirs, se pressant sur son esprit, l'empêcha de s'exprimer.

A la fin, elle se leva de son siége; et serrant dans ses bras affectueux la pauvre abbesse en défaillance, elle fondit en larmes, ce qui soulagea

son coeur oppressé; elle se sentit plus tranquille, et aida à relever la religieuse infortunée.

Sainte-Isabelle, objet touchant de ces soins empressés, ne tarda point à donner des signes de vie; et bientôt, se jetant sur le sein de sa soeur, elle donna un libre cours aux effusions de son coeur déchiré.

» L'Etre suprême, » dit-elle, » me » regarde maintenant avec compas- » sion, puisqu'il m'a rendue à ma » soeur vertueuse et chérie. — Cons- » tance! Constance! oh! l'être le » plus précieux pour le coeur de ta » Lucy! tu as pitié de moi, tu daignes » adoucir ma dernière heure, char- » mer mes esprits languissans, et » calmer mes souffrances infinies. Je » suis coupable, — j'ai souffert, — » j'expire, je meurs.

» Femmes charmantes qui m'en- » tourez, continua-t-elle, en s'in- » clinant avec douceur, écoutez ma

» déplorable histoire et profitez-en;
» fuyez, fuyez mes fatales erreurs,
» vous éviterez ma triste destinée.

» Constance, l'irréprochable Constance et moi étions les deux seules
» enfans qui restassent à des parens
» bons et respectables; nous les perdîmes avant d'avoir atteint l'âge
» de raison, ou de pouvoir connoître
» le prix de ce que la mort nous enlevoit. Nos fortunes, sans être
» considérables, étoient honnêtes, et
» suffisoient pour nous procurer une
» existence agréable.

» Nous avions été confiées aux
» soins d'un parent éloigné qui, j'en
» suis presque sûre, remplit tous
» les devoirs de cette charge importante; mais son aimable femme
» étant morte quelque temps après,
» nous fumes, hélas! abandonnées
» trop tôt à nous-mêmes. La tâche
» fut aisée pour ma soeur; ses pensées, ses désirs étoient dirigés par

» la sagesse, et la discrétion régloit
» tous les mouvemens de son coeur
» innocent; à l'âge de dix-sept ans,
» elle attira l'attention et fixa les
» hommages d'un jeune homme ai-
» mable, qui, ayant trouvé une occa-
» sion favorable d'augmenter noble-
» ment son patrimoine, accepta, de
» son consentement, l'offre d'un éta-
» blissement en Amérique.

» Je fus vivement sollicitée de les
» accompagner; mais toutes les ins-
» tances de l'amitié furent inutiles,
» je rejetai ses douces propositions:
» hélas! J'étois condamnée au dé-
» sastre, j'étois née pour le ma-
» lheur! Cependant mon refus ne
» venoit pas de défaut d'affection
» pour ma soeur; non, sans doute,
» malgré ma foiblesse, mon coeur
» l'aimoit, ma raison l'approuvoit;
» mais j'étois gaie, jeune, irréfléchie
» et volage; et le moindre des mal-
» heurs dont une jeune personne

» inconsidérée doit être tôt ou tard
» victime, c'est de donner de violens
» chagrins à ceux qui l'aiment et de
» la joie seulement à ses ennemis.

» Mon imagination m'avoit repré-
» senté l'Amérique, non comme elle
» est en effet, le séjour du bonheur,
» de l'hospitalité et de l'indépen-
» dance, mais comme un pays stérile
» et sans culture, habité par des Sau-
» vages, et fait uniquement pour eux.

» Aussitôt après leur mariage, ma
» soeur et son mari s'embarquèrent,
» et moi, je fus livrée, avec ma jeu-
» nesse et des inclinations dange-
» reuses, à la séduction d'un monde
» qui me regardoit déjà comme sa
» victime. A peine de retour dans
» la ville et rentrée dans ma chambre
» devenue solitaire, mille regrets
» vinrent déchirer mon coeur; je sen-
» tis le baiser d'adieu d'une soeur
» errer toujours sur mes lèvres trem-
» blantes; je sentis mon dernier ser-

„ rement sur son sein agité, et dans
„ l'amertume de mon coeur, je pleu-
„ rai de n'avoir pas accepté l'invi-
„ tation touchante, et accompagné
„ le seul être que le ciel m'eût ré-
„ servé pour guider mon inexpé-
„ rience par les conseils de l'amitié.

„ Pour la première fois de ma vie,
„ je commençai à penser; j'entrevis
„ une possibilité de bonheur, mais
„ une probabilité plus grande en-
„ core d'infortune; mes espérances
„ étoient imparfaites et couvertes de
„ nuages, et mes craintes étoient
„ toutes agrandies par des idées som-
„ bres et prophétiques; mais la gaieté
„ et les amusemens publics dissi-
„ pèrent bientôt mes raisonnemens
„ et mes réflexions, et je poursuivis
„ avec une avidité blâmable les vai-
„ nes illusions du plaisir.

„ On disoit ma taille élégante, et
„ ma figure, si elle n'étoit pas belle,
„ passoit du moins pour agréable;

„ j'en jugeai bientôt par les tendres
„ affections d'un jeune homme, su-
„ périeur à moi à tous égards; il
„ avoit un noble extérieur; je fus
„ charmée de ses manières, j'encou-
„ rageai ses espérances, et enfin,
„ remplie de l'idée que je l'aimois,
„ j'acceptai son nom, sa main, et sa
„ protection légitime.

„ La nouveauté de ma condition
„ et l'importance que la fortune me
„ donna dans le monde, remplirent
„ pendant quelque temps tous les
„ désirs de mon coeur volage, et je
„ me crus heureuse; j'aurois pu l'ê-
„ tre en effet avec un esprit sage et
„ réglé; j'aurois vécu avec lui dans
„ un contentement et une paix inal-
„ térables, et (*) à ma mort j'eusse
„ dormi dans mon innocence à ses
„ côtés; mais maintenant sa noble
„ poussière dédaigne toute union et
„ refuse de se mêler avec la mienne.

(*) Traduction d'un passage de Dryden.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0118
DFG

» La plupart de ſes propriétés » étant ſituées dans les Indes occi- » dentales, la faillite d'un planteur » y rendit ſa préſence néceſſaire. » Il ſe prépara à partir. Je n'avois » ni mère, ni ſoeur, ni parent à » quitter, ou qui puſſent regretter » mon abſence, et je connoiſſois » mes devoirs. Le moment du départ » approche, il me regarde, mais ce » regard eſt perdu; nos ames ne » sympathiſoient point. Il me prie » de l'accompagner: je rougis, j'hé- » site; il paroît bleſſé, et haſarde » de me faire des repréſentations. » Mais je refuſai poſitivement. Il » me fixe d'un air ſenſible et péné- » trant, une larme s'arrête dans ſes » yeux et il ſe retire. Lucy, Lucy, » dit-il, je me tais; j'eſpère que vous » ſerez plus heureuſe et plus tran- » quille que vous ne e croyez vous- » même; ſouvenez-vous ſeulement de mon amour.

» Au bout de quelques jours il » fallut se séparer; il me laissa tout » l'argent qu'il possédoit, avec une » promesse que je méritois peu, de » me faire passer des remises le plu- » tôt qu'il pourroit, après son arri- » vée. C'est ainsi qu'avec des regards » pleins de franchise et d'affection de » sa part, et des sentimens bien équi- » voques de la mienne, nous nous » embrassames et nous nous dimes » adieu.

» Permettez-moi de passer sous » silence la description des scènes » auxquelles des femmes gaies, jeu- » nes et répréhensibles ont fait par- » ticiper ma jeunesse sans guide et » sans expérience. Elles étoient ré- » putées vertueuses et étoient à la » mode; elles pouvoient être l'un » et l'autre. Mais en les accompa- » gnant aux tables de jeu, elles m'ont » totalement ruinée; le besoin, voilà » ce qui m'a conduite à la tenta-

» tion, voilà ce qui a causé ma » perte.

» Oh! que toute perſonne du ſexe, » quelque innocente, quelque pure » qu'elle ſoit dans l'intention, ſe » reſſouvienne toujours que l'aſile » le plus sûr et le plus ſacré pour » une femme mariée, est le ſein de » ſon époux!

» J'étois donc réduite à une mi- » sère extrême; le pâle beſoin s'a- » vançoit vers moi, et une priſon » s'ouvroit pour me recevoir. Je » n'avois point de nouvelles de mon » mari, mon vieux tuteur étoit mort; » j'aurois pu sans doute prouver mon » mariage; mais, hélas! à quoi bon? » qui d'ailleurs veut être le défenseur » de l'inconduite? qui veut même » ſoutenir la cauſe de la misère dans » un monde si prudent? J'avois beau- » coup de connoiſſances, je n'avois » pas un ſeul ami.

» Ayant contracté des dettes, je fus

» conduite en prison; et, froide image
» du désespoir, je me consumois dans
» les larmes, lorsqu'un jeune homme
» arriva pour délivrer son ami.

« Si jamais je parus intéressante,
» ce dut être en ce moment, quand
» j'étois absorbée dans la douleur;
» moment qui prouva aussi, du moins
» aux yeux d'une obligeante partia-
» lité, qu'en effet je n'étois pas sans
» attraits.

» Quand j'aurois voulu cacher ma
» triste position, quand je l'aurois
» même tenté, je n'aurois pu y réus-
» sir. Il s'approcha de moi avec une
» honnêteté toute particulière, et me
» montrant cette noble délicatesse
» qui gagne imperceptiblement le
» coeur des femmes, il me supplia
» d'accepter ses humbles services.

» Je lui dis que ma situation étoit
» désespérée, et que je ne voulois
» pas importuner un étranger de ma
» détresse. Il insista, je refusai; il

» persévéra, je balançai; il étoit ir-
» résistible, je cédai, je consentis,
» et j'eus ma liberté.

» Il m'accompagna chez moi, —
» j'étois interdite, car enfin j'avois
» toujours conservé des idées de bien-
» séance, des sentimens d'honneur et
» de vertu. Je frémis du passé, je m'a-
» larmai de l'avenir; mais un tendre
» mouvement de reconnoissance se fit
» sentir en moi. Je contemplai mon
» aimable libérateur, et, dans ma
» confusion, je ne sus si je devois le
» congédier, ou si je devois le rece-
» voir. Où étoit, où étoit mon ange
» tutélaire en ce moment fatal? L'in-
» clination fixa mon incertitude; je
» l'invitai à s'asseoir, et depuis, à
» ma prière, il me rendit de fréquen-
» tes visites. L'élégance, la douceur
» de ses manières, jointes à son ex-
» trême complaisance, éloignèrent
» toute sensation pénible; l'incompa-
» rable générosité de ses sentimens

» diminua le fardeau d'une obliga-
» tion trop pesante, et son honneur
» et ses principes me rassurèrent en-
» tièrement. Il devint bientôt le
» confident de toutes mes pensées,
» de toutes mes affections; il étoit
» mon ami, mon guide, mon libé-
» rateur; mon coeur étoit reconnois-
» sant, et je me plaisois en sa pré-
» sence. Rempli d'égards, l'esprit
» orné de mille connoissances, il
» dissipoit les langueurs de l'ennui;
» enfin mon exis ence s'embellissoit
» de la sienne.

» J'ai dit que mon coeur étoit re-
» connoissant, je n'ai pas tout dit
» encore: il étoit simple, facile, et
» de nouvelles sensations agitoient
» mon sein. J'ignore s'il s'aperçut
» d'une préférence indiscrète de ma
» part, ou s'il prit garde à mes
» tendres inquiétudes, lorsque par
» hasard il se plaignoit de quelque lé-
» gère indisposition; mais il devint

» rêveur, embarrassé, et en appa-
» rence excessivement réservé ; ſes
» visites étoient courtes et rares,
» et quand innocemment je me plai-
» gnois de ſon absence, ou le priois
» de rester plus long-temps, ſes yeux
» s'emplissoient de larmes; il pres-
» soit ma main tremblante, et dans
» un silence qui tenoit du désordre,
» il ſe retiroit aussitôt. Son amitié
» étoit tendre, ſes attentions déli-
» cates, et quoique je dusse ma ſub-
» sistance à ſes bontés, je ne ſentis
» point, grâce à la noblesse de ſes
» procédés, les chaînes de l'obliga-
« tion... Il étoit modeste, désinté-
» ressé, et je fus perdue avant que
» je visse le danger.

» Hélas! combien est dangereuse
» l'amitié avec un homme! que l'es-
» time est impérieuse! que la recon-
» noissance est insinuante, quand
» elle est excitée par un objet qui
» nous plaît! et... quel est le coeur

» qui puisse dire: je ne veux pas
» m'engager plus loin dans le chemin
» de la séduction?

» Je n'entendis plus parler de mon
» mari, j'ai pensé qu'il me négli-
» geoit, et peut-être me suis-je dit
» quelquefois que je le méritois. La
» conscience prenoit le ton du re-
» proche; je versois des larmes, je
» voulois prendre la plume pour con-
» fesser mes erreurs, et redeman-
» der son amitié et sa protection.
» Mais mon ami, mon libérateur
» paroissoit; ces bonnes résolutions
» s'évanouissoient, et tout, excepté
» l'être que j'avois près de moi, tout
» s'effaçoit de ma pensée.

» Un matin j'étois assise à côté de
» lui, ma main posée dans la sienne,
» prêtant une oreille charmée à sa
» voix douce et insinuante, quand
» on vint me remettre un paquet. La
» rougeur de la confusion couvrit
» mon visage, et lorsque je reconnus

» l'écriture de mon mari, je sentis » intérieurement que je goûtois de » coupables délices. Inquiète, agi- » tée, je voulus jeter la lettre de » côté, mais il me pria de la lire. » — N'est-ce pas de votre mari, me » dit-il? Sans y penser, il m'adressoit » un reproche; je le sentis, et, ou- » vrant la lettre, je lui répliquai, » avec hauteur et dépit, qu'elle mé- » ritoit plus d'attention que je n'é- » tois disposée à lui en donner en » ce moment. Mais le contenu opéra » bientôt un changement dans ma » manière, et dévoila les secrets » sentimens de mon coeur, tandis » que, perdant ses avis, la conscience » me disoit: Tu es sur le bord de » l'abyme; tu ne peux te sauver que » dans la retraite.

» La lettre étoit tendre, affectueuse » au-delà, bien au-delà de ce que » je méritois. Elle renfermoit un bil- » let de banque d'une somme assez

» forte pour m'acquitter envers mon » ami, et m'acheter divers objets de » luxe et de fantaisie que j'empor- « terois avec moi à la Jamaïque, » où mon mari me pressoit dans les » termes les plus passionnés de me » rendre auprès de lui; ajoutant que » nos intérêts souffriroient beaucoup » s'il revenoit de quelques années en » Angleterre.

» La lettre vacilla dans mes mains » tremblantes: je ne pouvois parler, » et j'aurois donné tous les trésors du » monde pour une larme; mon ami » ne parloit point non plus; mais » ses regards cherchoient à pénétrer » ce qui occasionnoit l'état d'anxiété » où je me trouvois.

» Son émotion, en lisant, fut visi- » ble, hélas! et en même temps trop » flatteuse pour mes yeux attendris; il » ne put achever l'ordre fatal et jeta » le papier loin de lui. L'honneur, la » discrétion, les conséquences, tout

fut

„ fut oublié; il me ſerra vivement dans
„ ſes bras; et me preſſant contre un
„ ſein dont les tendres palpitations
„ s'accordoient avec celles de mon
„ coeur, il s'écria d'une voix presque
„ étouffée: Nous ne pouvons nous
„ ſéparer, ma chère Lucy; vous ne
„ pouvez partir, vous ne le pouvez.“
„ *Je ne le puis!* échappa aussitôt
„ de mon coeur, de mes lèvres; c'en
„ étoit assez, c'en étoit trop! ma
„ gloire, ma paix, ma réputation,
„ mon mari, moi-même, tout, tout
„ s'anéantit, tout céda à la fatale et
„ enivrante douceur du moment,
„ et . . ., je fus perdue.

„ La contrainte avoit cessé, le
„ ton de la cérémonie n'existoit plus;
„ cependant, je dois le dire; non
„ pour m'excuser moi-même, mais
„ pour rendre justice à l'être que
„ j'adorois; si ce cruel moment eût
„ pu être effacé du noir registre des
„ crimes, il eût toujours été en paix

„ avec lui-même, et moi, je n'eusse „ point cessé d'être innocente.

„ Ses tourmens, ses remords étoient „ bien plus profonds que les miens; „ car il m'aimoit: il faisoit plus „ encore, il m'estimoit, avoit pitié „ de moi, et auroit donné sa vie pour „ rendre à mon ame sa pureté pre- „ mière.

„ Son coeur, asile de toutes les „ vertus, ne pouvoit soutenir même „ l'idée d'une erreur. L'affreuse cer- „ titude qu'il m'avoit entraînée dans „ l'abyme, le livra aux plus cruels „ tourmens, et le trait empoisonné „ du remords s'enfonça plus avant „ dans son ame angélique. Il perdit „ toute sa vivacité, abjura la so- „ ciété tomba dans le décourage- „ ment, et sa santé déclina de jour „ en jour.

„ Je ne pouvois supporter son ab- „ sence; quand je le voyois, je souf- „ frois plus encore. Il me regardoit

„ avec la plus profonde tristesse,
„ se précipitoit dans mes bras, et
„ fondant en larmes, il s'écrioit:
„ Lucy, Lucy, qu'avons-nous fait!
„ qu'avons-nous fait!

„ Tout dans moi n'étoit qu'horreur
„ et misère; je regrettois avec amer-
„ tume ces heureux momens où mon
„ imagination étoit satisfaite, ma
„ conscience tranquille, et mon ave-
„ nir riche des plus belles espéran-
„ ces. Je pouvois alors demander la
„ faveur du ciel et j'avois des droits
„ à l'estime de la terre; maintenant
„ je me vois couverte d'un oppro-
„ bre éternel. Je n'osois penser à
„ mon mari, je frémissois au sou-
„ venir de son injure; je n'avois
„ point d'ami, je n'en méritois au-
„ cun; ma paix étoit détruite, mon
„ honneur perdu, ma propre estime
„ anéantie; et je m'étois dégradée
„ en cédant à cet être chéri.... que

» mon coeur adoroit, comme on adore
» la divinité.
» En peu de temps je ressentis les
» effets de ma coupable imprudence.
» J'étois enceinte.... mon état parut
» froisser ce caractère aimable. Mon
» désespoir en cette circonstance le
» précipita dans le tombeau.
» A cette époque, ma Constance,
» ma soeur chérie revint en Angle-
» terre; les affaires y avoient ramené
» son mari, l'affection l'y ramena
» aussi. Elle pouvoit supporter les
» difficultés, les dangers du voyage,
» mais non pas soutenir l'inquié-
» tude, la langueur de l'absence.
» Malgré les calomnies et la malice
» d'un monde que je n'avois jamais
» offensé, — non, je n'ai fait tort
» qu'à moi-même! son amitié fidelle
» me chercha, me découvrit, et je
» déposai dans son sein généreux
» ma chute fatale et mes chagrins
» cuisans. Sa vertu ne pouvoit tirer

„ aucun lustre du contraste humi-
„ liant que présentoit la foiblesse de
„ sa soeur; elle consola, rassura
„ mon coeur repentant, mon coeur
„ déchiré. Mon ami, oui, je dois
„ toujours lui donner ce nom, elle
„ le vit avec compassion, avec res-
„ pect, avec estime; elle avoit un
„ sens droit, une ame indulgente, et
„ savoit bien que notre faute n'étoit
„ pas préméditée.

„ Le moment des douleurs appro-
„ choit, je suppliai l'être suprême
„ d'en faire le terme de mes maux
„ et de me rendre à la poussière. Il
„ arriva ce moment, et je donnai le
„ jour à une fille. Comment peindre
„ les regards, les émotions diverses
„ du père, en considérant la preuve
„ innocente du déshonneur de celle
„ qu'il aimoit? Il couvrit cette pe-
„ tite et intéressante figure des larmes
„ du repentir, lui donna sa béné-
„ diction paternelle, et adressa au

„ ciel des prières ardentes pour qu'il
„ daignât écarter loin d'elle les cha-
„ grins de sa mère.

„ Quelques jours après être rele-
„ vée, une lettre des Dunes m'ap-
„ prit que mon mari étoit de retour.
„ L'horreur et la confusion m'acca-
„ blèrent; je voulus fuir et pour ja-
„ mais abjurer sa présence; mais
„ j'écoutai les conseils de ma sœur:
„ je confiai à ses soins et à sa ten-
„ dresse, ma chère enfant, née,
„ hélas! sous de si tristes auspices; et
„ cédant à ses instances affectueuses,
„ je m'étudiai à recevoir mon mari
„ avec cette noble assurance qui sied
„ à la vertu.

„ Nous nous revimes; il me pressa
„ contre son sein avec transport, et
„ dans une douce confiance, que
„ rien n'altéroit encore, il me de-
„ manda pourquoi je ne l'avois pas
„ rejoint, et pourquoi je ne lui avois
„ pas répondu.

„ Un crime ſouvent entraîne un „ autre crime; c'est ce que malheu- „ reusement prouve l'expérience. Je „ l'assurai que je lui avois écrit plu- „ sieurs fois, lui disant que j'étois „ alors indisposée, mais que je m'em- „ barquerois le printemps prochain, „ espérant que d'ici là, ma ſanté ſe- „ roit parfaitement rétablie.

„ Pour peu que le ſoupçon eût „ entré dans ſon coeur, ma honte et „ mon agitation auroient dû me tra- „ hir et dévoiler d'affreuses vérités; „ mais il me remercia de mes ten- „ dres intentions, et au milieu des „ caresses qu'il me prodiguoit et dont „ mon coupable coeur ſe ſentoit trop „ indigne, il m'informa que ſes in- „ quiétudes ſur tout ce qui me tou- „ choit, étoient la ſeule cauſe de „ ſon retour en Angleterre.

„ Embraſſant ainſi une fauſſe ſé- „ curité, je paſſai avec lui le reſte „ de la journée, et la nuit étant venue,

„ j'en frémis encore! je fus sur le
„ point de déshonorer ses bras caref-
„ sans; mais le ciel daigna s'y oppo-
„ ser, et par pitié pour mon ame,
„ me prépara une scène d'horreur
„ pour expier en partie mon crime.
„ Ma femme-de-chambre, à qui
„ j'avois été forcée de faire une con-
„ fidence, s'approchant de moi au
„ moment où, malgré le trouble qui
„ m'agitoit, je me préparois à me
„ mettre au lit, me dit d'un air ef-
„ frayé qu'elle venoit de voir le
„ valet de mon ami, et qu'elle avoit
„ de tristes nouvelles à m'annoncer.
„ Cet être adoré, cet être qui me
„ coûtoit l'innocence et l'honneur,
„ dès qu'il eut appris ce retour si
„ inattendu de mon mari, avoit été
„ saisi de convulsions violentes, et
„ luttoit en ce moment contre une
„ mort horrible. — Je n'écoutai plus
„ rien, et sans crainte, sans songer
„ aux conséquences, la tête égarée,

„ jetant des cris perçans, je sors
„ de la maison, et ne m'arrête qu'en
„ tombant à genoux près du lit de
„ mon ami expirant.

„ Je pris sa main glacée, elle étoit
„ tout humide des sueurs de la mort;
„ je la pressai néanmoins dans une
„ angoisse silencieuse contre mon
„ sein déchiré; il leva ses yeux mou-
„ rans, les fixa tendrement sur moi,
„ et me dit d'une voix éteinte: Lucy!
„ ma chère Lucy! — Vivez, vivez,
„ m'écriai-je, revenue à moi-même et
„ recouvrant la parole; vivez, vivez
„ pour votre Lucy; elle ne respire
„ que pour vous; elle n'aime, elle
„ n'adore que vous. Mais la mort
„ s'appesantissoit sur ses yeux, l'obs-
„ curité du tombeau couvrit cette
„ figure naguères si séduisante, et
„ les dernières convulsions de la
„ nature aux abois préparoient à
„ une dissolution totale ces formes
„ autrefois si belles.

» Ah! combien, reprit-il, combien
» ma dernière souffrance sera légère
» en comparaison de celles que j'é-
» prouve en ce cruel moment!
» Lucy, ajouta-t-il du ton le plus
» doux, mais prononçant à peine;
» Lucy, puisse ce que je souffre sa-
» tisfaire pour nous deux la justice
» divine. Oui... oui... je t'aime... je
» meurs pour toi, pour ta tranquil-
» lité, pour ton honneur; oh! vis,
» calme-toi, sois heureuse et oublie-
» moi. — Idole de mon ame, répon-
» dis-je, en me jetant sur le lit à
» côté de lui, idole de ta Lucy, père
» de son enfant, je vais te suivre!
» Qu'ai-je en effet à présent sur la
» terre? — Un époux! me dit-il; il
» cessa de parler, car en ce moment
» une figure humaine vint frapper sa
» vue éteinte et étonner la mienne.
» Pâle, muet, les yeux hagards,
» image du désespoir et de l'agonie,
» contemplant cette longue scène de

„ douleur, mon époux étoit là, à côté
„ de nous.

„ Saisie d'horreur, je collai mes
„ lèvres sur les lèvres décolorées de
„ mon ami mourant; des râlemens
„ convulsifs échappèrent de ma poi-
„ trine oppressée: mais il détourna
„ la tête, et s'efforçant de recueillir
„ une étincelle de vie, il adressa len-
„ tement quelques mots à mon mari.

— „ Cette... scène... affreuse... dit-
„ il, c'est... un moment d'erreur, un
„ seul... qui l'a causée... pardon-
„ nez-lui.... regardez-la, protégez-
„ gez-la.... daignez la recevoir! —
„ Oui, pauvre jeune homme que tou-
„ che le repentir, s'écria mon mari en
„ le soutenant dans son lit, tandis
„ que la pâleur de la mort s'étendoit
„ sur tous ses traits livides; oui, pau-
„ vre jeune homme, vous serez sa-
„ tisfait; je lui pardonne, et je ferai
„ tout ce que l'honneur outragé, tout
„ ce qu'un coeur cruellement blessé

„ pourra me permettre pour apaiser „ ses remords. “

Un rayon de paix éclaira par intervalles la figure méconnoissable du jeune homme expirant. Il fit un effort, saisit la main de mon mari et voulut la joindre avec la mienne; mais il étoit trop foible, il la quitta; il leva ensuite ses yeux languissans sur nous deux, jeta un dernier regard, frissonna, trembla: — Grâce! grâce! ayez pitié; — juste ciel! Les premiers mots s'entendirent assez clairement, les autres furent étouffés, il mourut, — ne fut plus rien. Ici l'émotion de Sainte-Isabelle devint trop forte pour ses sens épuisés; les souvenirs l'accabloient; elle fut obligée d'interrompre pour quelques minutes sa touchante histoire.

CHAPITRE VI.

„ Je ne perdis rien, reprit l'abbesse „ infortunée, de tout ce qui se pas- „ soit dans la chambre de mort de „ mon ami repentant; l'insensibilité „ eût été un bonheur, mais je ne „ méritois pas de goûter un seul mo- „ ment de calme: il fut refusé à mes „ esprits cruellement agités.

„ Les personnes attachées au ser- „ vice du défunt se disposèrent à „ ensevelir le corps. La décence exi- „ geoit que je sortisse; on en avertit „ mon mari qui, plongé jusque dans „ une stupeur muette, me releva „ d'une main tremblante du lit où „ celui que j'adorois venoit d'expirer. „ Sans me faire le moindre reproche, „ sans même proférer un seul mot, „ il m'emmena hors de la chambre, „ et, une voiture étant arrivée, je me

„ vis au bout de quelques minutes
„ dans mon appartement. Là, je
„ serois tombée de remords et d'épui-
„ sement, si mon époux malheu-
„ reux et outragé n'eût posé lui-
„ même, avec un soin touchant, ma
„ tête défaillante sur l'oreiller. Il
„ resta un moment dans une sorte
„ d'irrésolution; des réflexions ter-
„ ribles vinrent bientôt altérer ses
„ traits: il jeta sur moi, sur le lit,
„ un regard effrayé, pressa mes
„ mains glacées, et se retira en si-
„ lence.

„ J'avois détruit son bonheur, j'a-
„ vois détruit le mien; le sein de
„ mon époux étoit fermé pour moi,
„ j'avois abusé de sa noble confiance,
„ j'étois indigne de ces tendres atten-
„ tions, qui, dans les circonstances
„ les plus pénibles, peuvent calmer,
„ consoler même une épouse inno-
„ cente. J'étois devenue l'opprobre
„ de mon sexe; j'avois entraîné dans

„ ma ruine deux coeurs purs, deux
„ coeurs sensibles et vertueux.
„ Hélas! cette nuit fatale; cette
„ nuit d'horreur, j'en sens encore en
„ ce moment la sinistre influence!
„ Je portai un examen terrible sur
„ ma condition actuelle; tout ne ser-
„ vit qu'à me désespérer. Je ne
„ pouvois séparer dans mon coeur
„ l'amant du séducteur, de ce séduc-
„ teur, hélas! bien moins coupable
„ que moi, et que notre union crimi-
„ nelle a précipité dans le tombeau!
„ Oui, tout mon séducteur qu'il
„ étoit, il n'en régnoit pas moins sur
„ mon ame, et pour jamais privée de
„ sa présence, l'univers n'étoit plus à
„ mes yeux qu'une solitude affreuse!
„ Le calme, la réserve et la pitié
„ de mon époux produisirent sur
„ des sentimens tels que les miens,
„ des effets plus poignans que n'au-
„ roient fait les imprécations, les
„ reproches, ou même la mort, si

„ ſa main déshonorée eût voulu me
„ la donner. Mon ame étoit en proie
„ à tant de mouvemens horribles,
„ que mon enfant, que l'enfant de
„ mon cher Montrevor obtenoit à
„ à peine une pensée. Lorsque cette
„ innocente créature, cette triste hé-
„ ritière du déshonneur d'une mère
„ ſe présentoit à mon imagination
„ froissée, je demandois, je désirois
„ qu'elle reposât ſans vie ſur le ſein
„ inſensible de ſon père!

„ J'étois donc devenue pour ma
„ ſoeur vertueuse un être dégradé
„ dont elle devoit rougir; ma con-
„ duite avoit flétri ce coeur pur et
„ ſans tache, et je ſentois que si ſa
„ bonté naturelle l'engageoit à me
„ donner les ſecours de la pitié, la
„ vertu devoit la forcer à me mépriſer.
„ Quoique j'eusse perdu mes droits
„ à ce doux et noble orgueil de l'in-
„ nocence, j'étois ſensible à la honte;
„ je voulus être l'unique témoin de
celle

„ celle qui m'accabloit. La somme
„ que m'avoit envoyée mon mari,
„ étant restée intacte en ma posses-
„ sion, je résolus de l'employer à
„ m'échapper et à m'ensevelir pour
„ jamais dans une retraite profonde.

„ Depuis ma chute fatale, ce projet
„ avoit toujours occupé ma pensée;
„ les suites de mon crime me con-
„ firmèrent plus que jamais dans le
„ dessein de l'exécuter. Souvent, dans
„ des jours plus heureux, j'avois
„ entendu parler de cette retraite
„ comme d'un lieu recommandable
„ par la beauté de sa situation, par
„ la sainteté de ses habitans, et le
„ mérite extraordinaire de la supé-
„ rieure; mais, hélas! qu'importe à
„ une ame déchirée par les remords la
„ convenance ou la situation! Après
„ m'être affermie dans ma résolu-
„ tion, je me jetai hors du lit, et
„ j'employai le reste de la nuit à
„ écrire à ma soeur et à mon mari.

„ J'adressai à ma soeur une lettre
„ d'adieu et de repentir, la suppliant
„ de ne pas être la protectrice dé-
„ clarée de ma malheureuse fille, mais
„ seulement de lui procurer quelque
„ état inférieur où elle pût quelque-
„ fois entendre parler d'elle; de la te-
„ nir dans une ignorance parfaite de
„ sa famille; de ne jamais lui décou-
„ vrir les coupables auteurs de ses
„ jours, ni les tristes circonstances
„ de sa naissance flétrie. Je l'infor-
„ mai aussi que je m'exilois pour ja-
„ mais, abjurant un monde qui ne de-
„ voit voir en moi qu'un exemple hu-
„ miliant d'une criminelle foiblesse;
„ que toutes recherches, toutes pour-
„ suites seroient vaines, soit avant que
„ cette lettre parvînt dans ses mains
„ chéries, soit après; je fuyois, je quit-
„ tois tout enfin pour goûter un repos
„ éternel, si toutefois un coeur comme
„ le mien pouvoit espérer, oser même
„ demander une telle félicité.

„ Le dernier adieu que j'adressois
„ également à mon époux si cruelle-
„ ment offensé, cet adieu tracé dans
„ une contrition et une humilité
„ profondes, ressembloit beaucoup
„ à celui destiné pour ma soeur; seu-
„ lement je le suppliois de me par-
„ donner ce que je ne me pardonne-
„ rois jamais à moi-même; j'espé-
„ rois que ma mort dont il entendroit
„ parler, le dégageroit bientôt des
„ chaînes légitimes qui le lioient à
„ une infortunée, coupable auteur
„ de sa perte; qu'alors il pourroit
„ choisir une épouse plus digne de
„ lui, qui sauroit mieux apprécier
„ tant de bontés et récompenser tant
„ d'amour.

„ Possédant au-delà de 500 livres
„ sterling, et m'étant munie d'un peu
„ de linge, je descendis doucement
„ l'escalier pour m'échapper; mais il
„ me falloit passer par la chambre de
„ mon mari. Pour un moment mon

„ dessein fut suspendu, et je prêtai
„ l'oreille. Il traversoit lentement la
„ chambre, poussoit de longs gémis-
„ semens, et ce fut dans un calme
„ plaintif qu'enfin il prononça ces
„ mots:

„ O Lucy! Lucy! Lucy! dit-il,
„ pourquoi te précipiter dans la nuit
„ affreuse du crime, percer mon
„ coeur fidelle, détruire ton bonheur
„ qui m'est plus cher que le mien.
„ Honneur tyrannique! souvenir dé-
„ chirant! douce victime du repentir!
„ non, non, je ne puis l'endurer, je
„ ne puis l'endurer!

„ Je ne pus moi-même souffrir da-
„ vantage, mais j'avois vu ce combat
„ intérieur: car enfin tout ingrate que
„ j'étois, il m'aimoit encore, et m'ai-
„ moit toujours. Quelques pensées
„ consolantes s'élancèrent de mon ame,
„ mais j'eus soin de les réprimer;
„ je bénis l'être respectable qui se
„ parloit ainsi, et sans être vue,

„ sans être entendue, sans être soup-
„ çonnée, je lui dis à lui et à la
„ maison un éternel adieu.

„ Le jour venoit de paroître quand
„ je gagnai la rue. Peu de personnes
„ encore avoient quitté les bras du
„ sommeil ; cependant ce peu de
„ monde, qui augmentoit successi-
„ vement, s'arrêtoit à regarder ma
„ contenance étrange et embarras-
„ sée ; mais j'échappai bientôt aux
„ regards curieux, et me rendis à
„ une auberge voisine. La voiture pu-
„ blique de ce canton alloit partir ;
„ heureusement il y avoit une place
„ vacante, je la retins, et le troi-
„ sième jour j'arrivai, sur le soir, à
„ cette habitation solitaire.

„ La dame abbesse étoit pieuse,
„ humaine et sensible ; elle n'avoit
„ jamais admis personne sans une re-
„ commandation particulière ; mais
„ ma douleur visible, l'aveu de mes
„ malheurs, de mes fautes même et

„ mes ardentes supplications l'em-
„ portèrent à la fin; elle consentit
„ à me recevoir du moins pour un
„ temps.

„ La satisfaction que j'éprouvai
„ d'échapper à un monde où je m'étois
„ si mal conduite, et où j'avois souf-
„ fert de tant de manières différentes,
„ répandit sur mon ame une paix,
„ une sérénité dont je n'aurois jamais
„ espéré goûter un jour les charmes,
„ et qui me fit redoubler d'attention
„ pour me l'assurer constamment,
„ jusqu'à ce que la mort m'eût enfin
„ délivrée de toutes les calamités hu-
„ maines.

„ Ayant ainsi gagné la confiance
„ de l'abbesse, il me fallut peu de
„ temps pour mériter son approba-
„ tion, j'ose même ajouter son es-
„ time. Je fus reçue novice, et à l'ex-
„ piration de l'année d'épreuves, je
„ prononçai ces voeux volontaires
„ qui me retiennent ici jusqu'à ce

„ que le temps ne soit plus rien pour
„ moi.

„ Dans une tranquillité parfaite,
„ inconnue au monde que je ne con-
„ nois pas davantage, aucun évé-
„ nement ne s'est passé depuis cette
„ époque, qui ait pu exciter en moi
„ l'espérance ou la crainte ; j'ai rom-
„ pu pour jamais avec la société ;
„ la terre ne me paroît qu'un point
„ dans l'immensité de l'espèce qui
„ remplit à présent ma pensée ; et
„ guidée par mon dieu, j'attends avec
„ espérance et résignation l'heure
„ prochaine où je me refugierai dans
„ son sein miséricordieux.

„ J'ai presque oublié de vous di-
„ re, continua en finissant la re-
„ ligieuse languissante, que quel-
„ ques mois après avoir abandonné
„ le monde, j'appris par une jeune
„ personne envoyée ici pour son
„ éducation, que mon époux mal-
„ heureux autant qu'irréprochable,

„ étoit mort de chagrin, et que „ ma soeur s'étoit rembarquée pour „ l'Amérique. Comme j'avois changé „ de nom, cette jeune créature me „ raconta ma fatale histoire avec „ toute l'indignation qu'elle devoit „ inspirer; je l'écoutai avec résignation, avec humilité; et dans ma „ conscience, j'acquiesçai aux reproches amers qu'elle me faisoit „ sans me connoître. Maintenant, „ ma chère soeur, dit après une „ pause la religieuse en larmes, j'ai „ un aveu à vous faire. Les sentimens „ de la nature, tout étrangère que „ je suis au monde, ne sont pas éteints „ dans mon coeur; je respecte vos „ vertus, mais daignez me pardonner, je sens que je suis mère. — Mon „ enfant, mon enfant, oh! vit-elle „ ma fille malheureuse, ma fille abandonnée? "

Les diverses émotions qu'éprouva mistriss Errington en retrouvant,

comme par un prodige, sa soeur qu'elle croyoit perdue, étoient vives et inexprimables; elle sentoit une joie pure dans l'existence de la compagne chérie de ses premières années; elle sentoit la paix la plus douce en contemplant sa sérénité, sa pénitence, et la peine la plus amère en voyant ces regrets douloureux qu'elle nourrissoit encore dans son coeur si long-temps tourmenté. L'énergique et tendre inquiétude avec laquelle elle s'informa de son enfant, convainquit mistriss Errington qu'à cet égard le monde avoit conservé son pouvoir sur elle; elle l'engagea donc avec toute la bonté imaginable à reprendre ses sens, et à entendre tranquillement quelques particularités.

» Pour satisfaire à vos désirs, ma » chère infortunée Lucy, dit mistriss » Errington, dès que je vous eus » quittée, je portai votre petite fille » à un village situé à quelques milles

» de la capitale, et la plaçai chez
» une nourrice, mariée à un sergent
» réformé. Cette femme venoit d'ac-
» coucher de deux jumeaux, dont un
» mourut; elle désira néanmoins un
» second enfant pour sucer son lait.
» Le hasard m'avoit conduite seule à
» a chaumière, mais les voisins me
» rendirent d'elle un compte très-
» avantageux, et je me crus heu-
» reuse de l'avoir trouvée.

» Je lui dis que l'enfant n'avoit
» pas de nom; mais je lui laissai mon
» adresse, et promis de revenir la
» voir la semaine suivante. Vous étiez
» échappée avant cette époque, et
» en nous prévenant qu'il étoit im-
» possible de suivre vos traces, vous
» ne dites malheureusement que la
» vérité, puisque toutes nos recher-
» ches ont été inutiles. Souffrez
» que je vous le dise, Lucy; l'in-
» certitude de votre sort a porté le
» dernier coup à votre mari, et l'a

» conduit successivement au tom-
» beau.

» J'ai remis constamment l'argent
» nécessaire pour l'entretien de votre
» enfant; mais je n'ai eu le courage
» de revoir cette innocente aban-
» donnée, qu'au moment où, ayant
» arrêté avec mon époux notre départ
» pour l'Amérique, je jugeai ma pré-
» sence indispensable. Elle s'em-
» bellissoit alors de tous les charmes
» de l'enfance, et la femme du sergent
» lui témoignoit autant d'affection
» qu'à son enfant même. Comme
» l'intention de M. Errington étoit
» de revenir en Angleterre l'année
» suivante, je ne vis aucun incon-
» vénient à laisser votre fille entre
» ses mains, du moins jusqu'à no-
» tre retour; et je songeois à lui
» donner un nom, lorsqu'une dame,
» belle comme un ange, vint à en-
» trer, et, la prenant dans ses bras, lui
» prodigua les plus douces caresses.

« C'est ma petite favorite, dit-elle » en s'adressant à moi; vous êtes » bien heureuse, Madame, d'avoir » une si jolie enfant. Ces paroles » flatteuses me rappelèrent tous vos » malheurs; je jetai un profond » soupir, et les larmes aux yeux, » je lui répondis qu'elle ne m'appar- » tenoit pas, mais que c'étoit une » pauvre orpheline dont personne, » excepté moi, n'avoit daigné pren- » dre soin. Eh bien! Madame, je me » chargerai d'elle, reprit cette femme » charmante, pendant tout le temps » de votre absence, et comme je viens » d'apprendre qu'elle n'a pas encore » de nom, voulez-vous me permettre » de lui donner le mien?

» Enchantée de trouver, et sans » m'y attendre, une amie pour l'ai- » mable créature, j'acquiesçai à tout » ce qu'elle désiroit, et après avoir » donné à la nourrice une somme suf- » fisante pour la dépense de plusieurs

» années, je la priai de lui appren-
» dre à l'appeler du nom de mère.
» Je l'embrassai, la recommandai
» encore aux soins de cette aimable
» dame, et je partis. Deux ans s'é-
» toient à peine écoulés, lorsque M.
» Errington revint en Angleterre; je
» le priai de se rendre à la chau-
» mière où j'avois laissé votre fille,
» Nous savions que son malheureux
» père l'avoit instituée son héritière,
» et nous avions l'intention de lui
» donner une éducation convenable,
» et de la présenter dans le monde
» comme une orpheline dont nous
» nous étions chargés. Mais rappelez
» toute votre constance, ma chère
» Lucy; la dame qui l'aimoit et la pro-
» tégeoit, étoit femme d'un officier
» dont le régiment fut envoyé au de-
» hors; le sergent fut aussi employé,
» et tous eurent ordre de se rendre
» au théâtre de la guerre. Tendre-
» ment attachés à votre fille, et

» croyant, d'après le mystère qui cou-
» vroit sa naissance, qu'on prenoit
» fort peu d'intérêt à son sort, et que
» probablement on ne s'informeroit
» jamais de ce qu'elle étoit devenue,
» le sergent et sa femme l'emmenèrent
» avec eux, tandis que d'un autre
» côté des motifs d'intérêt les engagè-
» rent à envoyer leur propre enfant à
» sa grand'mère, qui d'ailleurs l'avoit
» exigé.

» Ils arrivèrent bientôt à leur des-
» tination; la guerre déploya ses
» fureurs, et un matin, une bombe
» venant malheureusement à tomber
» dans le camp près de la tente du ser-
» gent, la nourrice fut tuée pendant
» qu'elle dormoit... Ne pleurez pas,
» ma chère soeur; votre enfant dor-
» moit au lit dans ses bras, il eut le
» même sort, et la petite innocente
» one maintenant avec son pau-
» vre père dans le séjour de la fé-
» licité. »

Les larmes de la pénitence et de la résignation coulèrent des yeux languissans de Sainte-Isabelle; elle se pencha sur sa soeur, et au milieu des soupirs qui s'échappoient de sa poitrine oppressée, elle s'écria, » Le » ciel me ravit tout! Tous mes tré- » sors, il les enlève! Vous seule, » vous seule, me restez sur la terre. » Oh! quand pourrai-je reposer dans » son sein? »

Pendant le court récit de mistriss Errington, Joscelina et Mortimore considéroient avec inquiétude la religieuse désolée. Des émotions inexprimables agitoient l'une, tandis que l'autre entrevoyoit pour son amie l'aurore naissante d'un bonheur sans nuages.

Mortimore portoit alternativement ses regards sur Sainte-Isabelle, sur mistriss Errington, sur elle-même. Elle vouloit parler, mais la parole expiroit sur ses lèvres;

il lui fut impossible de rien articuler.

Joscelina n'étoit pas moins agitée, cependant elle put s'exprimer. Prenant ensemble la main de mistriss Errington et celle de la religieuse, elle demanda, avec tout l'intérêt de l'amitié, si l'enfant ne s'appeloit pas Mortimore. » Oui, mon enfant, ré-» pondit mistriss Errington, oui, » et Jackson passoit pour son père.

» Eh bien! eh bien! dit Mortimore » d'une voix altérée et tremblante, » en se jetant aux pieds de Sainte-» Isabelle étonnée, eh bien! daignez » bénir votre enfant! — Ma mère! » ma tendre mère! »

Cette extrême surprise, ces sensations diverses qui se combattoient toutes à-la-fois dans son coeur, après plusieurs années d'une tranquillité non-interrompue, étoient beaucoup trop fortes pour l'état d'épuisement où elle se trouvoit réduite; elle s'é-

vanouit ſur le ſein de ſa fille, et fut portée au lit dans des convulsions alarmantes.

Mistriss Errington éprouva pour Mortimore les ſentimens les plus tendres et les plus généreux; elle voulut protéger ſa jeunesse abandonnée et adoucir le ſouvenir de ſes infortunes. Cependant, d'après plusieurs contradictions manifestes, elle différa de la reconnoître pour la fille de ſa ſoeur, et elle réſolut de faire des recherches plus exactes; en ſorte que ſi ſa naiſſance étoit clairement prouvée, l'aimable et jeune créature, ayant des droits à une très-grande fortune, pût ſe trouver avec ſon enfant dans une noble indépendance.

En conſéquence le lendemain matin, lorsque Sainte-Isabelle, (tel est le nom que nous continuerons de donner à l'infortunée Lucy), eut repris l'uſage de ſes ſens, elle fit

demander Mortimore, et lui exposa avec toute la délicatesse possible ses doutes sur sa naissance. » C'est votre intérêt, ma chère enfant, dit cette femme aimable, qui » m'engage à entrer dans des détails, puisque si vous prouvez d'une » manière incontestable qu'en effet » vous êtes la fille de ma malheureuse soeur, vous allez hériter » d'une grande fortune qu'a laissée » votre père; il est probable aussi » que celui de qui il tenoit le jour, » lequel, dit-on, vit encore, n'a- » bandonnera pas ces biens sur des » réclamations équivoques.

» Hélas! Madame, reprit Mortimore, la fortune est ce que je » considère le moins; et c'est avec » bien plus de peine que je renoncerois à ces chères prétentions que » vous et vos amis avez daigné permettre à mon coeur. Cependant, » j'ose le croire, les preuves que je

» puis fournir sont plus que suffi-
» santes pour appuyer mes droits et
» éclaircir vos doutes, j'ai dernière-
» ment acquis la connoissance de
» plusieurs particularités décisives,
» mais dont je n'ai point eu occasion
» de parler depuis mon heureuse
» évasion du château de Glanar-
» von.

„ Pendant que j'étois aux eaux,
» le recteur de la paroisse sur laquelle
» résidoient mes parens présumés,
» me reconnut et me demanda une
» conversation d'une heure pour af-
» faires qui me regardoient essen-
» tiellement. Un peu étonnée du
» désir qu'il me témoignoit, je lui
» fixai un jour; il se rendit au mo-
» ment indiqué, et s'asseyant à côté
» de moi, il m'apprit qu'il avoit
» à me révéler un secret important,
» et d'où mon sort dépendoit.

» Vous n'êtes pas, Madame, me
» dit-il, ce que vous semblez être,

» ou pour parler plus exactement,
» la perſonne que vous repréſentez.
» Le chirurgien du régiment où
» étoit celui qu'on croyoit être votre
» père, ne s'en retourna pas à la fin
» de la guerre avec les troupes, mais
« s'établit dans les Indes orientales,
» et ce n'eſt que depuis quelques mois
» qu'il eſt revenu en Angleterre. A
» ſon arrivée, il ſe hâta de ſe rendre
» au village, pour prendre des infor-
« mations ſur votre grand'mère ſup-
» poſée, et ſur vous-même. Elle étoit
» morte; vous, vous n'aviez pas laiſſé
» la meilleure réputation, et il n'ex-
» iſtoit aucune trace qui pût faire
» découvrir votre demeure; il vint
» donc chez moi, et me fit part des
» dernières paroles du pauvre capo-
» ral Jackſon.

„ Pendant que ſur ſon lit de mort,
» ce brave ſoldat recevoit tous les
» ſecours que demandoient ſes nom-
» breuſes bleſſures, il adreſſa la pa-

role

„ role au chirurgien avec l'accent
„ du repentir. Docteur, dit-il, je
„ crains bien qu'une supercherie,
„ dont nous sommes coupables, ma
„ pauvre femme et moi, et qui ce-
„ pendant n'avoit pour but que de
„ nous faire plaisir à nous-mêmes,
„ et non pas de nuire à autrui,
„ fasse le plus grand tort, un tort
„ irréparable à une jolie petite en-
„ fant. Lorsque notre régiment eut
„ ordre de partir, ma mère envoya
„ chez nous, et insista pour avoir
„ notre petite fille, à nous, jusqu'à
„ notre retour. Nous ne pouvions
„ nous séparer de cette chère enfant;
„ d'un autre côté, ma mère passoit
„ pour riche, et nous craignions de
„ l'offenser. En conséquence, ne pen-
„ sant pas que quelqu'un s'intéressât
„ réellement à une petite fille que
„ nourrissoit ma femme, ayant d'ail-
„ leurs appris que c'étoit un enfant
„ de l'amour, nous l'envoyâmes à

» ma mère, et la fimes passer pour
» notre propre fille, alléguant, pour
» justifier le nom qui lui avoit été
» donné, que mistriss Davenant
» l'avoit aimée, et avoit désiré qu'on
» l'appelât ainsi. Dieu a voulu, con-
» tinua le caporal, que je partisse
» aussi trissement de ce monde,
» peut-être pour me punir d'avoir
» trompé ma mère; et je ne puis
» mourir en paix que vous ne me
» promettiez d'aller au pays dès que
» vous ſerez de retour en Angleterre,
» et d'y communiquer tous ces dé-
» tails, afin que chacun puisse avoir
» ce qui lui appartient. Quelques
» minutes après avoir fait cet aveu,
» le caporal expira. Mais une foule
» d'événemens et de ſcènes variées
» effacèrent ces circonstances de la
» mémoire du chirurgien.

» A la fin elles frappèrent ſes es-
» prits, et il écrivit plusieurs fois;
» mais les lettres ſe font ſans doute

» égarées, puisqu'elles n'ont jamais » été rendues. A son arrivée en » Angleterre, il ne perdit pas un mo- » ment pour se rendre au village; » et comme il vous avoit cherchée » inutilement, il me laissa une décla- » ration du tout, que je remets entre » vos mains, espérant qu'elle pourra » servir à vous faire connoître vos » amis et vos protecteurs naturels.

» Ici le recteur me laissa dans la » plus grande perplexité. Ne sachant » à qui je devois le jour, sans nom, » désavouée, abandonnée, perdue, » j'éprouvai une agitation, un tour- » ment d'esprit vraiment inexpri- » mables. Mon coeur aspiroit à ren- » contrer l'aimable miss Davenant, » et quoique j'eusse la certitude » qu'elle ne connoissoit rien de ce » qui me regardoit, jusqu'au mo- » ment où j'ai été honorée de sa » bienveillance, un pressentiment » dont je ne pourrois rendre compte,

» m'avertissoit en secret que par elle » ou par son moyen, mon sort seroit » nécessairement éclairci. »

C'étoit là un témoignage non équivoque. Mistriss Errington serra Mortimore dans ses bras, l'appela sa chère nièce, l'assura de toute son affection, et lui promit de prendre immédiatement toutes les mesures nécessaires pour lui assurer la jouissance tranquille de la fortune de son père; mais comme le vieux Mr. Montrevor résidoit à Lisbonne, elle la pria de demander à son banquier tout l'argent dont elle auroit besoin

L'aimable Joscelina embrassa sa favorite avec une effusion de coeur vraiment enchanteresse; et quoiqu'il ne lui fût pas possible de l'aimer davantage, elle se réjouit que la nature vînt resserrer encore les noeuds de l'amitié.

Tandis que chacun se livroit aux plus délicieuses sensations, M. Er-

rington arriva. » Mon cher Henri, » dit Joscelina, en mettant sa main » dans celle de Mortimore, rece- » vez le prix de votre bienfaisance. » Dans la Mortimore de ma mère, » vous avez sauvé la nièce de la » vôtre. — La fille de sa soeur chérie » et si long-temps perdue, en un mot, » vous avez sauvé votre cousine. » Il l'embrassa avec toute l'ardeur de l'amitié fraternelle, et se tournant vers Joscelina, il répondit » que la » récompense du service qu'il avoit » rendu étoit en effet bien douce; » mais qu'il espéroit en recevoir une » plus douce encore dans la posses- » sion de la bienfaisance elle-même, » qui respiroit sous les traits de Jos- » celina. — Vous me flattez, Erring- » ton, reprit Joscelina; mais la louange » est agréable, venant de votre bou- » che. Maintenant dites-moi sincè- » rement comment se porte notre ex- » cellent Evelyn? »

Cet homme respectable étoit toujours très-mal; mais on espéroit que les attentions tendres et infatigables de Saint-Evremont et de son intéressant jeune fils, lui rendroient bientôt la force et la santé.

M. Errington sentant que des soins aussi religieux pouvoient, du moins pour le moment, le dispenser de se rendre auprès d'Evelyn, passa le reste de la journée avec sa chère Joscelina et ses autres amis.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0170
DFG

CHAPITRE VII.

Au bout de quelques jours, Mr. Evelyn, quoique toujours foible et languissant, fut en état de se lever et d'engager une conversation avec le vieux Saint-Evremont et son fils Hubert. Il y avoit une mélancolie intéressante répandue sur les traits de ce vieillard, qui l'attiroit secrétement et excitoit en lui un désir ardent de connoître son histoire; mais il étoit réservé et Mr. Evelyn délicat: tout continua donc de demeurer enseveli dans les ténèbres.

» Votre solitude, mon digne père, » dit Mr. Evelyn, la veille du jour » qu'il s'étoit proposé de partir, est » restée long-temps sans être troublée » par la présence des hommes; long- » temps elle a été la seule confidente » de vos larmes silencieuses, de vos » soupirs secrets: il seroit pénible

» pour vous de la quitter; cependant » je vois l'heure approcher où il vous » faudra souffrir l'invasion étran- » gère, la destruction peut-être de » votre humble retraite, ou bien aller » chercher ailleurs une autre habi- » tation. »

Les regards de Saint-Evremont demandèrent une explication, car cette ouverture lui avoit ôté la parole. Envelyn continua: » Vous paroissez » étonné, mon ami: mais l'héritière » de Glanarvon est mariée, elle est » enceinte; le vieux Trécastle est » mieux; et je sais qu'il a témoigné » le désir qu'elle donnât le jour à un » héritier dans le vieux château. » — Glanarvon! interrompit Saint-Evremont, pâle comme la mort, en se renversant sur sa chaise, et la voix à-la-fois foible et féroce. » Glanarvon! » un héritier! — comment? — où? » — qui? — quel héritier? — oh! » Hubert, Hubert! oh! mon ami!

» Etranger, je suis mal... une dou-
» leur soudaine.... Dans un autre
» temps... je... je... Oh! Hubert,
» mon fils, aide ton père à monter
» dans son lit. »

Hubert se leva aussitôt; les larmes de la pitié filiale roulèrent dans ses yeux; il accompagna avec respect Saint-Evremont souffrant, et laissa M. Evelyn réfléchir sur cet événement.

Mille conjectures étranges entrèrent maintenant dans son esprit. Des événemens antérieurs furent tirés de l'oubli, et déjà, repassant différentes circonstances, il alloit porter un jugement peu avantageux sur le compte de celui auquel il avoit voué son estime, lorsque son aimable fils entra, et lui dit d'une voix mélancolique, » qu'il espéroit que l'indisposition de » son pauvre père ne l'avoit pas beau- » coup alarmé. Ces accès, ajouta- » t-il, n'arrivent que trop souvent; » trop souvent ils brisent sa poitrine

» vieillie, et portent dans sa tête » chancelante une frénésie momen- » tanée. — Sont-ils en effet fréquens, » demanda M. Evelyn, qui paroissoit méditer et attachoit un oeil perçant sur ce jeune homme, comme s'il eût voulu pénétrer dans les plus secrets replis de son coeur, » sont-ils » aussi fréquens, et ces noms lui cau- » sent-ils toujours ces sombres et » terribles émotions ? Quand, par » qui, et à quelle occasion les avez- » vous entendu auparavant citer ? »

» En lisant à mon père, répondit » le jeune homme, des récits de » guerre, des histoires de héros, de » nobles renommés dans les combats, » mon oreille a été frappée de ces » noms; et c'est alors, » continua l'innocent Hubert; qui ne se doutoit pas de l'orage qu'il alloit exciter dans ces murs sacrés, » c'est alors que » j'ai vu ces convulsions mortelles at- » taquer mon père infortuné. »

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0174
DFG

Tandis qu'Hubert parloit, Mr. Evelyn le considéroit attentivement; cependant son regard n'étoit pas toujours le même; quelquefois il exprimoit la pitié la plus douce, et même la tendresse; il peignoit ensuite l'horreur et l'exécration.

Innocent et sans art, Hubert ne remarqua pas d'abord son agitation; mais il n'en put douter au moment où, affectant une sorte d'indifférence, Evelyn lui demanda si Saint-Evremont étoit le véritable nom de son père? s'il connoissoit sa famille, ou même quelqnes détails sur sa vie privée, tout annonçant qu'il avoit été élevé dans la grandeur, et n'avoit jamais été destiné pour passer ses jours dans l'obscurité du cloître?

Le jeune Hubert ne manquoit ni d'intelligence ni de pénération, et quoique son esprit naturellement généreux, fût étranger aux insinuations subtiles et peu délicates que le

monde met en usage pour parvenir à ses fins, il avoit assez de sagacité pour voir que le nouvel hôte désiroit pénétrer quelque mystère, dans lequel il croyoit son père essentiellement intéressé. Mais qu'importe? Hubert ne connoissoit pas le crime; le danger, il ne le redoutoit point; il étoit l'enfant de l'innocence; la nature avoit été sa noble et simple institutrice; la vérité, son céleste guide. Ce fut donc avec toute sa simplicité naturelle qu'il répondit aux questions d'Evelyn; il lui dit que son père s'appeloit réellement Saint-Evremont, qu'il avoit fait la guerre dans sa jeunesse; mais qu'à la mort d'une épouse chérie et par l'ingratitude d'un ami, il avoit renoncé au monde, et cherché dans le sein de son Dieu un asile assuré contre de nouveaux malheurs.

» Et à quelle profession, mon » jeune ami, êtes-vous destiné? »

» demanda le vieillard attentif; votre » imagination n'a-t-elle jamais franchi ces murs silencieux? Le monde » dont vous avez entendu parler, ce » monde si séduisant aux yeux des » jeunes gens, n'auroit-il point assez » de charmes pour vous attirer loin » de cette triste solitude? — Ma destinée à venir, répliqua Hubert, » n'a jamais été le sujet de mes méditations, et je ne puis souhaiter » des plaisirs que je ne connois pas. » Cette forêt borne mes désirs, elle » embrasse toutes mes espérances, » et je ne conçois pas de félicité » au-delà de son enceinte. »

En ce moment, on vint avertir Hubert que son père avoit besoin de sa présence; M. Evelyn, livré à mille réflexions, se mit au lit. Hubert veilla près de son père pendant toute la nuit: le lendemain matin, Saint-Evremont le pria de s'approcher davantage. Il avoit eu une insomnie cruelle,

et une fièvre lente séchoit ses lèvres décolorées: cependant il n'avoit pas oublié les devoirs de l'humanité, ni les préceptes de son saint conducteur.

„ Ce n'est pas assez, mon fils, » dit-il d'une voix languissante, et prenant en même temps la main inquiète d'Hubert, » ce n'est pas assez d'avoir » versé l'huile et le vin de compas- » sion dans les blessures de cet » étranger; c'est ce matin qu'il nous » quitte et nous ne connoissons pas » sa position véritable. Comme au » sortir de ces murs, il va proba- » blement rentrer dans le monde, » une haleine impure, une main » rude et grossière peuvent rouvrir » ses plaies, et que deviendra-t-il » s'il n'a de quoi se pourvoir de ce » baume souverain? Prends donc » cette bourse, mon fils, elle est » pour l'étranger; offre-la-lui avec la » bénédiction de ton père; s'il hé- » site de la recevoir, insiste, dis-lui

» que je lui donne ce qui n'a point
» fait encore l'objet de mes désirs,
» et ce dont je ne puis jamais man-
» quer. Les besoins que l'on peut
» avoir dans ces murs pauvres et
» solitaires sont très-bornés; plus
» bornés encore sont ceux de ton
» vieux père. Cours donc, mon cher
» Hubert, cours la lui présenter;
» accompagne-le à travers les sentiers
» tortueux de cette forêt, reviens
» ensuite, la foiblesse d'un père sol-
» licite tes soins. »

Hubert se pencha légérement sur son père, et reçut la bourse. Une larme étoit tombée sur la main du vieillard, il l'essuya par un baiser; et lui jetant un regard rempli de la plus tendre expression, il se sépara de lui pour revenir aussitôt.

Hubert s'étant rendu à la chambre d'Evelyn, le trouva levé et tout habillé; mais ses regards étoient sombres et son maintien farouche. Hu-

bert parut n'y faire aucune attention, et lui présenta la bourse et la bénédiction de son père.

» Je n'ai pas besoin de l'une, » dit Evelyn, en lui rendant la bourse, tandis que des émotions pénibles et cependant réprimées altéroient tous ses traits, » je n'ai pas besoin de » l'une; si je l'acceptois, je ferois » tort à ceux qui en ont besoin. » Quant à l'autre, aimable Hubert, » je la reçois, elle ne fait qu'ac- » croître ma dette, cette dette sacrée » que mon coeur ne pourra jamais » payer. Je dois à ces murs hospita- » liers et à ses généreux habitans la » conservation de ma vie..... mais » enfin Hubert, qu'est-ce donc que » la reconnoissance? J'ai entendu » dire qu'elle étoit douce, qu'elle » pouvoit tempérer le caractère. Eh » bien! dis-moi, pourquoi le coeur » qu'elle habite, est-il si tourmenté? » Pourquoi me déchire-t-elle? Une

» des-

» destinée affreuse me force d'être...
» Cruelle alternative! à quoi dois-je
« me résoudre? »

L'incohérence de ce discours alarma le jeune Hubert, il l'engagea à prendre du repos. Non, Hubert, répondit Evelyn, plus recueilli, non, j'ai resté trop long-temps, il faut que je parte. » Mon aimable et jeune ami,» continua-t-il en lui serrant la main, et en le regardant avec le plus tendre intérêt, » tu pourrois me soulager » d'un fardeau bien pesant: il me « semble que je pourrois te sauver, « te préserver d'un grand désastre, » si tu voulois quitter ces sinistres » ombrages et venir avec moi. »

» C'est à quoi je pensois, » dit » Hubert, en reprenant sa sérénité ordinaire; » c'est aussi la volonté et » le désir de mon père, que je vous » accompagne à travers ces bois, et » que je vous voie en sureté au cou« vent d'Arwine. »

M. Evelyn soupira, mais il ne renouvela pas sa proposition; le point étoit délicat autant que dangereux. Appuyé sur le bras de son jeune compagnon, il sortit en silence, et bientôt il se retourna pour contempler avec reconnoissance et regret l'humble et tutélaire habitation.

Hubert chercha en chemin à distraire M. Evelyn de ses profondes réflexions; mais quoique les paroles qui sortoient de la bouche du modeste moraliste fussent toutes intéressantes et sages, le vieillard garda toujours son air triste et rêveur; au bout de quelques heures, ils arrivèrent au monastère d'Arwine.

La journée étoit froide et le ciel orageux. M. Evelyn voulut engager Hubert à rester; mais toute persuasion, toute représentation furent inutiles. Après avoir baisé respectueusement la main de M. Evelyn, il retourna seul vers la demeure de son père.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0182
DFG

CHAPITRE VIII.

On peut se rappeler que la veille du jour où M. Evelyn quitta la solitude de Saint-Evremont, celui-ci fut profondément affecté de l'entretien. Les noms qui y furent rappelés de plusieurs personnages, en réveillant des réflexions sinistres, avoient si cruellement agité son sein vieilli et malheureux, qu'il éprouva un dérangement momentané dans la tête, auquel succéda une fièvre lente. Cependant le soir ne ramenant point Hubert, il quitta dans la désolation sa couche d'où fuyoit le sommeil.

La langueur de la maladie avoit affoibli l'esprit du vieillard, et des souvenirs déchirans mettoient le comble à ses maux. Regardoit-il en arrière? tout n'étoit qu'horreur et épouvante. Vouloit-il percer dans

l'avenir? tout n'étoit qu'obscurité, que ténèbres impénétrables; lors même que le pinceau flatteur de l'espérance cherchoit à embellir la scène, elle prenoit toujours une couleur effrayante. Cependant Saint-Evremont ne pouvoit pas souffrir réellement pour lui-même; la crainte ni l'espérance ne pouvoient plus atteindre son ame; il avoit épuisé la coupe des misères humaines, et les ombrages solitaires d'Arwine avoient borné tous ses désirs qui se rapportoient uniquement à son fils. Mais un fatal mystère s'épaississoit autour du jeune Hubert, et c'étoit pour ce jeune homme plein de mérite et d'amabilité, qu'il enduroit le tourment de l'inquiétude, ou attachoit, dans de tristes méditations, ses regards sur la terre. Il avoit, il est vrai, un autre soin important; mais l'honneur, la justice, la tendre amitié, tous les sentimens nobles et généreux se réunissoient

pour faire de la destinée d'Hubert l'objet de sa première considération.

Mais le deuxième jour étoit sur son déclin, et Hubert ne paroissoit point encore. Une étrange perplexité s'empara de l'esprit du vieillard: des craintes prophétiques ébranlèrent sa frêle existence. Hubert et M. Evelyn, se disoit-il à lui-même, ont été longtemps seuls ensemble, cela n'étoit jamais arrivé auparavant. Lui auroit-il peint le monde avec ses plaisirs mensongers, ses habitans aimables et trompeurs, sous des formes séduisantes, irrésistibles sur-tout pour un jeune homme ardent et sans expérience? Son âge est facile, son caractère plein de douceur, sa simplicité confiante. Arwine, au contraire, n'offre qu'une triste solitude, la règle est sévère, et il a pu croire qu'on a eu le dessein de lui faire embrasser la vie monastique, cette vie à-la-fois si rude et si monotone. Combien le contraste

qu'on a osé lui préſenter est fait pour le ſéduire! Un monde gai, attirant, avec des ſcènes toujours neuves, toujours brillantes! n'a-t-on pas ſu encore lui cacher des maux qui n'attendent que leur proie; et Hubert pourroit-il n'être pas tenté de jeter un coup-d'oeil passager ſur ce charmant théâtre? Jette-le ce coup-d'oeil jeune homme imprudent, jette-le et tu es perdu; Arwine et ces murs paisibles ſeront oubliés jusqu'à ce que le repentir et la douleur d'avoir été trompé te ramènent dans ton ancien asile, et te rendent la paix dont tu goûtois jadis les charmes.

C'est dans ces réflexions mélancoliques que St.-Evremont passa une journée entière. De temps en temps il ouvroit la ſenêtre de ſa cellule ſolitaire; mais ſes yeux ne rencontroient que des branches effeuillées qu'agitoit le vent du ſoir. Le feuillage de la forêt naguères si réjouis-

sant, étoit étendu sur la terre en mouceaux rembrunis; au moindre vent qui souffloit parmi eux, il se levoit, regardoit, croyoit entendre les pas légers d'Hubert que le ciel lui ramenoit; il attendit toujours, jusqu'à ce qu'enfin sa patience fût épuisée. L'attente devint douloureuse, et l'espoir se changea en un profond abattement.

Enfin il résolut de se rendre dans la forêt, pour alléger, s'il étoit possible, le fardeau qui pesoit sur son coeur. Il sortit de son habitation, et porta ses pas chancelans vers le sentier par lequel Hubert devoit passer pour revenir.

Le soleil s'étoit entièrement caché sous l'horizon, laissant seulement quelques traces enflammées de son règne brillant. Le jour alloit s'éteindre, et la lune s'élevant avec une douce majesté, répandoit une pâleur agréable sur la terre humide, et ver-

soit dans l'ame une sainte mélancolie. A peine le vent se faisoit-il sentir, la nature sembloit reposer, le rossignol seul, déployant son gosier, remplissoit l'air de ses sons harmonieux, tandis que le triste hibou s'annonçoit par ses sinistres cris des murailles ténébreuses du château de Glanarvon.

Le saint homme avoit atteint déjà les limites de la forêt; quoiqu'un peu fatigué, il suivit encore un chemin obscur et tournant qui conduisoit à une retraite favorite de son jeune Hubert.

C'étoit une caverne profonde, artistement formée par les mains de la nature sur les bords romantiques d'une rivière grande et rapide. L'intérieur en étoit sauvage, n'offrant à la vue qu'un rocher noirci, suspendu d'une manière effrayante sur les vagues amoncelées; mais l'intérieur étoit grand et spacieux, présen-

tant d'ailleurs mille beautés pittoresques. La voûte étoit concave, élevée et irrégulière, richement incrustée de petites pierres de crystal, qui lorsque la lune dardoit à l'entrée ses rayons resplendissans, réfléchissoient par-tout les plus brillantes couleurs. Aux deux côtés pendoit en festons une algue verte et fleurie, et la terre agréablement dessinée par quelques inégalités, étoit couverte d'une mousse verdoyante, semblable au velours le plus doux.

C'étoit là que le religieux alloit s'asseoir et contempler les ouvrages admirables de la Divinité. C'étoit là que le saint père avoit souvent donné ses leçons de la sagesse au jeune et attentif Hubert; c'étoit là qu'il avoit versé les humbles larmes du repentir, et soupiré dans l'amertume du coeur ses secrets et mortels déplaisirs.

Il étoit maintenant sur le bord de

la rivière à quelque distance de sa retraite chérie. Tout étoit enveloppé dans un vaste silence ; le courant seul de l'eau, arrêté par quelques plantes modestes, troubloit harmonieusement la tranquillité de la soirée. Saint-Evremont s'avançoit lentement vers la grotte, — il entendit un son foible et prolongé. — Qu'est-ce que cela pourroit être? Il s'approche de plus près ; c'étoit la voix d'Hubert qui prononçoit distinctement le nom de son père.

Un rayon de joie passagère vint soulager le sein du vieillard ; il éleva au ciel un oeil reconnoissant, et tombant à genoux, il remercia Dieu de lui avoir conservé son Hubert. Doux et pieux enfant, ajouta-t-il, il plaide en ce moment devant l'Eternel pour son père Saint-Evremont. Anges et saints qui l'écoutez, portez au plus haut des cieux sa prière innocente, et faites descendre toutes

les bénédictions sur la tête de mon Hubert.

Cette ardente supplication, il ne la proféra que très-bas, dans la crainte d'interrompre les accens religieux de son fils. Mais aussitôt qu'Hubert eut cessé de parler, il hâta le pas, et il étoit sur le point d'entrer, lorsque des paroles de sinistre augure et d'un sens désastreux l'arrêtèrent sur la place.

„ Ne crains rien, " disoit le jeune homme que son père ne voyoit point, » ne crains rien, doux trésors de » l'ame de ton Hubert; la paix est » mon unique soin; mon bras sera » ta défense, et mon regard enchanté » ne cessera de veiller sur toi. Souris, » mon cher amour, souris mon ange » tremblant, premier bonheur de ma » vie, souris et charme le coeur qui » ne veut adorer que toi, qui t'ado- » rera toute la vie. »

Ici les paroles firent place au plus

tendre murmure : ici le pauvre Saint-Evremont sentit un froid glacial s'emparer de tous ses sens. » Père de » la lumière, s'écria-t-il, étendant ses mains agitées sur sa poitrine palpitante, » père de la lumière, quels » sons viens-je d'entendre? c'est la » voix d'Hubert, mais les mots sont » impies, étranges, passionnés : ah! » sont-ce là les prières qu'il lui con» vient d'adresser au ciel? »

Il se releva de la terre sur laquelle il étoit tombé à genoux; la terreur avoit saisi tous ses nerfs; son coeur éprouvoit une palpitation extraordinaire, inconnue. — Cependant, appuyé sur son bâton, il entre dans la grotte.

A l'un des côtés de l'entrée, une lampe étoit suspendue, qui, jetant une lumière pâle et inégale, n'éclairoit qu'imparfaitement les objets; toutefois on les pouvoit distinguer. Saint-Evremont promena à l'entour

ſes regards inquiets, et bientôt ſa vue alarmée rencontra la cause de ſon ſubit effroi.

Dans une partie enfoncée de la grotte, Hubert étoit assis, ſerrant entre ſes bras une jeune beauté dont les regards adoucis annonçoient l'accord le plus parfait et la plus tendre intimité. Aussitôt un voile épais s'étend ſur les yeux du père infortuné; ſa respiration devient plus lente; ne pouvant plus ſe ſoutenir, il cherche à s'appuyer contre la muraille; toute ſa raiſon céde à l'horreur muette dont il est obsédé.

Pendant quelques momens Hubert ſe tut et resta immobile, tandis que ſa belle compagne, amoureusement penchée ſur ſon ſein, le ſupplioit d'une voix presque éteinte d'être ſon protecteur. » Ne crains rien, » dit le jeune homme, qui rompit ce silence, en même temps que par un doux effort il parvint à ſortir de ſes bras

entrelacés autour de lui, » ne crains » rien; chère innocence, mon amie, » mon tout. » Il cessa de parler, car insensiblement il se vit auprès de son père, l'aimable et jeune personne toute tremblante à ses côtés. Il voulut embrasser les genoux de Saint-Evremont, mais ses regards, son désir, sa précipitation même rappelèrent à la raison un père irrité; et comme ils avoient réveillé en lui des pensées à-la-fois douloureuses et terribles, ils excitèrent toute la fureur d'un esprit naturellement violent et indomptable.

» Malheureux que tu es! encore plus » coupable que tu n'es malheureux, s'écria-t-il en le repoussant avec indignation; » retire-toi, évite pour » jamais ma présence! les funestes » passions qui ont perdu ton père, ces » passions terribles vivent donc en toi » pour perdre la race naissante et tor- » turer ce sein déjà si cruellement

» déchiré! Serpent affreux, retire-toi » de crainte que je ne m'oublie et que » je commette une action exécrable! » Et toi, pauvre déshonorée, victime » pâle, victime immolée, continua-t-il en saisissant d'un air farouche la jeune personne par ses beaux cheveux, » maudite soit l'heure où tu as » reçu le jour, maudite soit la main » qui t'a conduite du berceau de » l'enfance aux portes de la jeunesse; » mais cent fois plus maudits soient » ces charmes funestes qui t'ont » plongée dans l'abyme et élèvent » cette mer de sang qui bouillonne » et inonde l'ame de... Oh! » Ici épuisé par sa fureur même, il cessa de faire des imprécations; mais tous ses regards peignoient la férocité, tous ses gestes annonçoient l'égarement; tantôt il enveloppoit le couple désespéré dans ses bras tremblans, tantôt il le repoussoit loin de lui avec une nouvelle furie; à la fin,

il resta calme et tranquille; ce n'étoit plus qu'un foible et timide enfant.

La beauté qui avoit excité cet orage en ressentit les suites effrayantes. Les imprécations d'un homme que, dès l'âge le plus tendre, elle avoit révéré comme un père, comme un saint; qui avoit été le guide de ses jours paisibles, et le confident de toutes ses pensées, de toutes, excepté son amour pour Hubert, lui glacèrent le sang dans les veines et la plongèrent dans une stupeur qui tenoit de la mort.

Hubert de son côté étoit en proie aux plus cruelles angoisses; mais quoiqu'il cherchât à détourner de dessus sa tête et celle de son innocente compagne, les effets d'une violence si peu convenable dans un homme de l'âge de son père, qui exerçoit d'ailleurs un ministère sacré, il n'en avoit pas moins pitié de ce tumulte orageux qui bouleversoit son ame.

Des larmes arrachées par les sentimens les plus amers, tomboient en torrens sur ses joues décolorées. Il ne doutoit point cependant que l'erreur où étoit son père en le croyant coupable du crime de séduction, avoit seule occasionné cette scène effroyable. Il épia donc avec soin le premier moment où la tranquillité paroîtroit rétablie pour dissiper cette erreur funeste et recouvrer la tendresse paternelle.

„ Mon digne père, " dit-il en se prosternant devant lui avec tout le respect filial, „ mon digne père; oh! „ daignez m'entendre! daignez écou„ ter la voix de la nature, le cri de „ la raison; c'est Hubert qui vous „ parle; permettez-lui d'apaiser „ cette fureur extrême, d'arrêter ces „ mouvemens terribles qui vous en„ traînent, hélas! bien plus loin que „ vous ne le pensez; alors, mon père, „ alors non-seulement la pitié renaîtra

„ dans votre ame, non-seulement
„ le pardon sortira de votre bouche;
„ mais vous chérirez, vous bénirez
„ encore vos deux enfans prosternés
„ à vos pieds.

„ Souvenez-vous, mon père, que
„ je suis homme. — Dieu m'a donné
„ des sentimens nobles et généreux,
„ et il a formé cette charmante et
„ modeste créature pour les récom-
„ penser. Mon père, soyez sans alar-
„ mes, je ne veux que tenir à cette
„ grande chaîne de la nature pour
„ laquelle mon Créateur m'a donné
„ l'être. Quoique né dans la solitude,
„ quoique élevé dans le cloître et des-
„ tiné à une vie triste et inutile dans
„ l'obscurité de ces murs monasti-
„ ques, oui, je remplirai les devoirs
„ où mon sexe m'appelle. Oserois-je
„ à présent, mon guide révéré,
„ oserois-je, avec des affections brû-
„ lantes, avec tous les désirs, toutes
„ les passions qui peuvent naître

„ dans une ame sensible, vouer à un „ Dieu jaloux un coeur étranger, un „ coeur tout dévoué à l'amour? Ser„ ment criminel! serment épouvan„ table! les voûtes du temple, les au„ tels s'ébranleroient, la terre trem„ bleroit sous mes pas, elle frémiroit „ de porter un coupable, et le ciel „ annonceroit par son tonnerre une „ vengence prompte et terrible. Hé„ las! que de tourmens accompa„ gnent une vocation forcée! com„ bien sur-tout elle est inutile! La „ prière du matin, la méditation du „ soir, les soupirs de la nuit, tout, „ tout eût été pour ma Rosa; je „ l'aurois invoquée comme mon an„ ge, adorée comme mon Dieu, et „ placé mon paradis par-tout où „ auroit brillé sa beauté radieuse. „ Mais le ciel s'est opposé à ce voeu „ impie; il a enseigné à mon coeur „ reconnoissant que la pratique des „ vertus sociales, et la jouissance

„ innocente de ſes bienfaits, ſont en „ effet les devoirs d'un chrétien et „ d'un homme. Daignez nous bénir, „ mon père, continua-t-il, je ne „ ſuis point un ſéducteur, je ſuis „ pur comme l'ame de ma Rosa; la „ nuit dernière, notre amour a été „ ſanctifié par une promesse ſolen- „ nelle de mariage; elle est à moi, „ elle est ma femme, ma compagne „ adorée. "

Tout le temps qu'Hubert parla, ſon père montra le plus grand calme; mais c'étoit le calme de la douleur muette, et il dura jusqu'au moment où les dernières paroles d'un fils ſuppliant livrèrent de nouveau Saint-Evremont à toute l'impétuosité de ſes passions, et rompirent les foibles barrières d'une douce et indulgente commisération. La rage s'empara de ſon ame, une horrible pâleur s'étendit ſur ſes traits sillonnés; ses yeux vieillis et enfoncés parcoururent

rurent avec une expression sinistre l'étendue silencieuse de la scène; il les fixa enfin sur Rosa qui avoit repris ses sens, et s'arrachant des bras de son fils épouvanté, il la saisit avec une telle violence, que ses jours en furent menacés. Des paroles incohérentes, mais toutes d'un sens terrible, tomboient comme un torrent de ses lèvres tremblantes. „ Femme d'Hubert! s'écria-t-il, au milieu de gémissemens convulsifs, en même temps qu'il se serroit violemment les mains, „ femme d'Hubert! malheureuse! „ belle et fatale créature! écoute; la „ vois-tu .... elle s'ouvre ..... „ c'est la tombe d'Adèle assassinée! „ La vois-tu maintenant s'élever de „ son lit funéraire? Elle sort, „ elle s'avance, elle vient pour te „ maudire! Adèle, ravissante Adèle, continua-t-il tombant à genoux et contemplant l'air avec effroi, „ Adèle, „ Adèle, ne maudis pas la pauvre

„ Rosa ; c'eſt ta fille, c'eſt la fille de
„ ton Oswald ! Je ſais ... je ſais ...
„ mais il eſt tombé .... le vil séduc-
„ teur ... il a péri ! ... aſſaſſin ! ....
„ aſſaſſiné ! ... Ce fils ! ... marié ! ...
„ Je me meurs ! ... "

Au milieu de ces convulsions, la nature tomba épuisée; il ceſſa de parler, de respirer; ſes yeux ſe fermèrent, et pendant quelques momens il parut si tranquille, qu'Hubert craignant que ſon esprit troublé ne ſe fût pour jamais échappé de ſon enveloppe mortelle, s'approcha et chercha doucement à le relever.

Il vivoit et même avoit repris tous ſes ſens. Il contempla le jeune homme avec amour et douleur, et repouſſant, mais ſans violence, ſes bras qui le ſoutenoient : „ Retire - toi, cher et „ cruel enfant, dit-il avec plus de force qu'Hubert ne s'y ſeroit attendu; „ retire - toi, pauvre malheureux „ chéri, oui chéri autant que mal-

„ heureux! Mais hélas! jeune im-
„ prudent, qu'as-tu fait, qu'as-tu
„ fait? — Je me suis assuré le bon-
„ heur, la paix avec l'innocence et
„ Rosa, " répondit Hubert du ton le
plus tendre et le plus respectueux.
„ La paix! " répéta le père en pous-
sant un profond soupir, „ ne l'espé-
„ rez pas; elle est tombée, perdue
„ pour jamais dans le gouffre du dé-
„ sespoir. ..... Hélas! mon père.
„ — Ne compte pas non plus sur ta
„ vie; tu as élevé une tempête ef-
„ froyable; tu as plongé mon ame
„ dans une mer de sang... O Hubert!
„ Hubert, „ ajouta-t-il en le considé-
rant avec un calme terrible, „ pour-
„ quoi as-tu souffert que la passion,
„ qu'une passion déréglée, tumul-
„ tueuse, insensée soit venue t'égarer
„ pour troubler ce bonheur tranquille
„ dont mes soins vigilans te prépa-
„ roient la douce jouissance? Pauvre,
„ pauvre Hubert, pourquoi cette

„ union, cet hymen avec Rosa? con-
„ traste épouvantable! la nature se
„ soulève, l'infamie triomphe; quant
„ à moi... je meurs ... je ne suis
„ rien ... mais le malheur a marqué
„ de son sceau mon cher, mon im-
„ prudent Hubert?

„ Grand Dieu! que signifient ces
„ paroles, " s'écria Hubert plongé dans un étonnement douloureux? — En épousant Rosa, répondit le père infortuné, dont la pâleur étoit celle de la mort, „ en épousant cette jeune
„ et intéressante créature, tu t'es en-
„ foncé un poignard dans le coeur;
„ tu as pris dans tes bras.... " Ici sa voix s'affoiblit davantage, à peine il respiroit; cependant ses lèvres trembloient, mais ce ne fut que par des sons douloureux et inarticulés, qu'il acheva sa terrible déclaration. *Assassin!* ce mot retentissoit encore à l'oreille épouvantée d'Hubert, et une horreur inexprimable lui avoit

fait dresser les cheveux à la tête. Il étoit toujours resté à genoux devant. Saint-Evremont; il leva vers le ciel des regards pleins de tristesse; les reporta ensuite lentement autour de lui, et enfin les fixa avec les marques d'une terrible inquiétude sur la figure modeste de sa tendre Rosa. Sur ce front enchanteur siégeoient l'innocence du jeune âge et cette douleur sacrée qui n'a rien à se reprocher. Les larmes tomboient de ses joues altérées; mais la rougeur de la honte ne s'y montroit pas. Ses traits aimables étoient sereins; elle rendit à Hubert le regard inquiet qu'il lui avoit adressé, et un sourire languissant fut le seul interprète de son attente silencieuse.

Ce doux maintien frappa agréablement Hubert et ranima un peu ses esprits abattus; il se retourna vers son père, avec la modeste assurance de la vertu calomniée, et lui dit qu'on

avoit indignement trompé sa religion; que la jeuneſſe, l'innocence et la simplicité connue de Rosa, ſuffiſoient pour détruire toute imputation injurieuse à son honneur.

Il alloit continuer la défense de ſon épouse avec toute l'énergie d'un coeur noble et passionné, lorsque Saint-Evremont l'interrompit. „ Jeune „ homme, dit-il, tandis qu'une rougeur inexplicable pour Hubert s'élevoit sur son front sillonné, „ jeune „ homme, ta passion te mène trop „ loin et retarde, hélas! une fatale „ explication. Non, je n'ai point „ voulu ternir l'innocence de Rosa.... „ Le ſang ne ſouille point ses mains „ pures.... Non, la honte n'eſt point „ son partage. Es-tu ferme, pauvre „ Hubert, pourras-tu soutenir les „ coups de l'adversité? Je t'avois dé„ posé dans un séjour de paix; tu t'es „ hasardé dans un monde orageux; re„ garde la tempête qui va fondre sur toi.

Il ceſſa de parler; l'ame d'Hubert retomba dans l'affaiſſement. — Rosa cependant avoit été déclarée innocente, et les regards de Saint-Evremont annonçoient plutôt la pitié que le reſſentiment; Hubert trembloit néanmoins, et l'incertitude se peignit dans ses regards.

„ L'infortunée Rosa ne connoît pas „ le crime, “ reprit Saint-Evremont avec une émotion qui augmentoit successivement; „ non, elle n'a point „ assassiné, mais elle eſt la fille d'un „ meurtrier, — d'un meurtrier ven„ geur. — Grand dieu! soutiens „ le pauvre Hubert dans cette épreuve „ terrible; — c'eſt moi, c'eſt moi qui „ ſuis ce meurtrier, et Rosa eſt ma „ fille. “

Hubert ne put en entendre davantage; ſes yeux s'obscurcirent, une ſueur froide s'étendit ſur ſon front livide, et après s'être déchiré le ſein avec une ſorte de férocité, comme s'il

eût voulu en arracher le tourment qui le brisoit, il tomba dans les bras de son père.

„ Rosa! ma soeur! “ s'écria-t-il au milieu d'un râlement convulsif, „ Dieu! que mon coeur est brisé! „ qu'avons-nous fait? ma belle, mon „ innocente Rosa! — Ma femme! „ non! c'est ma soeur! Dieu! ô Dieu! „ ô tourmens inouis! ô père cruel, „ ô malheureux Hubert! Mais il me „ reste un espoir .... notre amour ... „ non, non, notre amitié peut sub- „ sister encore.... “ Il ajouta après une pause, comme s'il eût été frappé d'une pensée soudaine: „ Cela est ar- „ rivé bien subitement! .... qu'il eût „ été facile pourtant .... oublions „ tout .... oublions. “

Il s'arracha aussitôt des foibles embrassemens de son père, et se précipitant hors de la grotte, il s'avança „ vers la rivière. Le père infortuné, et, s'il étoit possible, Rosa plus in-

fortunée encore, suivirent ses pas impétueux; mais déjà il avoit atteint le rivage battu par les flots. Alors il leva les yeux au ciel, il étendit les mains, et son ame, livrée à une résolution affreuse, trembla sur le seuil terrible de l'éternité. Voyant cette intention désespérée, Rosa qui auroit donné sa vie pour sauver celle d'Hubert, Rosa ne put aller plus loin; il lui fut même impossible de parler. Les efforts du pauvre père devinrent également inutiles. „ Mon fils, mon „ fils, lui cria-t-il, avec un tendre désespoir, en même temps qu'il étendit à ses pieds son corps usé par les années; „ mon fils, mon fils, ne „ brave point, n'irrite point le ciel „ offensé; sans doute tu es avancé „ dans l'abyme, mais détourne la „ tête, tu n'es pas encore tout-à-fait „ perdu; non, non, le ciel aura pitié „ de toi, de moi et de Rosa. Mon „ cher Hubert, écoute ton vieil ami,

„ le gouffre attend sa proie, il s'en-
„ tr'ouvre ; retire - toi, retire - toi
„ vîte Hubert, mon pauvre Hubert. “
Ici ce jeune homme l'arrêta ; ici la prière de Saint-Evremont fut interrompue. Un cri d'effroi sortit de la bouche d'Hubert, et une intervention qui parut plus qu'humaine, suspendit à l'instant son criminel dessein.

Cet ange tutélaire étoit Joscelina; ce fut elle qui, accompagnée de son fidelle Errington, sauva Hubert d'un acte désespéré. Invités par l'agréable fraîcheur de la soirée, ils étoient sortis du couvent, et, abrégeant le chemin par les charmes d'une douce conversation, s'étoient avancés jusqu'au rocher qui, jadis avec Rosa, avoit excité l'admiration de Joscelina.

Ils s'arrêtèrent sur le bord de la rivière, jusqu'au moment où la voix de la douleur et de la plainte s'étant fait entendre au-dessus d'eux, ils montèrent précipitamment un escalier de

pierre que la nature avoit posé sur l'un des côtés du rocher, et en atteignirent le sommet. Hubert alors étoit sur le point de se jeter dans les flots; mais Joscelina l'arrêtant aussitôt par le bras, prévint cette cruelle catastrophe. Néanmoins elle le remit bientôt aux soins de monsieur Errington; car, d'un autre côté, la souffrante Rosa attira ses regards, et elle courut à son secours.

La jeune personne étoit étendue par terre, pâle et offrant l'image du désespoir. Elle avoit déchiré le voile qui couvroit son sein de neige, celui qui étoit baissé sur sa figure céleste; maintenant, elle s'arrachoit les cheveux avec une violence non moins effrayante.

„ Sauvez cette belle infortunée, dit Saint-Evremont, toujours immobile et fixant douloureusement Joscelina; „ oh! sauvez-la. " Rosa, épuisée par sa propre agitation, tomba presque sans vie sur le sein de Joscelina;

cependant lorsqu'Hubert, appuyé sur le bras d'Errington, s'approcha d'elle, elle parut reprendre ses sens et renaître à la tranquillité.

„ O Hubert! s'écria le vieillard en se traînant d'un pas foible et tremblant jusqu'à lui, „ que je mette un baume „ salutaire sur la blessure cruelle que „ tu viens de recevoir; j'ai donné le „ jour à Rosa, mon cher Hubert; mais „ toi, mon ami, toi, tu n'es pas mon „ fils! "

„ Sons ravissans! s'écria le jeune homme. „ Nous sommes donc encore „ innocens, nous sommes purs comme „ les anges! que le malheur, sous „ quelque forme que ce puisse être, „ vienne maintenant fondre sur ma „ tête, non, jamais, jamais mon „ amour, ma femme, ma Rosa, ja- „ mais le sort ne peut nous séparer. „ Va, continua-t-il en la serrant dans ses bras, „ va, notre bonheur „ est écrit dans les cieux! " Saint-

Evremont jeta sur lui un regard de commisération, mais il ne parla point.

Le calme succéda enfin à ces scènes orageuses. Hubert et Joscelina ramenèrent Rosa au couvent, et monsieur Errington soutint le pauvre vieillard jusqu'à sa tranquille demeure. „ Ne me quittez pas, ô vous qui avez „ sauvé la vie de mon Hubert! lui dit Saint-Evremont au moment où on le vit prêt à se retirer; „ ne me quittez pas; que je soulage mes peines; „ que je vous dévoile les secrets terribles que seize années de souffrances ont ensevelis dans le fond de „ mon ame! Ecoutez, oh! écoutez „ en pitié l'horrible récit d'un meurtrier à-la-fois malheureux, perdu „ et outragé. "

CHAPITRE IX.

„ Je suis descendu, dit Saint-Evremont, de l'ancienne famille d'Athlone en Irlande ; mon père, lord de ce nom, mourut lorsqu'à peine je comptois sept ans. Seul héritier d'un pouvoir et d'une fortune immense, je me vis ainsi livré trop tôt à moi-même, et je portois dans mon sein des passions violentes et indomptables. Cependant on m'avoit enseigné dès l'enfance à regarder l'honneur comme le premier bien d'un coeur vertueux, et à ne l'abandonner qu'avec la vie. Avec ces sentimens, j'entrai au service, et je crois m'y être assez distingué pour acquérir l'estime et l'approbation de mes supérieurs.

„ Entre autres personnes de rang, une fatalité malheureuse me fit remarquer du feu lord Glanarvon. Ses

principes différoient des miens en plusieurs points essentiels, et généralement on lui refusoit de la franchise et de l'amabilité; mais c'étoit un brave officier, qui d'ailleurs commandoit le régiment dans lequel je servois. Comme il paroissoit singulièrement prévenu en ma faveur, la reconnoissance m'obligea de lui rendre les mêmes attentions; nous devinmes inséparables.

„ Notre malheur commun voulut que nous fussions l'un et l'autre éperdument épris de la même beauté; c'étoit la fille orpheline d'un officier général. Ma passion étoit pure et généreuse, exempte de toute pensée qui auroit pu outrager cette fille aimable et chérie. Sa paix, son honneur étoient l'unique objet de mes soins, et une union sanctifiée par le mariage, celui de mes voeux les plus doux. Le vil Glanarvon ne pensoit pas ainsi. Il aimoit, il est vrai; mais son amour avoit ce caractère destructeur et odieux

qui souille la plus belle réputation, porte à l'honneur une atteinte mortelle et anéantit le bonheur.

„ Avant que j'eusse connoissance de ses desseins perfides, nous convinmes ensemble de lui adresser séparément nos hommages, et de rester amis, quelque ce fût de nous deux qu'elle préférât. Oui, j'aurois toujours été son ami, j'aurois contemplé de loin leur félicité; mais mon caractère ne me permettoit pas de voir tranquillement celle que j'aimois entre les bras d'un autre; mais cet être charmant m'avoit donné son coeur, enfin elle l'avoit positivement rejeté, même avant qu'elle pût connoître la pureté de mes intentions. Nous fumes mariés, et j'emmenai ma divinité dans mon pays natal, où elle régna au milieu de mes amis et de mes vassaux par les charmes réunis des grâces et de la vertu. Mais la vie d'un soldat est errante et tumultueuse, et ses jouissances sont incer-

incertaines. Elle m'avoit déjà donné une fille, un ange, (c'eſt cet être fatal que vous avez vu aujourd'hui,) et elle étoit très-avancée dans sa seconde groſſeſſe, quand les troubles de la contrée demandèrent de nouveau un bras qui sût les apaiser. Mon honneur, ma réputation étoient intéreſſés; je ne pouvois désobéir, et rien ne put engager mon aimable, ma digne femme à reſter au moins jusqu'à ce qu'elle fût délivrée de son précieux fardeau. Cette preuve de son attachement me ravit l'ame; j'y répondis par toutes les attentions d'un coeur passionné, sensible et reconnoiſſant.

„ Lord Glanarvon commandoit l'armée; j'eus ordre de me rendre à un détachement éloigné. L'heure d'angoiſſe de ma Gertrude approchoit, je demandois au ciel la grâce d'être préſent, de la soutenir, de la consoler dans ces dangereux momens; mais

j'étois soldat; mon devoir m'appeloit, et les tendres intérêts qui remplissoient mon coeur, furent désavoués, repoussés. Après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour que rien ne lui manquât, nous nous séparâmes accablés de douleur.

„ Il y avoit un peu plus d'un mois que j'étois absent, lorsque j'appris que lord Glanarvon, grâce au mécontentement et aux plaintes réitérées des officiers, avoit été rappelé, et qu'un autre étoit arrivé pour prendre le commandement. Cette nouvelle n'excita en moi que de légers regrets, car ses vices étoient devenus tellement odieux, que notre amitié avoit entièrement ceſſé; de sorte que ce qui reſtoit de notre liaison, se bornoit à un simple salut quand nous nous rencontrions.

Un soir que j'étois assis dans ma tente, lisant quelques lettres de ma Gertrude, que je venois de recevoir le matin même, arriva un exprès

avec un ordre du commandant pour me rendre à l'instant au quartier-général, ma femme étant sur le point d'expirer. Je ne m'arrêtai pas un moment, et plus prompt que l'éclair, j'arrivai bientôt près du lit de mon épouse mourante. A ses côtés étoit un enfant mort, qui avoit rendu son esprit innocent presque au même moment où il l'avoit reçu. La belle figure de ma chère Gertrude étoit couverte d'une pâleur horrible; des râlemens convulsifs sortoient de sa poitrine, et ses mains trembloient dans l'agonie affreuse qui la tourmentoit. Je la serrai dans mes bras désespérés; mes larmes brûlantes tombèrent sur ses traits livides; elle leva les yeux, me reconnut et jeta un cri d'effroi. Un calme momentané succéda. Elle essaya pendant long-temps de prononcer quelques mots; mais des soupirs profonds et douloureux s'opposèrent à ses efforts. Enfin, recueillant une

dernière étincelle de vie, elle m'adressa ces paroles qu'entrecoupoient de sourds gémissemens. „ Mon Oswald, dit-elle en me prenant la main avec un tremblement convulsif, „ mon „ cher Oswald, mon ame est pure „ comme quand le ciel me l'a donnée. „ Mais, hélas! ces formes si belles, „ si chéries, si entièrement à toi, la „ nuit dernière un monstre exécré „ les a souillées, les a perdues: mon „ enfant, ton image est assassinée, „ ta Gertrude va périr; tout, tout „ est l'ouvrage du scélérat Glanarvon. „ Venge-moi et ton enfant; venge-„ moi de cet infame, si jamais Ger-„ trude a embelli tes jours. Adieu, „ mon Oswald, ne pense plus à moi, „ mon coeur est innocent de ta bles-„ sure, mais la pensée est affreuse, „ je ne puis la soutenir, je meurs „ pour l'oublier et te sauver de mon „ opprobre involontaire ... Sois heu-„ reux, sois-le; chéris la pauvre

„ Rosa ! oh ! mon coeur ! ... mon „ ame ! ... oh ! laiſſez-moi .... laiſ- „ sez-moi .... hâtez-vous de quitter „ votre demeure ravagée, souillée ... „ Mon époux ! ma Rosa ! Oswald ! „ adieu. “ Elle ceſſa de parler, il se fit un silence affreux ; celle que j'adorois venoit d'expirer ; et moi, moi, je vis encore ! ô malheureux, malheureux Oswald !

„ J'ignore ce qui se paſſa après que ma chère Gertrude eut ceſſé de vivre : s'il en reſte quelques traces dans mon esprit, elles sont bien foibles. Mais sortant d'une fièvre lente, pendant laquelle on désespéra mille fois de ma vie, j'appris d'une femme-de-chambre favorite de ma Gertrude, dont ma mère avoit pris soin dès l'enfance, tous les détails de l'événement cruel qui précipita ma bien-aimée dans le tombeau.

„ Le vaisseau, qui alloit conduire le monſtre à son pays natal, étoit prêt

à partir. Sous prétexte de lui dire adieu et de prendre ses ordres pour l'Angleterre, l'infame Glanarvon demanda à être admis en sa présence. Elle étoit très-indisposée, et depuis plusieurs jours ne voyoit personne. Mais Glanarvon avoit été mon ami, ou du moins ma chaste épouse le croyoit ainsi; elle ne voulut pas le refuser. La femme-de-chambre, à l'arrivée du lord, se retira respectueusement dans une autre pièce, quoique d'après l'air et la démarche à-la-fois hardie et incertaine du scélérat, le croyant pris de vin, elle eût désiré de rester; mais un coup-d'oeil de sa maîtresse lui ordonna de sortir.

Le ciel connoît lui seul ce qui se passa d'abord; mais un gémissement affreux venant à pénétrer l'oreille de Norah, elle crut lady Athlone plus mal, et accourut à son secours. Ici, ici, oubli, tire ton voile épais, et ne rends pas en ce moment mon ame à

toute sa fureur. Mon ange, ma Gertrude dort maintenant en paix, elle a été vengée, oui, oui, elle l'a été. — La fidelle Norah trouve sa maîtresse anéantie, expirant sous les vils, sous les cruels embrassemens de ce monstre abhorré; à son aspect, le tyran se releva, et tandis que ses regards exprimoient une passion horrible et satisfaite, il s'écria: *Athlone, Gertrude, je suis vengé.* Il quitta ensuite précipitamment la scène effroyable, et au bout de quelques heures, le vaisseau qui portoit l'infame, s'éloigna à plusieurs lieues en mer.

„ De violentes convulsions déchirèrent bientôt mon épouse infortunée; elle donna le jour à un fils, et sa foiblesse l'ayant rendue au calme et à la raison, elle engagea Norah d'aller trouver de sa part le général, et de le supplier de lui permettre de voir encore lord Athlone. Sa demande fut accueillie favorablement, et même le

général dépêcha ses courriers ordinaires. Mais dans la crainte qu'elle n'expirât avant que je fusse arrivé, elle avoit fait témoigner à Norah combien elle désiroit que je vengeasse son déshonneur et sa mort. On soupçonna l'événement fatal qui venoit d'arriver; mais par égard pour moi et par respect pour la mémoire de ma Gertrude, chacun garda le silence sur ce sujet.

„ Je résignai aussitôt mon commandement militaire, et après avoir déposé les restes chéris de ma femme et de son petit enfant parmi mes ancêtres, je cherchai Glanarvon; long-temps je le cherchai en vain. La crainte et sa conscience en avoient fait un lâche, et soupçonnant mes intentions, sans doute il avoit fui de ville en ville pour éviter ma vengeance. Enfin, je le rencontrai; je n'avois point en lui un adversaire généreux, un noble ennemi. Non, c'étoit le vil destructeur

de ma paix, de ma félicité, de mon honneur, et je ne crus pas devoir l'honorer d'un combat singulier. Pour mieux assurer ma vengeance, je m'approchai de lui masqué, et plongeai mon poignard dans son barbare coeur: en expirant, il avoua que sa mort étoit juste, et je le quittai. J'avois imaginé de placer Norah au nombre des domestiques du jeune Albert, dans le dessein de détruire la trace de l'infame, afin qu'elle ne pût s'étendre pour la ruine du genre humain; Norah, dont le coeur étoit compatissant, Norah, qui aimoit toujours et regrettoit une aimable maîtresse, trouvoit elle-même que la vengeance ne pouvoit aller trop loin. Suivant mes désirs, elle quitta secrétement l'abbaye de Trécastle, et m'ayant rejoint déguisée en homme, elle remit entre mes mains le jeune et intéressant Albert. Je lui donnai de quoi se procurer une existence honnête en Irlande,

où je l'envoyai après lui avoir fait jurer de garder un silence éternel sur tout ce qu'elle savoit. Je me disposai ensuite à assouvir sur l'enfant innocent ma légitime vengeance.

„ Mon poignard étoit levé sur son paisible sein ; j'hésitai, je rappelai dans mon esprit les traits si beaux de ma malheureuse Gertrude, la figure si enchanteresse de mon fils assassiné, pour affermir mon bras vengeur, mais incertain. Mais ce jeune enfant sourit, pressa ses lèvres de rose sur ma main tremblante, et d'une voix douce et caressante s'écria innocemment: „ Ne me faites pas de mal, je vous „ en prie ; je vous aimerai, ô mon „ ami ! je vous aimerai comme j'ai- „ mois Norah. " Ma rage s'apaisa, ma fureur fut désarmée, l'assassin fut vaincu: et jetant loin de moi l'arme fatale, je pressai le petit enfant contre mon coeur; et, tandis que des torrens de larmes couloient de mes

yeux étonnés, je fis voeu de le sauver, de l'élever dans la solitude, et de lui dévoiler, avant de mourir, et le secret de sa naissance et ma fatale histoire.

„ Je répandis ensuite le bruit de ma mort et celle de Rosa, et avec une somme d'argent bien plus que suffisante pour mes projets de retraite, accompagné de Rosa et d'Albert, dont je changeai le nom en celui d'Hubert, je quittai le monde, et fondai ce monastère pour douze infortunés de ma religion. J'en devins le supérieur et renonçai pour jamais à voir les hommes, excepté quand le malheur et le besoin viendroient réclamer mes secours.

„ Le couvent d'Arwine étoit une retraite où régnoient depuis longtemps l'ordre, le bon exemple et la piété éclairée. Je ne pouvois mieux choisir pour ma fille Rosa, qui, étrangère au monde et à ses plaisirs séducteurs, devoit, comme je l'espérois,

se trouver heureuse de consacrer sa vie à l'obscurité de cet asile sacré. Les vertus naissantes du jeune Hubert, l'aménité de son caractère, sa douceur inaltérable, son attachement tendre et respectueux, le rendirent bientôt, en dépit de toute réflexion, extrêmement cher à mon coeur; j'avois pour lui la tendresse d'un père; je ne sais même s'il ne m'étoit pas plus précieux que Rosa. Quoique je désirasse ardemment qu'il menât une vie calme et retirée sous le simple habit de religieux, j'employai toutes les heures qui n'étoient pas consacrées à la prière et aux méditations des vérités célestes, à cultiver son esprit et à former sa raison; en sorte que si, dans un âge plus avancé, il préféroit d'entrer dans le monde, il pût l'orner et l'embellir par les qualités du coeur et de l'esprit.

„ Mes affaires personnelles étant terminées, mes plans arrangés, et

ma solitude préparée, je renonçai à tout ce qui pouvoit rappeler mon premier état, et pris l'habit et l'air d'un vieillard.

„ Le monde n'étoit donc plus rien à mes yeux, je vivois entièrement séparé de lui; néanmoins j'étois malheureux. Non, sans doute, je n'étois pas né assassin; mais la nature se révoltoit à l'idée du crime que ma main venoit de commettre, et maintenant que ma vengeance étoit consommée, et que je respirois loin du séjour des humains, malgré toute mon injure, le cri d'assassin retentissoit sans cesse à mon oreille, et l'ennemi astucieux et secret qui sourit en voyant un destructeur du plus bel ouvrage de la divinité, ce cruel ennemi plongeoit mon ame coupable dans un désespoir affreux. J'errai long-temps, hélas! sans savoir où j'allois, jusqu'à ce que la destinée eût conduit mes pas fatigués dans ces déserts tranquilles; cepen-

dant je ne pus y retrouver la paix; je ne pus même y goûter un moment l'oubli de mon attentat. Mes jours languissans, mes nuits longues et pénibles étoient également tourmentés par le remords et par une mélancolie noire et désespérée. Je fuyois la lumière, l'obscurité me faisoit frissonner; et même à présent, si le sommeil daigne fermer un moment mes paupières appesanties, dans un songe horrible, désastreux, ma pauvre Gertrude, ma Gertrude mourante apparoît à ma vue; je me lève alors, j'étends les bras et cherche à saisir l'ombre vacillante. Mais elle fuit mes tendres embrassemens, elle s'échappe de mes mains empressées, et planant sur ma tête, elle me montre son sein et me jette des regards de pitié. De profonds soupirs paroîssent alors sortir de sa poitrine déchirée, et en criant d'une voix douce et mélancolique: „ Oswald! Oswald! “ elle disparoît.

Sorti de cet affreux sommeil, je cours, tout hors de moi, dans la forêt, jusqu'à ce que l'ombre pâle d'un homme assassiné poursuive mes pas tremblans. Dans la moindre clairière, je vois son corps, ses traits et je frémis; dans le plus léger vent, j'entends sa voix et je m'arrête; dans tous les ouvrages de la nature, cherchant en vain à me dégager du poids fatal qui m'accable, je le vois, je l'entends, je le sens, c'est lui que j'ai assassiné. Les remords et l'effroi, continua Saint-Evremont, enveloppent encore le peu de jours qui me restent à vivre. Il faut que je dévoile à Hubert le secret de sa naissance, que je lui ordonne de fuir son innocente épouse, parce que je suis le père de Rosa et que j'ai assassiné celui qui donna le jour à Hubert. Mais, ô mon ame! ô combat douloureux! la fille d'Athlone, le fils de Glanarvon! union horrible, sinistre, contre nature! Cependant s'il veut

renoncer à ses honneurs héréditaires, abjurer son nom, oublier sa naissance, et au nom de ma Rosa réclamer mes biens, il pourra connoître le bonheur et la paix, et quelques réflexions qu'il fasse sur sa fortune à venir, l'opulence n'est pas ce qui lui manquera. Si cette proposition est rejetée par l'héritier de Glanarvon, si ma fille chérie est dédaignée, ô justice! frappe cette tête blanchie, frappe à l'instant, et je meurs satisfait!

Au récit des malheurs, des chagrins et des souffrances du pauvre vieillard, les larmes de la pitié coulèrent des yeux d'Errington; et quoiqu'il frémît à l'aspect du meurtrier, il ne put s'empêcher de reconnoître que l'injure justifioit l'assassinat.

Le vieux Saint-Evremont, après qu'Errington lui eut promis de le venir voir le lendemain avec Hubert, se retira pour se reposer, s'il étoit possible, dans les bras du sommeil; Er-

rington se hâta de rentrer au monastère d'Arwine.

Le sommeil n'avoit pas encore fermé les yeux de tous ceux qui étoient intéressés à cette étrange découverte; et Joscelina, mistriss Errington, Hubert et monsieur Evelyn conféroient sérieusement ensemble, quand Errington entra. Le pénétrant Evelyn déclara avoir découvert dans les discours incohérens et sans suite du malheureux Saint-Evremont: qu'il étoit en effet le meurtrier si long-temps caché du lord Glanarvon; mais que connoissant les principes vils et odieux du lord, et s'étant senti dès le premier abord beaucoup d'estime, d'affection même pour l'infortuné vieillard, ces raisons, jointes aux soins assidus et touchans qu'il lui avoit rendus pendant sa maladie, avoient excité dans son coeur un combat violent entre l'amitié et la justice; de sorte qu'il s'étoit douloureusement perdu dans la

multitude confuse de ses réflexions, jusqu'à ce que venant à songer que l'assassinat seroit indubitablement justifié par quelque cause inconnue, il crut devoir garder le silence sur ce sujet vis-à-vis de tout le monde, excepté de l'infortuné solitaire lui-même.

Quand monsieur Errington fit part à Hubert des vues que Saint-Evremont avoit sur lui, le jeune homme acquiesça sur-le-champ au plan de son digne et malheureux ami. Jamais dans son ame innocente l'ambition n'avoit trouvé d'asile. Aucune passion inquiète ou violente ne s'y étoit jamais retirée, et le vieillard qu'il avoit si long-temps cru son père, l'eût-il confiné avec Rosa dans les forêts d'Arwine, ces forêts, cette solitude eussent été pour lui un paradis anticipé; pour Rosa, elle ne voyoit rien au-delà du coeur de son Hubert. Il fut donc arrêté entre les deux amans, qu'aussitôt que l'agitation générale

se seroit un peu calmée, ils se rendroient ensemble à la solitude de Saint-Evremont, qu'ils recevroient sa dernière volonté, imploreroient sa tendresse, et ensevelissant dans l'oubli toute circonstance odieuse ou sinistre, diroient à Arwine et à l'Angleterre un éternel adieu.

Les premiers rayons du soleil naissant éclairoient les murailles ténébreuses du couvent, lorsque les dames, épuisées par mille émotions diverses, cherchèrent le repos sur leur couche paisible. Le digne Evelyn, toujours foible, se jeta, pour le même objet, sur un canapé placé dans le parloir, et monsieur Errington eût probablement suivi son exemple, si le sensible Hubert, se préparant à revoir Saint-Evremont, ne l'eût prié de l'accompagner, ainsi qu'il avoit eu la bonté de le promettre.

Hubert repassa dans son esprit toutes les circonstances relatives à son père;

il avoit même éprouvé des combats déchirans; mais maintenant toute passion tumultueuse étoit dissipée; la paix, l'amour, l'amitié régnoient seuls, et il considéroit le pauvre Saint-Evremont comme un homme plus malheureux que coupable. Il oublia que la justice l'avoit forcé de lever un bras vengeur contre son père, qui, souillant l'honneur de sa Gertrude, avoit livré cette digne épouse à une mort prématurée, et avoit fait de son sein maternel la tombe d'un tendre enfant. Il ne put donc voir en lui que l'être bienfaisant et doux qui avoit chéri son enfance et élevé sa jeunesse; qui, guidant ses sentimens vers la droiture et la vérité, ne sembloit respirer que pour assurer son bonheur et soutenir sa vertu. L'amour, le devoir et la reconnoissance se confondirent dans son coeur généreux, et il lui tardoit de se jeter aux genoux du vieillard vénérable,

nérable, d'effacer jusqu'à la moindre trace de mécontentement, d'implorer ses conseils, et d'invoquer sa bénédiction.

CHAPITRE X.

Monsieur Errington et Hubert partirent de bonne heure pour la retraite de Saint-Evremont, après avoir laissé un message à la portière du couvent, par lequel Rosa étoit invitée à se rendre chez son père aussitôt qu'elle seroit levée.

Hubert possédoit maintenant l'objet enchanteur pour lequel, dès l'enfance, il avoit en secret versé les larmes de l'amour. La tendresse de celle qu'il adoroit étoit son trésor; il voyoit dans ses yeux le temple du bonheur. Assuré de la bénédiction de son père, il

contemploit ce digne vieillard sanctifiant encore par ses prières cette union si désirée, et couronnant tant de bienfaits par le don généreux de toute sa fortune. Qu'est-ce donc qui pesoit si fortement sur son coeur? Une oppression prophétique le jetoit malgré lui dans le découragement. Son imagination étoit obscurcie, et quoiqu'il ne redoutât aucun danger, il appréhendoit quelque malheur inoui; une horreur inexplicable le faisoit frissonner.

Ils étoient près de la solitude de Saint-Evremont; de tendres ressouvenirs se pressèrent alors sur l'esprit d'Hubert, et il alloit faire part à son compagnon des doux sentimens qui remplissoient son coeur, lorsque son attention fut détournée à la vue de quelques objets à une distance peu éloignée. Une voiture venoit de s'arrêter, et il en étoit sorti plusieurs personnes qui paroissoient engagées

dans une conversation sérieuse. Comme elles s'approchoient, monsieur Errington les reconnut pour la plupart, et il y en eut une sur-tout qui frappa vivement Hubert. Le groupe étoit composé du lord Trécastle et de son domestique, du capitaine Harrisson, et de divers officiers de justice. Mais Errington et Hubert n'eurent pas le temps de parler, car déjà on étoit auprès d'eux.

La fureur et la vengeance défigurèrent le visage vieilli du comte, et une pâle agitation marqua les traits du capitaine Harrisson, lorsque celui-ci, en montrant Hubert, s'écria d'une voix incertaine, quoique menaçante: „ *Voilà le fils du traître!* „ A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un pistolet que le comte tenoit, d'un air déterminé, dans sa main tremblante, partit contre l'innocent Hubert; sa félicité éternelle commença dès ce moment; son ame pure s'envola dans

les cieux, et il laissa dans la douleur et les regrets le petit nombre d'amis qui, dans un monde trompeur, avoient su apprécier son mérite et ses vertus.

L'explosion du pistolet avoit interrompu la prière du matin du malheureux St. Evremont. Aussitôt que le son fatal eut retenti à son oreille, il sortit éperdu de sa tranquille cellule, et livré à un affreux pressentiment, il se précipita au milieu du groupe qui environnoit son Hubert assassiné. Monsieur Errington, muet de douleur, soutenoit le corps sanglant de son aimable et jeune ami; une terreur inquiète perçoit à travers le caractère endurci du capitaine Harrisson, tandis que lord Trécastle contemploit avec une horrible et ténébreuse satisfaction le sang ruissélant que sa main venoit de verser. Lorsque Saint-Evremont se jeta sur le corps de celui qu'il aimoit d'une affection paternelle, un plaisir féroce ranima le corps épuisé

du comte, qui s'écria avec une joie amère: „ Glorieuse vengeance! digne „ récompense de ta cruauté; toi, „ meurtrier, toi l'assassin de ma race! „ Regarde, regarde maintenant ton „ fils, et pense à celui que j'ai per- „ du! " Saint-Evremont l'entendit; les ombres de la mort s'épaississoient déjà autour de lui; les derniers tremblemens de la nature souffrante alloient réduire au néant son corps si long-temps tourmenté; quelques convulsions de plus, et son ame languissante alloit jouir d'une paix éternelle. Néanmoins il leva les yeux, et recueillant tout ce qui lui restoit de force pour s'exprimer: „ Oui, cruel „ lord, s'écria-t-il, ce bras, ce bras „ déshonoré a porté le coup de la mort „ au vil Glanarvon; il m'a perdu moi „ et les miens, m'a ravi mes plus „ chères espérances; j'ai dû l'assassi- „ ner, je l'ai fait! Mais toi! " continua-t-il douloureusement, et en

retombant sur le cadavre d'Hubert, „ toi, pauvre et pâle innocent! toi „ dont le sourire enfantin sut désar- „ mer ma rage et intéresser ma pitié, „ quoique je ne dusse voir en toi que „ le fils de mon lâche, de mon bar- „ bare ennemi; toi que j'aimois, que „ je portois dans mon coeur! . . . . . „ apprends, mortel impie, " s'adres- sant encore au lord Trécastle, „ ap- „ prends que, comme moi, tu as osé „ prendre les attributs redoutables „ du ciel irrité; que, comme moi, tu „ as lancé le tonnerre de la ven- „ geance! Apprends, pour ton re- „ mords, pour ta douleur éternelle, „ que dans cette jeune victime, ta „ main égarée a donné la mort à ton „ cher Albert, à l'héritier de ton „ Glanarvon! Mon Hubert, mon cher „ Hubert! encore un sourire! un re- „ gard de pardon! mon enfant! mon „ enfant, hélas! mon enfant, l'inno- „ cent est perdu, est assassiné! Froid!

„ Froid! et mort pour jamais! Mal-
„ heureuse Rosa! garde-toi de venir
„ ici; ne jette pas sur moi tes re-
„ gards douloureux! ne maudis pas
„ ton pauvre père dans les angoisses
„ de la mort; va, va, je succombe,
„ bientôt je ne serai plus. “ Heu-
reusement pour l'infortuné qu'il disoit
vrai. Quant à l'innocente Rosa, aus-
sitôt que la portière lui eut remis le
meſſage de son Hubert, impatiente
d'obéir à sa douce volonté et d'embras-
ser les genoux paternels, elle se hâta
d'arriver, accompagnée de monsieur
Evelyn. Apercevant de loin un
aussi grand monde autour de la mai-
son de son père, la terreur lui donna
des ailes, mais, hélas! ce fut pour
tomber sans connoissance aux pieds
de Saint-Evremont. Le corps d'Hu-
bert assassiné frappa aussitôt ses re-
gards, et ils ne virent plus que cet
objet inanimé. En même temps son
père leva les yeux vers elle; quoique

mourans, ils annonçoient la paix intérieure, une espérance prochaine; ensuite, comme s'il eût voulu emporter ses enfans avec lui dans un monde plus heureux, il serra dans ses bras sa fille et le corps d'Hubert, et après un tremblement foible, mais convulsif, son ame fut pour jamais délivrée des maux de l'humanité.

La rage la plus terrible, la plus indomptable s'étoit maintenant emparée du lord Trécastle, et l'horreur de la méprise fatale que la plus noire ingratitude avoit causée, avoit presque réduit au même état le vil capitaine Harrisson. Les amis de Rosa, qui restoit toujours sans connoissance, firent fort peu d'attention à l'un et à l'autre; cependant, ils aidèrent les officiers de justice, chargés auparavant de se saisir de l'infortuné Saint-Evremont, à les faire remonter en voiture; et ces deux hommes si bien faits pour vivre ensemble, prirent le

chemin du château de Glanarvon. Nous les y laisserons pour le moment et reverrons la pauvre Rosa qui, ayant donné quelques signes de vie, fut doucement portée dans la cellule de son père, jusqu'à ce qu'on pût trouver un moyen facile et commode de la ramener au couvent d'Arwine. Repose-toi, beauté malheureuse, si tôt hélas! privée de ton amant; repose-toi sur le sein compatissant de ta Joscelina, tandis que nous apprendrons à ceux de nos lecteurs, qui seront touchés de ton infortune, comment s'est évanouie l'espérance innocente que tu gardois dans ton coeur.

On n'a point oublié que le capitaine Harrisson, après avoir conduit de force son épouse outragée, l'aimable Mortimore, au château de Glanarvon, avec le dessein de l'y enfermer pour jamais et de cacher ainsi son crime à tous les yeux, rendit à sa victime une visite d'une heure. Son ame

coupable étoit en proie à des terreurs vengeresses, et il ne put rester une nuit dans cet antique séjour. Suivi d'un seul domestique, qui se trouva être le même que celui dont lord Glanarvon étoit accompagné, quand ce dernier tomba sous le fer d'un assassin inconnu, il repartit aussitôt pour rejoindre lady Hester à Harrowgate. En continuant son chemin à travers la forêt, son cheval eut peur, et le jeta avec violence contre un arbre, mais sans cesser de l'entraîner après lui. Il régnoit alors une de ces nuits profondes, au milieu desquelles Saint-Evremont aimoit à faire ses courses solitaires et attristées. Le hasard, dirai-je la providence? le conduisit à l'endroit même où l'accident venoit d'arriver, et la tendre compassion qu'il éprouvoit pour quiconque étoit dans le malheur, lui donna assez de force pour arrêter le cheval, et sauver cet Harrisson, qui

devoit un jour si mal récompenser un tel bienfait. Avec l'aide du domestique, il l'emmena dans sa paisible retraite, où tous les secours lui furent administrés; mais comme rien ne put l'engager à rester dès qu'il se sentit un peu remis de sa chute, le vieillard confiant le conduisit de très-bonne heure à l'entrée de la forêt, et après lui avoir donné sa bénédiction, s'en retourna chez lui, et recommença ses paisibles travaux dans le jardin.

Seize années et un profond déguisement n'avoient pas tellement changé la figure de Saint-Evremont, que le domestique ne pût le reconnoître. Il communiqua ses soupçons, ou plutôt son entière conviction, à son maître; et celui-ci voulant s'assurer si ce vieillard étoit en effet le meurtrier du lord Glanarvon, au lieu de se rendre immédiatement aux eaux, fit tourner dans un village près de la forêt, et là, eut occasion de recueillir diverses

particularités, tant sur Saint-Evremont que sur son fils supposé. Fortifiés par le temps et par d'autres circonstances, ces détails ne lui permirent plus de douter que le solitaire ne fût l'assassin si long-temps caché.

L'intérêt, le vil intérêt engagea le maître et le domestique à dévoiler le secret. Le dernier n'avoit pas oublié la récompense promise à celui qui arrêteroit le meurtrier, et l'infame Harrisson, dévoré par une insatiable avarice, non content des biens héréditaires que sa femme lady Hester lui avoit apportés, espéroit, en livrant au comte l'ennemi qu'il poursuivoit, être encore nommé par lui seul et unique héritier de toutes ses vastes possessions. Sourd à la voix de la reconnoissance qui lui disoit que le religieux ne lui avoit jamais fait de mal, qu'au contraire il l'avoit sauvé du plus grand danger, il se rendit chez le comte, qui, étant plus calme et en

cenvalescence, consentit à le recevoir. Il l'écouta avec avidité, avec une joie marquée, et son récit appuyé par le témoignage du domestique, fit sur lui l'impression désirée. Les officiers de justice furent aussitôt appelés, et on s'attendit à voir dans la journée même le coupable livré à la justice publique.

Lord Trécastle étant informé que Saint-Evremont avoit un fils beau, jeune, aimable, le soutien et la consolation de sa vieillesse, résolut en secret, avec cette perfidie noire, si ordinaire aux hommes de son caractère, de frapper le coeur de son ennemi à l'endroit le plus sensible. Il savoit que la justice ne pouvoit atteindre son fils; la mort qu'il destina à ce fils chéri lui parut être une punition encore plus sûre et plus terrible.

Cachant cet horrible dessein dans les sombres replis de son coeur, il accompagna, en se composant avec assez d'adresse, le capitaine Harrisson et

les officiers au monastère d'Arwine; et au moment où Harrisson cria: „ *Voilà le fils du traître!* “ aveuglé par la fureur, sans songer aux conséquences terribles qui alloient en résulter, il mit à exécution son projet exécrable. Mais un Dieu juste, pour le punir d'avoir osé prendre le glaive de la vengeance, voulut qu'il portât le coup de la mort à celui dont il croyoit venger le trépas.

Ne sachant rien d'ailleurs de ce qui se passoit au château de Glanarvon, maintenant lord Trécastle traînoit dans une entière apathie sa fastueuse existence, lorsque sa petite fille ayant appris la sanglante catastrophe qui venoit d'avoir lieu, se rendit en toute diligence auprès de lui et auprès de son indigne époux.

Celui-ci sentit redoubler ses craintes et sa terreur à la nouvelle qu'il reçut de l'heureuse évasion de Mortimore. Bourrelé par sa conscience,

il enduroit tous les tourmens des réprouvés.

Cependant la pauvre Rosa restoit toujours entre la vie et la mort, dévorée par une fièvre brûlante, accompagnée de délire. Néanmoins elle avoit des momens heureux où elle reprenoit connoissance. On lui dit qu'Hubert et son père n'existoient plus, et que le monde n'avoit plus rien à lui donner, ni rien à lui reprendre. Toutefois au bout de quelque temps, grâce à sa jeunesse et aux soins tendres et assidus de ses amis, elle fut déclarée hors de danger.

Pendant sa maladie, les restes du malheureux Saint-Evremont et de son cher Hubert avoient été déposés dans un humble tombeau, au lieu consacré à la sépulture du monastère. Probablement la famille voulut effacer pour jamais de la mémoire des hommes jusqu'aux moindres détails de cette histoire tragique, puisqu'elle ne s'op-

posa point à ce que l'infortuné héritier de Trécastle fût enseveli dans la tombe décente, mais obscure, de celui qui si long-temps avoit passé pour son père. Morts, ils reposèrent, comme ils avoient vécu, dans le sein l'un de l'autre.

Rosa revint de sa maladie, mais la plus profonde mélancolie domina toute son existence. Dans l'espérance de ranimer par le changement de scène son coeur languissant et abattu, ses amis s'efforcèrent de la tirer de la solitude d'Arwine; mais elle résista, avec une douce et triste résolution, à toutes les instances qu'on put lui faire.

„ Non, non, plus de monde pour „ moi, répondit-elle: „ je n'ai mar- „ ché que trois jours dans son sentier „ périlleux, hérissé d'épines, et je „ n'y ai trouvé qu'horreur et déses- „ poir. Ah! Hubert! Hubert! quand „ ta pauvre Rosa sera-t-elle délivrée „ de la terre, quand rejoindra-t-elle „ ton

„ ton esprit bienheureux! ô bonheur!
„ ô délices inexprimables! se revoir
„ et ne se quitter jamais! revoir mon
„ cher Hubert! être avec lui dans les
„ cieux! moment fortuné, faut-il
„ t'attendre encore long-temps?“

Voyant que les instances les plus tendres et les plus ardentes ne pouvoient la faire changer de résolution, ses amis renoncèrent à des prières inutiles, et lui épargnèrent de nouvelles supplications, dont un refus pénible à son coeur devoit être malheureusement la suite. Monsieur Errington, sa mère, et monsieur Evelyn, craignant que ces scènes de tristesse et de désespoir n'altéraſſent enfin la santé et la douce gaieté de Joscelina qui, ayant toujours aimé Rosa comme une soeur, avoit aussi toujours pris part à ses chagrins, se préparèrent à quitter le couvent, et à revoir des objets plus faits pour inspirer le bonheur et la joie.

„ Oui, nous partirons, dit mistriss Errington, „ et quoique j'emporte „ avec moi la triste certitude de la „ douleur d'une soeur que je laisse ici „ mourante, je sens, oui, je sens que „ je ne puis vivre loin de vous ; je „ partirai. La contemplation de vos „ vertus, mes chers enfans, fera mes „ délices, et votre mutuelle félicité „ ma plus douce satisfaction. "

Monsieur Evelyn marqua de l'étonnement à ces paroles, car on peut se rappeler qu'il étoit resté malade à la retraite du malheureux Saint-Evremont, quand Sainte-Isabelle reconnut sa soeur; il étoit par conséquent étranger à cette intéressante découverte.

La délicatesse l'empêcha de parler sur ce sujet; néanmoins il parut désirer une explication, et mistriss Errington lui raconta avec des soupirs et des larmes la malheureuse histoire de sa soeur.

Pendant qu'elle parloit, l'air de

monsieur Evelyn changeoit à chaque instant; et à peine eut-elle achevé son récit, qu'en parcourant le parloir à pas précipités, il demanda d'un ton de voix fort agité, si le nom de l'amant infortuné de la pauvre Isabelle, n'étoit pas Montrevor? La réponse étant affirmative, il serra vivement dans ses bras la tremblante Mortimore, et la pressant contre son sein, il s'écria: „ Tu es mon enfant, l'enfant „ de mon cher, de mon malheureux „ Edmond! "

S'étant un peu remis, le généreux vieillard informa ses auditeurs, qu'aussitôt qu'il apprit la fatale nouvelle de la mort de ce fils unique, qui lui faisoit tant d'honneur par ses rares et excellentes qualités, outre que ce mystère sembloit envelopper une fin si triste et si prématurée, et qu'Edmond avoit laissé tout ce dont il pouvoit disposer à une fille illégitime, sans nommer ni la mère ni l'enfant,

sans dire même où on les pourroit trouver, il quitta les Indes occidentales, et à son arrivée en Angleterre, fit, mais inutilement, toutes les recherches possibles pour découvrir ce gage d'un tendre et malheureux amour. Quoiqu'il eût recueilli quelques détails, à la vérité vagues et peu décisifs, sur l'hiſtoire déplorable de son fils et de l'infortunée qui lui avoit donné son coeur, il ne put trouver un parent ou un ami pour éclaircir les doutes cruels dont il étoit tourmenté.

Le peu de connoiſſances qu'il avoit en Angleterre ne firent que l'accabler de queſtions, et, tout en prenant le langage de la pitié, l'insultèrent au sujet de ce triſte événement. Ce fut alors que, dégoûté des hommes, et déteſtant un monde que la mort de son fils unique avoit changé pour lui en un désert affreux, il retourna aux Indes; mais de semblables félicitations l'y attendoient encore, et comme il y étoit

plus généralement connu, les confidences malignes, les mots à double entente lui devinrent plus insupportables. Il vendit toutes ses propriétés territoriales, porta ses autres affaires ailleurs, et, changeant de nom, revint encore une fois en Angleterre. Ses démarches pour découvrir sa petite fille orpheline furent réitérées, mais avec aussi peu de succès qu'auparavant. „ Au surplus, ne soyez pas surpris, „ mes chers amis, " continua ce digne homme, „ ne soyez pas surpris que „ j'aye désiré si ardemment de trouver „ la postérité de mon fils; sans doute „ il fit une faute, il étoit homme; „ mais il étoit bon, et ne put supporter le remords, car il en mourut: „ il avoit toutes les qualités qu'on peut „ réunir sur la terre; il étoit la joie „ de son père, l'ami du malheureux; „ la paix suivoit ses pas; on le bénissoit par-tout: — j'aime à croire que „ sa fille lui ressemble. Viens donc,

„ viens, pauvre Mortimore, viens „ dans les bras d'un père, tu seras „ respectée, chérie, et rien ne te „ manquera. Tu embelliras mes der„ nières années, et c'est moi, moi qui „ veux faire à jamais ton bonheur!

„ Jamais je ne serai heureuse, ô „ mon père! mon respectable père!" répondit l'aimable Mortimore, en tombant de ses bras sur ses genoux, tandis que l'indigne conduite de son mari se présentoit à son esprit et déchiroit son coeur: „ non, jamais je ne serai „ heureuse, mais avec votre chère bé„ nédiction, jamais, jamais non plus, „ je ne serai misérable. "

Des émotions violentes et successives l'empêchèrent de continuer: mais Joscelina, avec sa permission, raconta à monsieur Evelyn son histoire simple et touchante, et en même temps les horribles procédés du vil capitaine Harrisson, époux de lady Hester Davenant.

L'indignation se peignit sur les traits respectables du vieillard en entendant ce cruel récit, et il jura de la faire reconnoître dans le monde pour l'épouse d'Harriſſon, espérant bien qu'elle avoit aſſez hérité des principes et de la grandeur d'ame de son père, pour accepter aucun autre avantage d'un homme aussi méprisable. „ Ta naiſſance, ma chère „ Mortimore, dit-il en finiſſant, nous „ prouve malheureusement que la na„ ture humaine eſt sujette à l'erreur; „ ton hymen désavoué et sans hon„ neur, qu'elle eſt vile et dépravée. „ Les bons ont toujours pitié de l'er„ reur, mais la dépravation, ils la „ méprisent et l'abhorrent. Que le „ ciel cependant t'aide, mon cher en„ fant, à oublier ce que l'honneur et „ la vertu te défendent de pardonner!"

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0259
DFG

CHAPITRE XI.

Le seul soulagement que le monde pût donner à la souffrante Sainte-Isabelle étoit certainement que la pauvre Mortimore fût reconnue et protégée par le père de son cher Edmond Montrevor; cette idée lui donna l'espérance consolante que le ciel avoit vu son repentir et ses chagrins avec des yeux de miséricorde: un rayon de paix vint éclairer ses derniers momens.

Peu de jours s'étoient écoulés, lorsque M. Montrevor (c'est de ce nom que nous pouvons désormais appeler notre ami M. Evelyn) ayant arrangé un plan dans sa tête, sollicita M. Errington de l'accompagner dans une visite qu'il vouloit faire au capitaine Harrisson, alors au château de Glanarvon. » Un témoin, » dit-il, est nécessaire, car je veux

„ avoir justice, les murs de Gla-
„ narvon s'ébranleront autour de lui,
„ et il perdra un bien qu'il a ac-
„ quis par un crime.

„ Il est en effet de toute nécessité, interrompit Mortimore, „ que M. „ Errington vous accompagne. Du „ chef de ma charmante bienfai- „ trice Joscelina, il a des droits „ incontestables sur les biens de „ Trécastle. "

Les regards de ceux qui étoient présens annoncèrent la surprise; on lui permit de continuer sans l'interrompre.

„ Pendant mon emprisonnement „ au château de Glanarvon, cher- „ chant à charmer par quelque lec- „ ture les ennuis de ma triste cap- „ tivité, je priai la vieille femme „ de me confier la clef de la biblio- „ thèque du feu comte de Trécastle; „ elle n'osa pas me refuser, et j'al- „ lai prendre un livre.

„ La poussière couvroit depuis „ nombre d'années les livres précieux „ qui garnissoient l'appartement go- „ thique, et formoient un coup-d'oeil „ imposant. La curiosité m'en faisoit „ examiner quelques-uns rangés „ avec un ordre particulier sur les „ plus hautes tablettes, lorsque dé- „ plaçant un meuble pour m'élever, „ le meuble tomba et se brisa en „ pièces. Désolée de cet accident qui „ pouvoit me faire refuser à l'avenir „ la permission que j'avois obtenue, „ je ramassai à la hâte les morceaux „ épars et les papiers dont le parquet „ se trouva couvert, afin de les „ cacher; mais bientôt un parchemin „ portant le nom d'Horatio Davenant „ attira toute mon attention. Sans „ trop considérer si je faisois bien „ ou mal, je crus que le motif me „ serviroit d'excuse; je le dépliai, et „ j'en pris lecture.

„ C'étoit un contrat en faveur du

„ père de notre bien aimée Joscelina,
„ qui donnoit à cet infortuné si cruel-
„ lement traité et si digne d'un meil-
„ leur sort, à lui et à ses héritiers
„ mâles ou femelles, 3,000 liv. st. par
„ an, à prendre sur les revenus du
„ château de Glanarvon. Sentant com-
„ bien cet acte étoit important pour
„ Joscelina, je le cachai soigneuse-
„ ment dans la doublure de ma robe,
„ avec l'intention, si jamais je re-
„ couvrois ma liberté, de le rendre
„ à celle à qui il appartenoit. Les
„ événemens qui sont arrivés," con-
tinua-t-elle en présentant le contrat,
„ m'excuseront assez, je l'espère, de
„ n'avoir pas fait part plutôt de
„ cette importante découverte."

Ni M. Errington, ni Joscelina ne montrèrent beaucoup de joie d'un avantage aussi considérable qu'inattendu. Cependant ils témoignèrent leur reconnoissance au ciel qui leur donnoit ainsi de plus grands moyens

de satisfaire leur inclination mutuelle à soulager la misère et l'infortune.

Monsieur Montrevor, pour l'honneur de l'humanité, espéroit que lord Trécastle n'avoit aucune connoissance de ce don fait à son fils, quoique d'après sa conduite dénaturée envers lui, il eût des doutes à cet égard: au surplus les droits étoient incontestables, et il voulut que justice fût rendue à ses amis.

Heureusement, quand monsieur Montrevor et son jeune ami arrivèrent au château, ils y trouvèrent deux des tuteurs de lady Hester, tous deux hommes d'honneur et de probité. Ils étoient assis à déjeûner avec le capitaine Harrisson et son épouse, qui demanda gracieusement aux deux étrangers s'ils vouloient accepter quelques rafraîchissemens. Après les cérémonies d'usage, monsieur Montrevor adressa la parole à sir André Stanley, un des tuteurs avec qui il s'étoit ren-

contré quelquefois, et lui dit que sa présence étoit néceſſaire, puisqu'il alloit lui faire part de droits légitimement acquis sur les biens de Glanarvon, du chef de Joscelina d'Avenant, fiancée de monsieur Errington.

Lady Heſter qui eſtimoit peu les richeſſes, avoit encore pour les affaires une aversion insurmontable; elle salua poliment la compagnie et sortit de l'appartement.

Le capitaine Harriſſon étoit bien autrement affecté à cette occasion. Cette affaire, la présence de tant de témoins, tout décomposa son exiſtence et lui inspira des craintes qu'il n'avoit jamais senties auparavant. Il y eut un regard perçant parti des yeux de monsieur Montrevor qui pénétra jusqu'au fond de son ame avilie, et alarma sa conscience coupable. Cependant il affecta une sorte de sérénité, et demanda, d'un air composé, à être ins-

truit de la nature des prétentions qu'on vouloit faire valoir.

„ Quand vous aurez le droit de faire „ cette demande, " dit monsieur Montrevor, en le regardant avec le dernier mépris, „ vous serez satis- „ fait; mais à présent, monsieur, „ préparez-vous à répondre à des „ questions d'une nature toute diffé- „ rente. " Il se tourna alors du côté de sir André, et produisant le contrat, lui demanda s'il reconnoissoit la signature du feu lord Trécastle?

Tandis que le baronnet lisoit le contenu d'un air qui annonçoit un homme convaincu de la justice des prétentions, monsieur Montrevor, s'adressa au capitaine Harrisson encore tout interdit de ses dernières paroles.

„ Monsieur, dit le vieillard avec un noble courroux, „ quoique je sache „ parfaitement que ma dernière phrase „ n'a pas besoin d'un long commen- „ taire pour être entendue par vous,

„ cependant, afin de vous ôter toute „ idée de subterfuge, et de vous laisser en même temps tous vos avantages, je m'étendrai un peu plus.

„ Où est, monsieur, Mortimore „ Jackson que vous avez épousée, „ ruinée, abandonnée? Où est, vil „ reptile, où est ta femme malheureuse, indignement outragée?

„ Sa femme! répétèrent en même temps les deux tuteurs de lady Hester, immobiles d'étonnement; sa femme! „ — C'est faux! s'écria Harrisson, la figure pâle, les yeux hagards et pleins de rage, tandis que sa langue embarrassée trahissoit le vil corrupteur dans sa conscience; „ c'est faux! „ je ne connois, je n'avoue d'autre „ femme que lady Hester. Mais qui „ vous a donné le droit de m'interroger, et de revendiquer une créature „ perdue qu'autrefois un de mes amis „ trouva dans la rue, qu'il daigna „ protéger, et à qui il permit de

„ porter pour un temps son nom?

„ Lâche hypocrite! répliqua monsieur Montrevor en se levant avec un froid mépris, „ je n'attendois pas „ autre chose de ton ame corrompue. „ Va donc, et poursuis ta carrière „ criminelle; mes preuves sont incon- „ testables; elles doivent te conduire „ à ta perte: cependant avant que tu „ sois chassé de cet appartement avec „ toute l'ignominie que tu mérites, „ apprends à ta confusion que la na- „ ture me donne le droit de venger „ l'honneur de celle que tu as épou- „ sée, que tu as perdue sous le nom „ de Clayton. Va, c'est un père qui „ assurera ses droits; c'est un père „ qui lui donnera à elle, ainsi qu'à „ son enfant, une fortune capable de „ satisfaire une avarice encore plus „ insatiable que la tienne. "

La crainte qui accompagne toujours le crime démasqué, s'empara d'Harrisson, et fournit de nouvelles preuves

qu'il ne pourroit rien détruire de cette accusation. Il n'osa pas répondre, et ses sensations en ce moment furent si déchirantes, qu'elles seules auroient suffi pour expier, s'il eût été possible, tous les noirs attentats dont il s'étoit rendu coupable.

Mais il fut presque oublié au même instant; car les tuteurs de lady Hester prirent le plus grand intérêt à ce qui se passoit, et conçurent de vives inquiétudes pour son honneur et sa tranquillité.

L'un et l'autre reconnurent les droits de Joscelina, et assurèrent monsieur Montrevor et son ami, que loin de tenter la moindre opposition ou le moindre procès, ils alloient sur-le-champ affecter les terres au payement de la rente, et que tout ce qui étoit dû seroit acquitté au plutôt.

Monsieur Errington refusa noblement le second article, une somme aussi considérable devant néceſſaire-

ment ruiner l'héritière, ce qui étoit bien loin de ses intentions, et, osoit-il le dire, bien loin aussi de celles de Joscelina. Tout ce qu'il désiroit relativement à ses droits, étoit la justice pour l'avenir; elle lui fut aussitôt promise avec tous les remerciemens dus à ses sentimens et à sa générosité.

Sir André et son ami demandèrent à monsieur Montrevor des détails sur le mariage du capitaine Harriſſon. Affligés pour leur pupile, indignés contre le misérable qu'ils voyoient devant eux, ils ne furent malheureusement que trop convaincus de tout l'odieux de sa conduite. Dans la profonde horreur que lui et ses crimes leur inspirèrent également, ils ne purent décider laquelle des deux dames étoit le plus à plaindre.

Harriſſon se voyant démasqué, bien sûr d'ailleurs que sa ruine étoit inévitable, puisque sir André Stanley avoit envoyé chercher des gens de

justice pour s'assurer de sa personne, tomba aux pieds de monsieur Montrevor, et implora sa pitié avec toute la bassesse d'un scélérat hypocrite. Mais Montrevor le repoussa avec mépris, et sentant, ainsi que son ami, que dans la circonstance présente une plus longue entrevue deviendroit extrêmement embarrassante, sur-tout si lady Hester venoit à rentrer, il se leva et se retira avec Errington. Ce ne fut pas toutefois sans déférer à la demande de sir André et de l'autre tuteur qui leur firent promettre de revenir les retrouver à Londres la semaine d'après, où tout alors seroit arrangé pour mettre monsieur Errington en possession de la fortune de Joscelina.

Quelques jours après ce dernier événement, monsieur et mistriss Errington, Joscelina, Mortimore et monsieur Montrevor, partirent du couvent d'Arwine, après avoir promis d'y faire tous les ans un voyage, tant que la pauvre

Sainte - Isabelle ou l'infortunée Rosa respireroit dans son enceinte.

La séparation de Sainte - Isabelle, de sa soeur et de son enfant, celle de Joscelina et de sa languiffante amie, furent vraiment touchantes; mais l'idée que dans la position cruelle et malheureusement sans remède, où se trouvoient les deux recluses, la solitude étoit le plus sûr asile que le monde pût leur offrir, cette idée consolante servit à rendre les derniers adieux moins déchirans.

Le bonheur et la joie succédèrent maintenant à tant de désolation, et la plus brillante perspective s'offrit aux regards charmés de nos deux jeunes amans et de leurs dignes amis: Mortimore même, qui avoit souffert si long-temps, Mortimore, sur le sein protecteur d'un père, oublia presque qu'elle avoit été malheureuse.

Monsieur Montrevor avoit informé de temps en temps mistriss Cary de tout

tout ce qui regardoit Joscelina. A la grande satisfaction de la charmante société, cette femme aimable fut rencontrée dans sa voiture à quelques milles de Londres, et on la vit se précipiter avec transport dans les bras de sa chère Joscelina, à qui elle offrit un appartement dans sa maison jusqu'à ce qu'elle fût devenue mistriss Errington; Joscelina ne put refuser.

Il est probable que l'amant qui ne respiroit qu'en sa présence, ne fut pas trop satisfait de cet arrangement, car il lança un coup d'oeil qui annonça de sa part une opposition assez marquée au désir de mistriss Cary. Celle-ci l'ayant observée, protesta avec sa vivacité ordinaire, que s'il s'avisoit de la contredire; elle présenteroit Joscelina à un berger encore plus aimable que lui. En conséquence et sans autre explication, elle conduisit Joscelina chez elle, laissant Errington prendre soin de sa mère.

Monsieur Montrevor, de son côté, accompagna sa petite fille dans sa propre demeure, où elle revit avec une joie inexprimable la nourrice Marguerite et son charmant enfant: monsieur Montrevor avoit mandé par une lettre particulière à Marguerite, qu'elle eût à se rendre chez lui pour le jour de son arrivée.

Joscelina passa la soirée avec son amie, et lui demanda des nouvelles de mistriss Ponsonby et de sa fille. Elle apprit qu'au bout de quelques mois d'extravagance, de jeu et de dissipation, la veuve avoit été réduite à la nécessité humiliante d'implorer la pitié de ses parens en Irlande; mais qu'informés de sa conduite et connoissant d'ailleurs son caractère et ses principes, ils avoient rejeté ses prières, et lui avoient refusé tout secours. Cependant voyant que Suzannah étoit en effet plus foible que coupable, ils lui avoient offert un asile, qu'elle

accepta avec reconnoissance, et au moment où elle se trouvoit dénuée de toute ressource; tandis que sa mère, victime du remords et du besoin, fut abandonnée au triste sort qu'elle n'avoit que trop mérité.

Maintenant, après avoir conduit nos voyageurs au terme de leur course, nous les laisserons jouir de ce sommeil rafraîchissant et doux que le ciel accorde aux coeurs droits et sans reproche, même sur l'oreiller du malheur.

CONCLUSION.

Mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de savoir qu'elle fut la destinée des différens personnages dont il est parlé dans cette histoire.

En moins de six semaines, l'aimable et belle Joscelina devint l'heureuse épouse d'Errington qui brûloit toujours d'un amour fidelle; elle fut aussitôt mise en possession de son immense fortune par les tuteurs de sa cousine lady Hester. Ces hommes vertueux, en contemplant de plus près ses rares qualités, eurent pour elle ce haut degré d'estime qu'elle inspiroit à tous ceux qui avoient le bonheur de la connoître.

Le vieux comte de Trécastle vit bientôt s'éteindre une vie que son caractère vindicatif et ambitieux lui avoit rendue insupportable à lui-même et odieuse aux autres. Au moment

de la mort, il eut assez de repentir pour avouer toutes les injustices qu'il avoit commises envers Horatio, envers ce fils innocent: et il ordonna qu'on fît restitution pleine et entière à son orpheline.

Lady Hester et son enfant suivirent bientôt dans la tombe ce père malheureux; en sorte que Joscelina devint l'unique héritière des vastes possessions de la famille. Lady Hester avoit réellement aimé le capitaine Harrisson; sans être douée de cette sensibilité profonde et délicate, qui semble être l'apanage des femmes, elle ne put néanmoins supporter la perte de cet indigne époux avec la honte et l'ignominie attachées à son nom. Pour étouffer autant qu'il étoit possible cette odieuse affaire, on cessa de poursuivre le vil séducteur, et lorsqu'il fut remis en liberté, il supplia Mortimore de s'intéresser en sa faveur auprès de son respectable aïeul.

Après la mort de lady Hester, Mortimore n'intercéda pas en vain; il fut reçu et reconnu comme époux. Mais son caractère, son cœur étoient profondément pervers; il ne voulut point changer de conduite, et il se plongea dans le désordre et l'infamie, jusqu'à ce qu'une mort prématurée vint mettre fin à ses honteuses dissolutions. Il se battit en duel contre le frère d'une jeune personne qu'il avoit séduite, et la fortune, ou plutôt le ciel vengeur, le fit succomber. Mortimore, quelques années avant le décès de son vénérable et affectionné aïeul, donna sa main à un jeune homme plein de mérite, avec qui elle passa des jours heureux et tranquilles.

L'année suivante, elle ferma les yeux de sa malheureuse mère, victime d'une faute qu'un sincère repentir avoit sans doute expiée. Accompagnée de mistriss Errington et Joscelina, elle le

vit dormir pour jamais dans la tombe paisible.

La douce Rosa ne souffrit que quelques mois de plus. Une nuit d'été, la lune silencieuse étant seule témoin de ses ardentes prières et de ses derniers soupirs, elle expira sur l'humble pierre qui couvroit son cher Hubert. On la fit reposer auprès de son amant.

La paix, l'innocence et le plaisir couronnèrent les jours de monsieur et de mistriss Cary; ils furent toujours les admirateurs enchantés et les amis fidelles de la charmante Joscelina et de son estimable époux.

L'union de leurs enfans, au bout d'un certain nombre d'années, cimenta encore davantage leur amitié mutuelle, et ils ne furent bientôt qu'une seule famille.

La reconnoissance de Joscelina, (quelque foibles que doivent paroître ses obligations en cette circonstance) chercha encore l'infortunée Jessy, et

la garantit pour l'avenir du malheur et de la tentation. Elle réforma ses moeurs, et abjurant pour jamais ce dérèglement de vie, que son ame avoit toujours détesté, lors même que la cruelle nécessité la forçoit de s'y livrer, elle fut recueillie chez sa bienfaitrice, considérée par son coeur indulgent, et parvint à une longue vieillesse, occupée d'un service agréable et facile.

Au-dessus de tout ressentiment, et ne respirant que pour faire des heureux, Joscelina, loin de se venger des injustices et des mauvais traitemens que lui avoit prodigués mistriss Ponsonby, la retira de l'état de mendicité où elle étoit réduite, et la plaça dans une tranquille retraite, en lui faisant une pension convenable.

Suzannah se maria en Irlande, mais n'ayant ni assez de raison ni assez de sensibilité pour faire une épouse digne de porter ce nom, l'influence de sa mauvaise éducation la présenta sous

un jour entièrement opposé ; elle se sépara de son mari, mourut dans l'obscurité, sans exciter les regrets du petit nombre de personnes dont elle étoit connue.

Aucune considération n'ayant pu engager le père d'Errington à quitter le pays qu'il regardoit comme le plus heureux de la terre, Joscelina, après son mariage, accompagna son mari et sa mère en Amérique, et y résida jusqu'à ce que le bon cultivateur s'endormît dans la tombe auprès de ses aïeux. Mistriss Errington, sentant alors qu'il lui seroit impossible de supporter l'absence de son fils et de Joscelina, dans son état de veuvage, revint avec eux en Angleterre, où, tranquille dans ses réflexions, heureuse en elle-même et riche par les vertus de ses enfans, elle termina doucement sa carrière.

Joscelina régnoit maintenant comme une divinité sur de nombreux vassaux

de ses ancêtres; ce fut toujours aussi l'orgueil et le plaisir de son excellent époux, de leur assurer à eux et à leur famille une existence aisée et une honnête indépendance.

Il devint membre du sénat, où il se distingua par son éloquence et ses vertus.

Ils faisoient l'un et l'autre les délices de tous ceux qui les environnoient: ils étoient la bénédiction de la contrée qu'ils habitoient; les vieillards aimoient à les contempler, et ils ne se lassoient point de nommer à leurs enfans l'aimable et bienfaisante JOSCELINA, le noble et sensible ERRINGTON.

FIN.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0286
DFG

scelina. A la
la charmante
mable fut ren-
re à quelques
n la vit se pré-
ans les bras de
i elle offrit un
maison jusqu'à
histriss Erring-
efuser.
l'amant qui ne
nce, ne fut pas
angement, car
il qui annonça
ion assez mar-
ss Cary. Celle-
rotesta avec sa
e s'il s'avisoit
le présenteroit
r encore plus
n conséquence
ion, elle con-
elle, laissant
n de sa mère.

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 011
Patch Reference numbers on UTT
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
the scale towards document
Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1020553057/phys_0287
DFG